STARFIX

ISSN 0756-0559

AVORIAZ 1984...

LA QUATRIEME DIMENSION

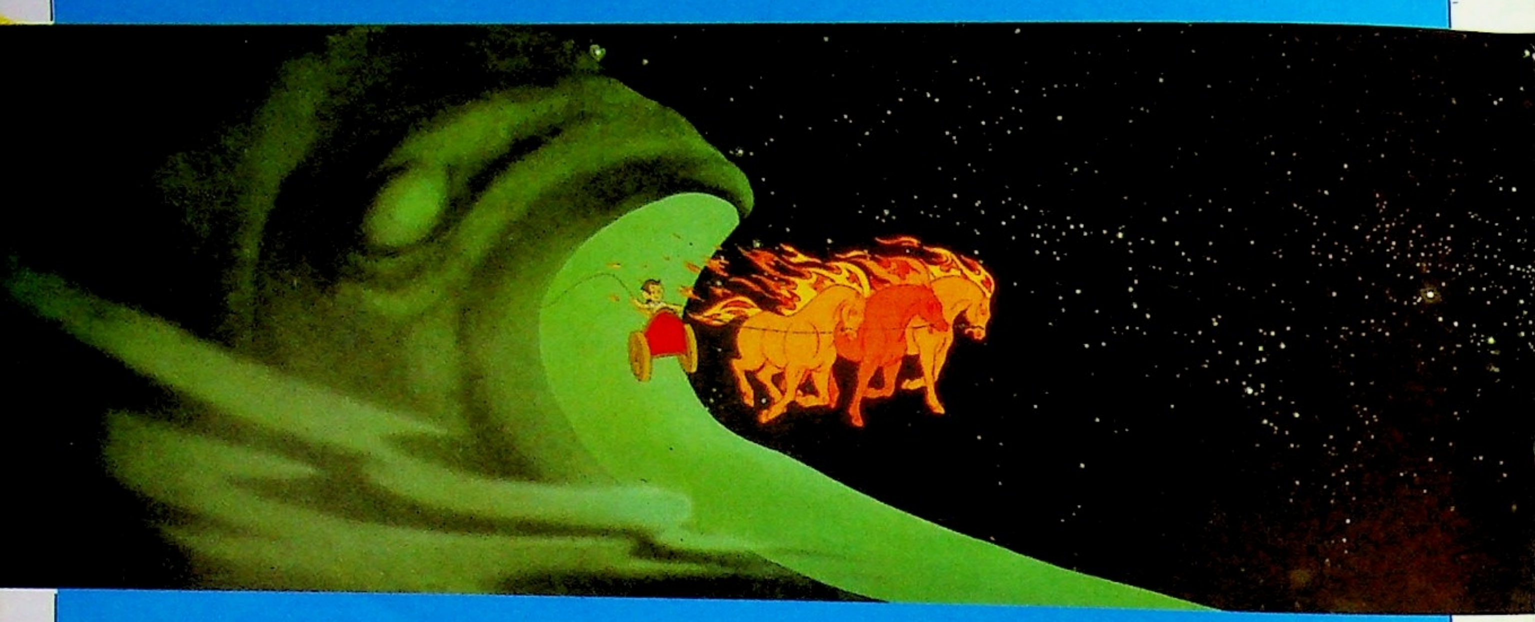
...et tous les films sélectionnés

GRAND CONCOURS TIMERIDER

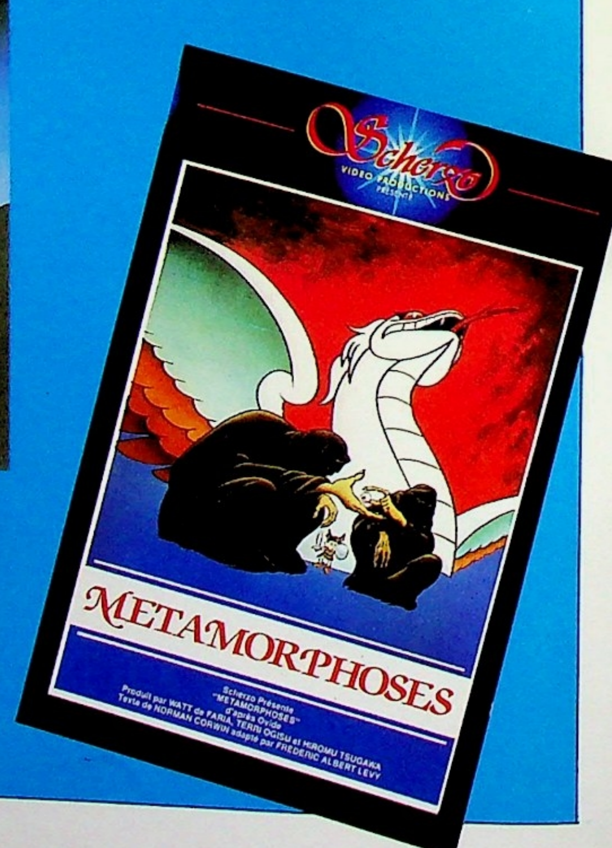
M 2654-12-17 F N° 12 - FEVRIER 84 - 17 F - MENSUEL BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F - CANADA $ 2,50

METAMORPHOSES

Un conte fascinant de puissance et de mystère
Une journée animée venant d'un lointain passé







Des feuilles qui deviennent oiseaux...
Des plantes qui deviennent dragons...
Des rochers qui deviennent chiens à deux têtes...
Des jeunes filles qui deviennent terribles sorcières...
Dans le monde merveilleux des METAMORPHOSES, retrouvez l'univers des légendes grecques. Suivez l'enfant terrible, guide idéal qui a le pouvoir de se métamorphoser lui-même en différents héros antiques.
Tour à tour Persée, Actéon, Mercure, Orphée ou Phaeton, il ira combattre la terrifiante Méduse, qui transforme en pierre tous ceux qui la regardent, découvrira Diane dans l'intimité de sa toilette, rencontrera la déesse de la jalousie, puis descendra aux enfers pour retrouver sa bien-aimée, et volera les chevaux du soleil!



La Petite Panda 4 x 4 qui Monte, qui Monte, qui Monte...

Là où une voiture normale peine, cale ou patine, la Panda 4 x 4 passe haut la main.

Et ce n'est pas une image !

Un seul geste, de bas en haut, même en roulant, et votre petite Panda traction avant se transforme en vaillante 4 roues motrices.

① Traction avant.
② 4 roues motrices.

Simple ! Simple comme bonjour ! Simple comme la Panda !

Après les Panda 34 et 45, les Super et Toit Ouvrant, vous pensiez sans doute que Fiat avait épuisé toutes ses malices ?

Faux !

La Panda est une petite bête qui n'arrête pas de grimper !

M.A.O.

Fiat Panda Les Voitures à Malices.

Moteur de 965 cc (6 CV), boîte 5 vitesses. Transmission Steyr-Puch aux roues arrière (témoin d'enclenchement). Pneus spéciaux. Deux rétroviseurs extérieurs réglables de l'intérieur. Lunette arrière dégivrante avec essuie-lave-glace. Pare-brise feuilleté, glaces athermiques. Peinture métal et toit ouvrant en option. Homologation version commerciale (TVA récupérable).

GARANTIE DIAMANT 12 MOIS

FIAT



EDITO

C'est janvier, et il y a vraiment pas de quoi s'en vanter. D'abord j'ai horreur de la Nouvelle Année, inconfortable comme une paire de chaussures neuves, et qui arrive juste au moment où je commençais à m'habituer à la vieille, exprès pour m'embêter un peu plus. La seule chose qui me console, c'est que, d'après les astrologues, les scientologues et les cafardologues, tout ira mal en 1984. Tant mieux. Et il n'y a pas besoin d'avoir fait des études pour sentir les ennuis venir, attirés par nos terreurs de nantis trop nourris comme les mouches par le miel... Si je déteste tout particulièrement janvier, c'est pas seulement parce que c'est le premier mois, le plus laid de toute cette affreuse nouvelle année, c'est aussi et surtout parce qu'on commence à parler des sports d'hiver un peu partout dans les villes boueuses et les appartements surchauffés... Moi, je me suis fait avoir une fois par le mythe du ski exquis, et je suis pas près d'y retourner. Non seulement on se les gèle en non-strop, mais en plus on se ruine, on se ridiculise, on s'épuise, des fois pire... Prenez l'inévitable remonte-pente, le Tire-Fesse Sacré, par exemple. Primo, on attend. Deuxio, on casque. Tertio, on se laisse mettre par une rondelle perverse et démoniaque, bien décidée à vous désarçonner au milieu du parcours, mieux qu'au rodéo. Et quand par miracle on arrive au bout, horreur suprême, on est en haut, et il faut tout redescendre sans la moindre aide extérieure, alors que c'est terriblement dangereux. Vous pouvez toujours chercher une petite rampe, pour vous y cramponner et freiner la descente, les crétins du syndicat d'initiative n'ont pas trouvé utile d'en placer le long des pistes. Il n'y a même pas d'escalier, c'est tout dire, que l'on pourrait emprunter après avoir déchaussé ses skis (le meilleur moment de la journée). Vous êtes absolument obligé d'emprunter le grand toboggan glissant, comme tout le monde; et alors là, vous appréciez pleinement le sens des mots : l'enfer blanc... Bref, je hais la neige ailleurs que dans les œufs, et les films d'horreur me filent le kakeviles. Je n'irai donc pas à Avoriaz, mais au bord de la mer, sous les Tropiques, me faire bouffer par un requin...

Pourtant, le programme est super alléchant. Pour consoler tous ceux qui n'iront pas non plus, *Starfix* vous offre ce numéro spécial Avoriaz, avec papier luxe et nombre de pages illimité, ne chipotons pas...

En vedette, au festival comme dans le journal, *Twilight Zone*, rebaptisé comme au temps jadis à la télévision française *La Quatrième Dimension.* Sur les talons du crépuscule, voici venir *La Foire des Ténèbres* et *Krull*, films sympathiques et ambitieux, plus malaxés, remixés et recousus que la créature de Frankenstein et destinés à faire frémir des nuées de jeunes spectateurs après avoir fait trembler leurs producteurs... Dans le peloton de tête des grosses productions risquées, *Brainstorm* (qui garde son titre original, Tempête de Cervelle ne passant pas en français). Dans ce film très technologique, Louise Fletcher meurt, et Natalie Wood reste en vie. En fait, c'est le contraire qui s'est produit, le cinéma est un art cruel... L'acteur principal du dernier épisode de *Twilight Zone*, Vic Morrow, est lui aussi mort pendant le tournage, tué par le film. A Avoriaz, il y aura donc deux films tueurs, à côté de tous les films d'horreur fictive. Fictive, donc supportable, fictive, mais efficace. Et qui risque de bouleverser, outre vos esprits sensibles, vos quotidiens pratiques. Après avoir vu le dernier épisode de *Twilight Zone*, vous ne pourrez plus prendre l'avion (ou alors le plus loin possible du hublot donnant sur l'aile); après *Christine*, vous n'oserez plus monter dans une auto (ou alors embrassez-la sur le capot avant), après *L'ascenseur*, vous prendrez plutôt les escaliers, et plus question de descendre les poubelles dans le noir après avoir vu *Of Unknown Origin*... Cette année, compliquez-vous la vie : allez au cinéma. Ou au ski. Et au ski?...

Claire L. Paillocher.



SOMMAIRE

STARFIX N° 12, Mensuel - Dépôt légal : Janvier 1984 - Copyright © Starfix Editions 1984 - Tirage du n° 11 : 120000 exemplaires - **Directeur de Publication** : Christophe Gans - **Assistante de Rédaction** : Claire L. Paillocher - **Secrétaire de Rédaction** : Frédéric Albert Lévy - **Comité de Rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Hervé Deplasse, Christophe Gans, Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Claire L. Paillocher, Jérôme Robert, Michel Scognamillo - **Collaboration** : Judith et André Bouvet, Phil Edwards et Francesca Landau, Fabienne Issartel, Benoît Lestang, Claire Sorel, Renzo Soru - **Directeur Artistique** : Etienne Marie - **Direction Artistique en collaboration** : Paola Boileau - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Branko Miljevic - **Correspondant à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - **Photogravure** : Prunelle, Ets CERAT - **Impression** : Presses Montsouris - **Siège Social** : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - **Tél.** : 277.18.10 - **STARFIX** SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - **Gérant** : Edmond Cohen - **Diffusion France** : NMPP - **Développement** : Jean-Noël Raviscioni - **Directeur de Publicité** : Jacques Villatte - **Chef de Publicité** : Philippe Puech - **Assistante de Publicité** : Christine Hamon - **Photographe** : Marianne Rosenstiehl.

Remerciements : Michelle Abitbol, José Bénabent-Loiseau, Marc Bernard, Pierre Carboni, CIC, Ciné-Paris, Michèle Darmon, Caroline Decriem, Fabienne Ferreira, Fox-Hachette, Danielle Gain, Gaumont, Agnès Goldman, Pierre Hermand, Alan Jones, Gwénolé Laurent, Laurence Lemaire, Christophe Rebuffa, Dominique Segall, Philippe Videcoq, Jean-Pierre Vincent, Walt-Disney Productions, Warner-Columbia.

Les lettres des lecteurs sont bienvenues et encouragées, mais nous ne pouvons plus répondre au courrier!

SORTIES PREVUES

FEVRIER

PERMANENT VACATION de Jim Jarmush. Le cinéma underground n'existe plus. Retapons-nous donc ses vieux inédits...
RUSTY JAMES (Rumble Fish) de Francis Ford Coppola, avec Matt Dillon, Diane Lane. Du noir et blanc pour les Outsiders, dans ce nouveau Coppola. A tous les coups, un des grands films de l'année 84...
TESS de Roman Polanski, avec Nastassia Kinski, Peter Firth. Reprise du seul chef-d'œuvre "paisible" de Polanski.
L'ANGE DES MAUDITS de Fritz Lang, avec Marlène Dietrich, Mel Ferrer, Arthur Kennedy. (Reprise). On ne le présente plus...
BRAINSTORM de Douglas Trumbull, avec Christopher Walken, Nathalie Wood, Louise Fletcher. Le 2001 des années 80?
LE RETOUR DE L'ETALON NOIR (Return of the Black Stallion) de Robert Dalva, avec Kelly Reno, Teri Garr. Le premier n'était pas mal du tout...
FENETRE SUR COUR d'Alfred Hitchcok, avec James Stewart, Grace Kelly (Reprise). La plus importante sortie du mois! A voir avant tout le reste!...
SCARFACE de Brian de Palma, avec Al Pacino, Michèle Pfeiffer. Le nouveau Brian De Palma. Trois heures d'hyper violence. A voir avant Fenêtre sur Cour!
LES MALHEURS DE HEIDI Dessin animé des studios Hanna-Barbera. Et le bonheur du spectateur dans tout ça?
BAD BOYS de Rick Rosenthal, avec Sean Penn, Reni Santoni. A violent movie.
TRICHEURS de Barbet Schroeder, avec Jacques Dutronc, Bulle Ogier, Kurt Raab. Pour Dutronc.
FLEURS DE PAPIER film indien de Guru Dutt. Beau titre et Haré Krishna.
LA FEMME FLAMBEE de Robert Van Ackeren, avec Mathieu Carrière, Gudrun Landgrebe. Pfffuit...
TO BE OR NOT TO BE d'Alan Johnson, avec Mel Brooks, Anne Bancroff, Time Mathson, Charles Durning. Aussi bon que le Lubitsch? Difficile. (Non, je n'écrirai pas "That is the question."!).
LES PARENTS NE SONT PAS SIMPLES CETTE ANNEE de Marcel Jullian, avec Alexandra Gonin, Alexandre Sterling. Après L'Eté de nos 15 Ans, le second volet de la grande saga dite de la Puberté Difficile de Marcel Jullian... et de Marcel Dassault.
LES CAVALIERS DE L'ORAGE de Gérard Verguez, avec Marlène Jobert, Gérard Klein, Vittorio Mezzogiorno. Les quatre de l'Apocalypse?
UN AMOUR DE SWANN de Volker Schlöndorff, avec Jeremy Irons, Ornella Muti, Alain Delon, Fanny Ardant, Marie-Christine Barrault. Alain Delon de retour dans un polar hors du commun.
LA VILLE DES PIRATES de Raoul Ruiz, avec Hughes Quester, Anne Alvaro. On aimerait bien en parler, mais Les Cahiers le font bien mieux que nous...
HISTOIRE DE WOO VIET de Ann Hui, avec Chow Yun Fat, etc. Ils ont intérêt à changer de titre, s'ils veulent que le film de Ann Hui (le très intéressant Boat People) rapporte quelques yens.
PEPPERMINT FRIEDEN de Marianne Rosenbaum, avec Peter Fonda, Sastia Tyroller. Fonda dans une production allemande?
ESPIONS SUR LA TAMISE de Fritz Lang, avec Ray Milland. Ça marche, les reprises pour Lang!
JE NE SUIS PAS UN ANGE de Wesley Ruggles avec la grosse Mae West (Reprise). Christophe Gans se pâme déjà.
GWENDOLINE de Just Jaeckin, avec Tawny Kitaen, Brent Huff, Zabou, Bernadette Lafont. Par le metteur en scène d'Histoire d'O. Slurp!
GORKY PARK de Michael Apted, avec William Hurt, Lee Marvin, Brian Dennehy. Ça va saigner chez les rouges!
A MORT L'ARBITRE! de Jean-Pierre Mocky, avec Michel Serrault, Carole Laure, Eddy Mitchell. Vu ses derniers films, ça m'étonnerait que ce Mocky-là soit bon.
L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS (Reprise) de Nicholas Roeg, avec David Bowie. Et la reprise qui se faisait attendre.
FRISSONS de David Cronenberg, avec Joe Siver, Paul Hampton, Barbara Steele. Le premier film de David Scanners, Videodrome, Dead Zone Cronenberg. Organique à souhait.
CHARLOTS' CONNECTION de Jean Couturier, avec les Charlots. Un titre anglo-saxon? Ne me dites pas qu'ils pensent à l'exporter!
MESRINE de André Génovès, avec Nicolas Silberg, Catherine Aguilar, Gérard Sergue. Je ne veux pas être dur, mais si ce film-là n'est pas grotesque, je vais en Q.H.S.
DON CAMILLO de Terence Hill, avec Terence Hill, Colin Blakely, Mimsy Farmer. Pourquoi pas?
L'ETINCELLE de Michel Lang, avec Roger Hanin, Clio Goldsmith. Ça ne doit pas être bien brillant...
LE GARDE DU CORPS de François Leterrier, avec Jane Birkin, Gérard Jugnot, Samy Frey. Une histoire de lapin?
LA QUATRIEME DIMENSION de Steven Spielberg et tout plein de gens. Voir gros dossier dans ce numéro.
KRULL de Peter Yates, avec Ken Marshall, Lysette Anthony. Don't be Krull?
L'ASCENSEUR de Dick Maas, avec Felix Adelaar. Est dans l'escalier.
STAR 80 de Bob Fosse, avec Mariel Hemingway, Eric Roberts. C'est de Bob Fosse... On ne peut pas être sceptique!

MARS

LES MORFALOUS de Henri Verneuil, avec Jean-Paul Belmondo, Jacques Villeret, Marie Laforêt. Deux Bébels en un an?
TRASH de Andy Warhol et Paul Morissey, avec Joe Dallessandro. (Reprise). Ça veut dire saleté en américain...
STRYKER de Cirio H. Santiago, avec Steve Sandor. Nous aussi, devant ce sous-Mad Max.
UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE de Bertrand Tavernier, avec Sabine Azéma, Michel Aumont. Le nouveau Tavernier. Ça sera forcément intéressant.
AMADEUS de Milos Forman. D'après la pièce de Peter Schaffer, interprétée par Polanski à Paris il y a deux ans.
LES PIRATES DE L'ILE SAUVAGE de Ferdinand Fairfax, avec Tommy Lee Jones, Michael O'Keefe. Si je vous dis que c'est un film d'aventure, est-ce que je vous apprends vraiment quelque chose?
THE KEEP de Michael Mann, Scott Glenn, Alberta Watson, Jurgen Procnow. L'Horreur selon Michael Mann.
L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP d'Alfred Hitchcok, avec James Stewart, Doris Day (Reprise). Le second des cinq rarissimes Hitchcock à ressortir cette année. Inutile de vous le conseiller.
CES ENFANTS SONT A MOI de Robert Lieberman, avec John Voight, Richard Crenna. Problèmes de couple?
LE TOMBEUR, LE FRIMEUR ET L'ALLUMEUSE de Boaz Davidson, avec Jonathan Segall, Zach Noy. Sans commentaire.
L'AMOUR PAR TERRE de Jacques Rivette, avec Jane Birkin, Géraldine Chaplin, André Dussolier, Jean-Pierre Kalfon. Schlika, schlika!...
EL CRIMEN DE CUENCA de Pilar Miro, avec Amparo Soler Leal, Hector Alterio. Mais pas Angela Molina...
TWO OF A KIND de John Herzfeld, avec John Travolta, Olivia Newton John, Oliver Reed. On prend les mêmes et on recommence!
CARMEN de Francesco Rosi, avec Julia Migenes Johnson, Placido Domingo, Ruggero Raimondi. Le quatrième Carmen de la saison. Non, le troisième! A moins que ce ne soit déjà le cinquième? Enfin bref...
LADY YOU de Lowel Sherman, avec Mae West, toujours aussi grosse, et Cary Grant. Ça y est, Gans bave.
ANGEL de Ernest Lubitsch, avec Marlène Dietrich, Herbert Marschall. Marlène, on ne la présente plus, je pense.
LOCAL HERO de Bill Forsyth, avec Burt Lancaster, Peter Riegert. Local, mais héros quand même.
FEMMES DE PERSONNE de Christopher Frank, avec Marthe Keller, Fanny Cottençon, Jean-Louis Trintignant. Ah bon, des femmes pas publiques?
HARRY AND SON de Paul Newman, avec lui-même et Robby Benson. Musique de George Harrisson?
ADAM ET EVE de Jean Luret, avec Alice Sapritch, Michel Galabru. Avec Charles Vanel et Jean Gabin dans les rôles d'Abel et Caïn.
BEYOND THE VALLEY OF THE DOLLS de Russ Meyer, avec encore plein de femmes encore pleines de seins. Ça commence à bien faire, les Russ Meyer! Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures.
VIVE LES FEMMES! de Claude Confortes, d'après Reiser, avec Maurice Rich, Roland Giraud. Sans le vouloir, un film opportuniste! C'est trop drôle.
DANIEL de Sidney Lumet, avec Timothy Hutton, Amanda Plummer. Le Sidney Lumet du mois.
PAULINE ET LE LEOPARD de Jean-Claude Sussfeld, avec Claude Brasseur, Dominique Lavanant. Elle voit des léopards partout.
MERLIN L'ENCHANTEUR de Walt Disney (Reprise). Toujours aussi merveilleux!
THE BIG CHILL de Lawrence Kasdan, avec Tom Berenger, Glenn Close, William Hurt. Une brillante comédie par l'auteur de La Fièvre au corps. Du chaud au froid?
THE EVIL THAT MEN DO de J. Lee Thompson, avec Charles Bronson, José Ferrer. Le retour de la banane séchée. Mais au fait, il n'est jamais parti...
L'ETOFFE DES HEROS (The Right Stuff) de Philip Kaufman, avec Scott Glenn, Fred Ward, Dennis Quaid. L'Odyssée de l'espace vu par le metteur en scène des Seigneurs.
RISKY BUSINESS de Paul Brickman, avec Tom Cruise, Rebecca de Mornay. Une comédie américaine, je crois. Et qui a dit que je faisais mal mon travail d'information?

LES DOUZE MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE... LA LISTE DES LECTEURS.

Le texte de présentation de la liste des douze meilleurs films de l'année dans le précédent numéro de Starfix semblait s'inspirer très nettement de la logique coluchienne : "Quelle différence y a-t-il entre un pigeon ?" En effet, il invitait à comparer la liste des lecteurs et celle des rédacteurs alors que seule la seconde était publiée. Il demandait aussi s'il y aurait un film français dans la liste de l'an prochain alors que Le dernier combat apparaissait dans les choix des rédacteurs. En fait, il était prévu de publier la liste des lecteurs en même temps que celle des rédacteurs, mais le Colonel Kurtz, qui, comme on sait, ne plaisante jamais avec la démocratie, s'opposa farouchement à ce que l'on publie, pour les choix des lecteurs, ce qui n'était alors que des tendances, et non une liste définitive. "Affiner", telle était la devise de notre beau militaire. Affiné nous avons, et gagné a toujours le Jedi, comme nous le laissions d'ailleurs entendre... Voici donc enfin celle que vous attendiez tous : la liste des lecteurs. La vôtre.

F.A.L. ■



1. LE RETOUR DU JEDI
2. RAMBO
3. OUTSIDERS
4. 48 HEURES
5. FURYO
6. ZOMBIE
7. TONNERRE DE FEU
8. CREEPSHOW
9. L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS
10. EVIL DEAD
11. MAD MAX
12. DARK CRYSTAL

P.S. – Pour ceux qui n'auraient pas appris par cœur la liste déjà parue, et qui voudraient enfin pouvoir vraiment comparer, rappelons que la Starforce, Division des Rédacteurs, avait établi le classement suivant : 1. ZOMBIE, 2. OUTSIDERS, 3. MAD MAX, 4. SANS RETOUR, 5. TENEBRES, 6. LE DERNIER COMBAT, 7. FURYO, 8. LA BALLADE DE NARAYAMA, 9. LES PREDATEURS, 10. CUJO, 11. L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS, 12. HALLOWEEN 3, LA VALSE DES PANTINS, ZELIG.



TO BE OR NOT TO BE.

On peut alors d'un geste large et méprisant rejeter le "Brooks", se dire ironiquement qu'il aurait mieux valu pour lui "ne pas être" plutôt qu'"être". Il reste que son parti pris de fidélité absolue à l'original n'est qu'une façon de reconnaître un fait incontestable : la *perfection* de cet original. Après tout, pourquoi changer ce qui marchait? Ce qui faisait rire ("So they call me Concentration Camp Erhardt") fait toujours rire, et ce qui faisait pleurer (citation du *Marchand de Venise* par l'acteur juif arrêté par les nazis) fait toujours pleurer. Le maître Lubitsch continue de triompher à travers le film de Brooks.

Etre ou ne pas être, c'est en fait la question qui se pose pour tout *remake*, puisqu'un *remake* doit prétendre exister par lui-même tout en renvoyant à la référence originale. Etre ou ne pas être comme l'autre. Cependant, les responsables de cette nouvelle version du *To Be or Not to Be* de Lubitsch, autrement dit Mel Brooks et ses amis, ne semblent pas avoir passé de longues soirées à suer sur l'adaptation. La "nouvelle" version est une photocopie de l'ancienne. Dès lors que l'on admet ce principe, tout jugement devient impossible. Le scénario, les gags, certains plans même sont repris intégralement du film original. Seules changent les frimousses des acteurs, généralement en moins bien (Anne Bancroft ne manque pas d'énergie, mais aucun des interprètes masculins ne retrouve l'élégance de Jack Benny ou Robert Stack). Et l'unique nouveauté réside dans le fait que le film est en couleur. Etait-ce bien nécessaire? Pour cette comédie "noire", le réalisateur Alan Johnson s'est même senti obligé d'inclure une séquence en noir et blanc.

Après tout, on rejoue bien les mêmes classiques au théâtre avec des acteurs différents. Pourquoi ne pas le faire aussi au cinéma? D'autant plus que rien n'empêche, dans le dernier cas, de comparer les deux "représentations", et dans la même semaine... Car les dames du *Mac-Mahon* ne peuvent pas ne pas ressortir illico presto le Lubitsch. Du moins, on l'espère...

F.A.L. ■
Claire L. PAILLOCHER ■

FICHE TECHNIQUE :

TO BE OR NOT TO BE. U.S.A. 1983. Durée : 1 h 47. Couleur. REAL : Alan Johnson. PROD : Mel Brooks. SC : Thomas Meehan et Ronny Graham. DEC : Terence Marsh. PH : Gerard Hirschfeld. MUS : John Morris. DIST : Fox-Hachette. Avec : Mel Brooks (Frederick Bronski), Anne Bancroft (Anna Bronski), Tim Matheson (André Sobinski), Charles Durning (Colonel Erhardt), José Ferrer (Professeur Siletski), Christopher Lloyd (Capitaine Schultz), James Haake (Sasha).



TCHAO PANTIN

Lambert, pompiste poivrot, cuve sa mort lente la nuit, déconnecté et seul. Bensoussan, petit dealer maghrébin, pique des mobs et baise des putes, rêve en empruntant la super cylindrée du boss. Il est triste et seul dans sa piaule minable où trône la collection intégrale des "Que sais-je?". Un jour froid et pluvieux, il va rencontrer Lambert et plus tard Lola, punkette égarée aux alentours du Gibus, traînant son ennui avec sa bande de potes (salut Marco et Sylvain!). Alors Ben va vouloir la prendre et en même temps va devenir l'ami de Lambert, la seule personne à lui porter un intérêt quelconque.

A travers ces destins conjugués, Lambert va être celui qui émerge et il voudra venger Ben quand celui-ci viendra mourir dans ses bras, tué par un autre maillon de la mort blanche. Lola, au début indifférente, voudra finalement savoir, éperdue d'amour et de tendresse pour Lambert et l'aidera dans sa quête de vengeance. Un peu comme deux êtres anéantis réveillés par un sursaut d'espoir.

Lambert qui fut autrefois un flic convaincu, tricolore jusqu'au slip. Jusqu'au jour où, impuissant et lucide, il verra son fils crever d'overdose. Dès ce moment Lambert cessera d'être con pour être mort. Alcoolique et oublié. Le roman d'Alain Page sentait bon la dérive nocturne, le parfum désenchanté des rêves avortés, la dureté factice cachant le besoin de tendresse. Une sorte de panorama douloureux mêlant les pavés luisants et le néant d'existences larvées où la violence brute louvoie dans le dédale des bars miteux et des relents de poudre blanche.

Claude Berri, en adaptant le livre, réalise pour la première fois, à ma connaissance, une œuvre d'auteur en y mettant ses tripes et en soulignant scrupuleusement l'ambiance glauque d'un milieu fermé. La Souris Déglinguée chante Jaurès, Stalingrad, délimitant ainsi un monde clos à l'intérieur de Paris. *Tchao Pantin* montre un univers se situant presque dans les mêmes limites. De Belleville à Barbès en passant par République et Bastille.

Avec une population locale identique, immigrés, pauvres travailleurs, punks, déviants et mutants en tous genres. Un monde que Lambert ne voyait plus derrière l'écran opaque des vitres crasseuses de la station-service. Jusqu'à l'arrivée imprévue de ce petit Arabe rallumant un peu ce regard vide.

Tchao Pantin, c'est la trajectoire blafarde de vies considérées comme des soleils pâles, bourrés d'envies et de désirs inassouvis. Une suite ininterrompue d'errances et de résignations. En cela, Lambert, la cinquantaine et le physique lourd, ressemble pourtant étrangement aux punks et autres marginaux qu'il sera amené à fréquenter. Dans sa quête de vérité, Lambert ira de Gibus en squats, de bars sinistres en piaules lépreuses pour finir à côté de l'Étoile, là où logent les super dealers, mieux lotis que les "fourmis" du trottoir.

Alors que *Rue Barbare* abordait les contours d'une zone périphérique imprécise et désertique, dépassant le cadre d'une certaine réalité, *Tchao Pantin* s'imprègne du début à la fin de l'existence réelle du décor, de ses lumières et se calque sur l'atmosphère moite de l'environnement. Berri a su maîtriser à merveille cette histoire portée par la photo merveilleuse de Bruno Nuytten, en changeant toutefois la fin du livre, beaucoup plus violente et rédemptrice. Le film se termine au ralenti sur une note pathétique, inexorable. Un fondu au noir plus émouvant encore que tous ceux qui ponctuent presque toutes les autres scènes.

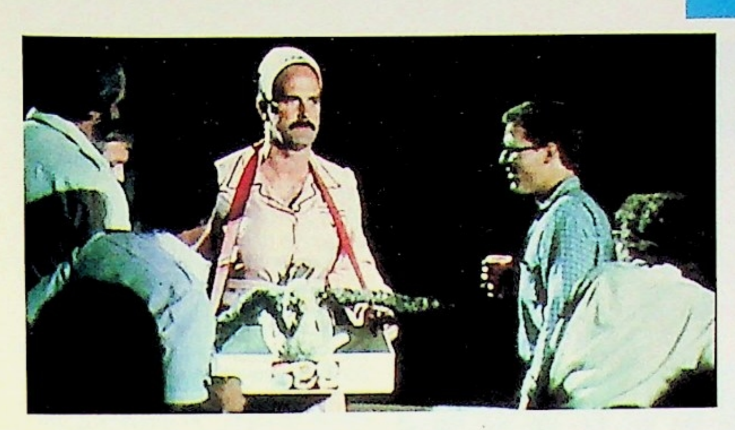
La réussite du film tient par-dessus tout dans la performance de ce Coluche inattendu, faisant pour la première fois la démonstration de ses talents d'acteur. Habillé d'un bleu dégueulasse ou vêtu d'un costume cravate avec holster, il porte en lui la même force tranquille (c'est pas de ma faute si l'expression est galvaudée). Le visage boursouflé, les favoris pointus et la démarche toujours un peu clownesque, Coluche éclate, emporte l'adhésion et force le respect. Avec ça, on lui pardonne les pires zideries. A tel point qu'on imagine mal qui d'autre aurait pu tenir ce rôle de personnage ambigu, offrant de multiples facettes. D'une philosophie et d'un humour incongrus ("Si c'est une femme, c'est une pute") et à la détermination féroce (il n'hésite pas à faire un usage radical de son colt réglementaire).

Il ne reste plus qu'à espérer que Berri continuera de faire des films d'une telle justesse et d'une telle intensité. Et que Coluche nous étonnera encore d'une si belle façon. Allez donc suivre Lambert dans ses pérégrinations, respirer l'air d'un certain Paris et en frapper le pavé sale et rugueux. Même si, à la place des jérémiades lancinantes de Charlélie Couture, on aurait préféré les ballades nostalgiques de Mink de Ville.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE :

TCHAO PANTIN Français 1983 100 mn PR : Renn Productions PR EX : Pierre Grundstein R : Claude Berri SC : Claude Berri d'après le roman d'Alain Page (Ed Denoël) PH : Bruno Nyutten (gigantesque, c'était lui pour "Garde à vue") MUS : Charlélie Couture MONT : Hervé De Luze DIST : AMLF INT : Michel Colluchi, Richard Anconina, Agnès Soral, Philippe Léotard, Gogol 1er et La Horde et Marco (from Wunderbach)...



MONTY PYTHON A HOLLYWOOD

Les serpents à sornettes en public

S'il fallait décerner un prix des plus irre1sistibles philosophes de notre siècle (pourtant fertile), le jury se devrait de l'attribuer au Grand Orchestre du Splendid qui vient de confectionner une nouvelle soupe de poireaux aromatisée avec des extraits de rate de la mère supérieure Thatcher. Le prix devrait se présenter sous la forme d'un sexe mâle trempé dans la gelée de groseille.
Enfin, ce que je voulais dire, c'est que les Monthy Python, enregistrés et filmés lors d'un récital public à l'Hollywood Bowl, en bas de la colline d'Hollywood dans la ville d'Hollywood, interprétant leurs sketches les plus fameux, sont irréprochables et puis, j'insiste, irrésistibles. Oui, comme les philosophes.
En tant que film, la chose n'offre aucun intérêt, la photo bave autant qu'un crapaud malade et les mouvements de caméra feraient passer le journal télévisé pour une nouvelle utilisation de la louma par Argento. Mais puisqu'on vous dit que c'est un spectable filmé, vous n'allez pas vous privez d'un aussi gargantuesque éclat de rire. Faut dire que les quelques inserts filmés qui agrémentent le show valent leur pesant de torsions poitrinaires. Cognard hurlait en bondissant dans son siège à la vue d'un petit chaperon Rouge brisant des bûches de bois comme s'il s'agissait d'un épi de maïs alors qu'un grand Méchant Loup matérialisé sous la forme d'un teckel recouvert d'une peau d'ours la guettait de son regard basent. La visite au Ministère de Démarches Stupides m'a fait gentiment glisser de mon siège jusqu'à ce que je retrouve mon souffle, bref ce genre de réaction pendant une vingtaine de sketches aux effets défoulatoires et désopilants.
Me reste plus qu'à conseiller à Stallone de faire un **Rocky IV** qui l'opposerait à lui-même et proposer à Kiki Picasso de repeindre les fresque de la **Bible** pour redécorer Notre-Dame.
Les Monty Python égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire plus hilarants que les neuf dixièmes de la population mondiale. Et interplanétaire.

HERVE "Action Man" DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE

MONTY PYTHON A HOLLYWOOD (Monty Python live at the Hollywood Bowl). Anglais 1983. 123 mn. Réal. : Terry Huges & Monty Python. Ecrit et interprété par Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Terry Jones et Michael Palin. Prod. : Handmade Films.

On ne vous avait même pas parlé à l'avance du film de Lewis Teague ***Du rouge pour un truand.*** *Ses distributeurs l'ont sorti avec une discrétion telle qu'il a déjà terminé son exploitation. Seulement, on pense à* ***Starfix*** *que ce pourrait bien être l'un des meilleurs films de l'année et qu'on ne saurait trop le défendre. Claire Sorel vous dit tout le bien qu'elle en pense. Hervé Deplasse, lui, voit ROUGE en pensant parallèlement à la véritable TRUANDerie – celle de la médiocrité française et de* ***Ronde de Nuit.*** *Missiaen impossible.*



DU ROUGE POUR UN TRUAND.

Mystères de la distribution! *Philadelphia Security* de Lewis Teague est sorti en France très vite après sa sortie aux Etats-Unis. Or c'est un film plus que contestable. Quant à *Lady in Red,* dont le titre français est *Du rouge pour un truand,* du même Lewis Teague, il aura fallu attendre quatre ans pour le voir sur les écrans parisiens. Pour l'entrevoir plutôt, à cause d'une sortie trop discrète. Et c'est grand dommage.
Il s'agit d'un produit de l'atelier Corman, misant sur le goût pour les années 30, les voitures étincelantes, les costards des macs, les turbans des filles, les déshabillés de soie, et très réussi en cela, avec de jolies couleurs et une reconstitution soignée. C'est évidemment un film d'aventure avec héroïne née à la ferme, montée à la ville, tombée dans la prostitution, aimée d'un gangster, lancée dans un hold-up, avec un rythme haletant, une mise en scène fluide qui mène de la tendresse à la violence, du rire aux larmes, de l'inquiétude au soulagement : les mitraillettes crépitent, les voitures vrombissent, les ennemis publics se font abattre. Tout le monde joue bien, une distribution parfaite qui va de l'héroïne au collecteur de fonds pour la Mafia, du petit jeune happé par la crise au gangster sur le retour, de la matonne de prison à l'ouvrière révoltée. Dépaysement, exotisme de l'Amérique de la crise de 29, renversements de situations, dialogues tour à tour émouvants et comiques, nous sommes comblés.
Ce serait déjà bien. C'est encore mieux. En peu de temps, ce film de divertissement nous dit des choses graves. Il y a la tenancière de bordel qui, à peine débarquée de son bateau plein d'immigrés quittant la vieille Europe, a été mise à l'abattage à cinquante, soixante passes par jour. Il y a le F.B.I. qui traque les ennemis publics n° 1 et emprisonne les ouvrières syndicalistes. Il y a l'exploitation terrible de femmes entassées dans un atelier de confection, à suer dans la chaleur et le bruit des machines pour un salaire de misère; emploi qui peut leur être retiré selon le caprice de l'employeur. Il y a les complicités : la gardienne de prison lancée dans le proxénétisme, le maire qui se rend à une fête organisée par la Mafia. Il y a enfin l'héroïne, généreuse sans ostentation, aidant ses camarades d'atelier, loyale envers son amie persécutée, sortant de la misère un garçon qui voulait faire de la "protection", alliant dans ses entreprises les races et les religions.
Alors oui, mystères de la distribution! Ce film méritait mieux qu'une sortie à la sauvette. Si vous le voyez à l'affiche, vous savez ce qui vous reste à faire...

Claire SOREL ■

FICHE TECHNIQUE :

DU ROUGE POUR UN TRUAND USA 1972 91 mn PR : Julie Corman et Steven Kovacs R : Lewis Teague SC : John Sayles PH : Daniel Lacambre MUS : James Horner DIST : Films Jacques Leitienne INT : Pamela Sue Marin, Robert Conrad, Louise Fletcher, Robert Hogan...

RONDE DE NUIT ET DU ROUGE POUR UN TRUAND

La "série B" est par définition un état d'esprit. Les producteurs engagent une somme d'argent de plus ou moins grande importance (en général petite, la somme) destinée à rapporter un maximum d'argent dans un minimum de temps. Les Américains en ont la maîtrise absolue et les plus grandes réussites récentes du genre ont pour titre, **New York Connection, Descente aux Enfers** ou les films de Lewis Teague dont ce fantastique **Lady In Red** qui vient de sortir en catastrophe.
Les Italiens excellent quant à eux dans la "série Z" dont Brady vous expose les pires horreurs. Quant aux français, quelques uns s'essaient au "B", en particulier Jean-Claude Missiaen dont le passé critique révèle une passion pour des grands bonhommes tels qu'Anthony Mann. Après le médiocre **Tir Groupé,** on pouvait malgré tout espérer pour **Ronde de Nuit** que Missiaen saurait utiliser le tandem d'acteurs choisis (Mitchell et Lanvin). Et faire ce qu'à l'évidence il voulait mettre en scène : une mouture française de **Starsky et Hutch.** C'est raté, foiré, nul, il prend les gens pour des imbéciles. Alors j'énumère. Les dialogues de Claude Veillot me font encore hoqueter de rire, je vous cite un exemple. Le tandem fait son entrée dans le bureau du commissaire où se trouve une envoyée de "l'armée des ombres" venue étouffer un quelconque dossier. Après avoir fait leur numéro, les deux guignols sortent en machouillant leur chewing-gum. La rombière se tourne vers le commissaire : "Pittoresques!". Sur ce, elle lui explique le but de sa visite et conclut : "Politique plus argent, sulfureux, terrain miné". Vous en voulez d'autres, allons-y. Lanvin monte dans la voiture de service et lance à l'adresse de Mitchell, "Accroche ta banane, Cochran". D'autre part, chaque réplique de Mitchell débute par une référence à de vieux films sortis de la "Dernière Séance" ou des remarques du style "les Stray Cats sont les enfants de Gene Vincent", etc. Dès la deuxième vanne de ce type, je vous prie de croire que le spectacle devient insupportable. Le jeu d'acteurs est un des pires qui soient, indigne même de ces séries télé qui écument l'écran avant "Aujourd'hui Madame". Lisette Malidor déguisée en Grace Jones, croupière de casino, est aussi crédible dans un rôle de panthère tueuse que..., que... que... Jean-Pierre Marielle interprétant Mad Max! De plus ses robes moulantes offrent la vision d'une greffe d'estomac en plein rejet. Tout à fait bandant. Mitchell, étonnant dans **Coup de Torchon** n'apporte rien à ce qu'il avait déjà prouvé et Lanvin se retrouve dans le cul-de-sac d'un rôle à sens unique.

Mais je ne vous ai pas dit le plus grave pour un polar de ce genre : **Ronde de Nuit** ne comporte aucune scène d'action. AU-CU-NE. Le simili tueur punk sniffe sa coke avec une carte de crédit, encore un "chebran"! Les plans fixes sur la plupart des monuments parisiens (musique de "circonstance"!) ou la séquence dans le XIIIe sur fond de sonorités asiatiques achèvent l'édification de cette nullité. Et encore je ne vous parle même pas de la scène d'entraînement de tir d'une ridicule inutilité. Et pourtant, Dieu sait si ça me démange...

Je souhaite vivement à Missiaen de se reprendre pour le troisième volet de sa "trilogie policière, parisienne et nocturne" et d'aller prendre des cours chez Bébel ou Delon qui, il faut bien le dire, sont autrement plus efficaces et nerveux.

Du Rouge pour un Truand a été

réalisé bien avant **L'Incroyable Alligator, Philadelphia Security** ou **Cujo** - Lewis Teague (from Roger Corman Team) y prouvait déjà avec splendeur l'énergie et le talent qui étaient les siens. **Du Rouge...** raconte l'épopée d'une petite paysanne, maltraitée par son père, fuguant pour devenir employée dans une infernale usine textile et finissant comme entraîneuse (et plus!) dans un bordel décoré New Orleans.

L'histoire se déroule à Chicago pendant l'éprouvante période de la prohibition aux USA. C'est vers la fin du film que la femme en rouge fera la connaissance (sans le savoir) du fameux Dillinger. Qui se fera abattre sous ses yeux dans un cruel guet-apens annonçant celui, tristement célèbre, de Mesrine.

Défiant la Mafia, elle reprendra la folle poursuite de son ex-partenaire... La réussite est totale. Pour un film tourné en 26 jours avec un budget insignifiant de 800 millions anciens, Teague donne à voir ce qu'il y a de plus magique dans le cinéma américain, une justesse de ton rare, des décors magnifiquement utilisés, des scènes d'action et de poursuites à couper le souffle et des acteurs jouant comme des dieux. Les coups de flingue se ponctuent par des jets visqueux d'hémoglobine. Louise Fletcher, souvenez-vous de l'ignoble infirmière de **Vol au-dessus d'un nid de coucou,** n'a pas changé, elle est encore plus ignoble en matonne perverse. Robert Conrad, l'homme des **Mystères de l'Ouest** interprête un Dillinger sympathique et vertueux épris d'un amour fou pour la belle et remarquable Pamela Sue Martin.

Tout cela sans compter que le film va bien au-delà d'une simple évocation rythmée d'un mythe policier flamboyant. En passant par les tripots, les usines ultra-productives et exténuantes, les prisons pour femmes d'une rudesse impitoyable **Lady in Red** nous entraîne à la découverte d'un des visages les plus tourmentés des Etats-Unis. Dans une reconstitution parfaite, des costumes aux voitures d'époque.

Faut-il après cette vision d'ensemble, appuyer la différence entre les deux films? Sans doute pas; le constat est simple, d'une cruelle évidence. **Ronde de Nuit** va sortir avec une promo énorme, investir les émissions d'extraits choisis (ça va être dur) et faire sans doute un score honorable. Grâce à Monsieur Eddy et au beau Gérard (qui ressemble à mon tonton en moins bien). **Du Rouge pour un Truand** aura déjà disparu des écrans parisiens quand vous lirez ces lignes.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE :

RONDE DE NUIT Français 1983 95 mn PR : Alain Sarde R : Jean-Claude Missiaen SC : Jean-Claude Missiaen, Claude Veillot, Marc Perrier PH : Pierre-William Glenn (le seul à s'en tirer) DEC : Baptiste Poirot MUS : Hubert Rostaing et Ivan Jullien DIST : AMLF INT : Gérard Lanvin, Eddy Mitchell, Lisette Malidor, Raymond Pellegrin, Françoise "grotesque" Arnoul...

GET CRAZY

"Fun, Fun,' Rock'n'Roll Highschool"

En gros, ceci est un résumé du message humanitaire délivré par les Ramones, ce gang new-yorkais farouche, louchant vers la côte ouest. Les Ramones qui étaient le moteur énergique du premier film d'Allan Arkush, un petit prometteur de l'équipe Corman. Cruellement rebaptisé en France **Le Lycée des Cancres, Rock'n'Roll Highschool** contait l'histoire délirante d'un lycée en effervescence à la veille d'un concert sold-out du groupe. Sexe, fun et Rock and Roll. Un gag jovial qui se perpétuait pendant 1 H 30, farci de vulgarités et de vannes faciles, mais qu'est-ce qu'on rigolait!

Avec **Get Crazy**, on rigole déjà moins. Le film tourne sur l'axe maigre de l'organisation d'un soi-disant gigantesque concert regroupant de grandes stars fictives.

L'organisateur devra faire face à des promoteurs épris de grandeur et suppôts du Dieu Argent, à l'exubérance des stars et du public ainsi qu'à divers autres problèmes techniques. Vous vous en doutez, tout se passera bien, au beau milieu d'un délire sympathique et les affreux méchants seront punis.

La farce, d'évidence longuette, réserve malgré tout d'amusantes séquences. Le chanteur destroy sur nommé Piggy n'est autre que le véritable chanteur d'un groupe hardcore de Los Angeles (Fear). Dans le film, c'est un punk taré qui signe les contrats en défonçant les capots de voitures à coups de boule, passant son temps dans un coffre ou attendant enchaîné qu'on le lâche pour hurler sur scène. Iggy meets Sid Vicious.

Les deux sbires du promoteur appuient les propos de leur chef d'adjectifs synonymes comme deux fayots serviles. Pendant le concert, l'apparition du soldat furieux tout frais sorti du **Droit de Tuer** arrosant la salle de son lance-flamme ou la chanteuse de Lori Eastside lardant les groupies mâles fanatisés valent leur pesant de ricanements tout comme l'espèce de robot chapeauté, Electric Larry, dealer efficace toujours accompagné de sa valise nutritive bourrée de pills multicolores. Vous l'aurez compris, ces quelques gags ne font pas un film qui tient la longueur, surtout quand des clichés aussi éculés que la seringue monumentale dans les chiottes ou les babas karmalisés accompagnés de leurs chèvres l'emportent sur le reste. Le reste, d'une pâleur affligeante. Le théâtre où a lieu le concert n'a pas l'ampleur souhaitée, Malcolm McDowell est sombrement ridicule dans sa parodie de Jagger (trop vieux, trop gras, excessif) et les groupes présentés n'offrent guère d'attrait.

Le film est dédié au célèbre escroc Bill Graham, organisateur et propriétaire du non moins célèbre Fillmore East de San Francisco où tous les groupes de l'épopée hippie ont joué. Un hommage qui sent le rassis. **Rock'n'Roll Highschool** était autrement plus percutant dans sa parodie débridée et insouciante du Rock. **Get Crazy** rate tout, sa portée comique, ses prestations scéniques et pire que tout, ennuie au bout d'un quart d'heure. Arkush ou l'archange déchu, ah, ah!

Au fait, Paul Bartel, dont on attend toujours la sortie improbable d'**Eating Raoul,** tient le rôle du toubib de service.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

FICHE TECHNIQUE :

GET CRAZY Américain 1983 R : Allan Arkush SC : Danny Opatoshu, Henry Rosenbaum, David Taylor PR : Hunt Lowry PH : Thomas Del Ruth MUS : Sparks, Lori Eastside and Nada, Lou Reed, Ramones,... INT : Malcolm McDowell, Allen Goorwitz, Daniel Stern, Paul Bartel, Lou Reed, Lee Ving...



ACTUALITES



TRAHISONS CONJUGALES

Trahisons Conjugales est une histoire d'amour impossible et montée à l'envers, donc doublement impossible. Des cendres aux braises, du dernier verre au premier geste, on remonte le temps par tranches d'un ou deux ans pour suivre à reculons les scènes clés du passé d'un trio dont on connaît déjà le présent. Une femme entre deux hommes, classique, au ciné comme dans la vie. Ce qui l'est moins, c'est que le mari-la femme-l'amant sont les trois seuls personnages du film, si l'on excepte quelques figurations intelligentes. Et nous voici en plein dans le sujet : le théâtre au cinéma. Harold Pinter écrit des pièces de théâtre, qui sont ensuite adaptées pour le cinéma, ou bien il adapte directement les romans des autres. **Trahisons** appartient à la première catégorie, on pourrait ajouter : corps et âme. Tiré d'une pièce, il est interprété par des acteurs de théâtre, filmé par un metteur en scène de théâtre dont c'est le premier film, il séduira tous les amateurs de théâtre intimiste, et de cinéma doux-amer. Malgré le côté statique, presque sec, de la mise en scène, on ne s'ennuie pas une seconde dans ce film construit selon les habitudes de Pinter, avec une précision d'horloger. La grande force de l'auteur est d'avoir compris le jeu des délicats mécanismes qui règlementent les rapports humains, et de réussir à les rendre perceptibles au spectateur par la qualité exceptionnelle des dialogues et la direction des acteurs. En fait, le titre français reflète mal l'ambiance du film. Dans le mot **trahison,** joint à **conjugal,** il y a toute une résonance glauque et violente, honneur bafoué, drame, ragots et ruptures. La réalité de **Betrayal,** un nom aussi impossible que l'histoire d'amour formant sa trame, donc justifié, est beaucoup plus subtile, plus complexe aussi, et moins "fait divers"... Emma, Robert et Jerry s'aiment profondément les uns les autres, comme il est demandé dans la Bible, avec un soupçon de sexe en plus. Je dis un soupçon, parce qu'il est évident que les galipettes au lit ne sont pas l'élément le plus important de leur relation. Ces trois êtres sont pétris de la même sensibilité, de la même culture, et des mêmes souvenirs. Ils sont terriblement proches les uns des autres, malgré leur peu d'expansivité apparente, la violence est toujours si intérieure dans **Trahison** que lorsque Robert apprendra de la bouche d'Emma sa liaison avec Jerry, l'une des premières choses qu'il dira sera : "J'aime Jerry beaucoup plus que toi. En fait, c'est moi qui aurais dû avoir une histoire d'amour avec lui". Et si sa voix est amère, c'est peut-être parce qu'ils ne sont visiblement pas attirés physiquement l'un par l'autre...

Par contre, ils sont attirés par la même femme, qui partage avec eux le goût de la littérature anglaise contemporaine et du bon vin. Il est rare de les voir dans le film sans un verre à la main, bien qu'ils ne soient jamais enivrés grossièrement, l'alcool est juste un plaisir sensuel et un stimulant intellectuel. Dans ce microcosme, la façon de boire est d'ailleurs révélatrice de l'état d'esprit. Quand l'atmosphère est légère, le vin l'est aussi ; les doses doublent dans les moments de crise, pour mieux supporter le choc, ou trouver le courage de faire, dans des termes poétiques et exaltés à la fois, une déclaration d'amour qui tourne autant la tête de celui qui la prononce que celle de celle qui l'écoute. L'amour triangulaire de ces trois personnages est à la fois sans issue et assez fort pour nouer entre eux des liens secrets mais solides, difficiles à trancher. Tout le film est basé sur l'ambiguïté inhérente à ce genre d'amour et tournant autour du thème : "Moi, je sais, mais les autres, savent-ils? Et savent-ils que je sais?" Aussi à l'aise dans l'équivoque qu'un poisson dans l'eau, Pinter cisèle à ce propos des petites merveilles de dialogue, avec morceaux de bravoure, aussi bien au niveau de l'écriture que de l'interprétation, dans les scènes de discussions feutrées et acrobatiques entre les deux hommes, que ce soit au début du film dans l'appartement de Jerry, ou meilleur encore, dans l'italien, au retour de Venise...

De chair et de sang

Le cinéma est un loisir plus facile à consommer que le théâtre. Il n'y a pas à louer à l'avance, ni à attendre, ni surtout à s'impliquer devant des êtres de chair et de sang qui, chaque soir, risquent leur mise face au public. Si filmer des acteurs et un décor leur ôte leur réalité "physique", par contre, cela fait éclater l'espace et apporte à l'histoire un souffle de liberté qui la replace dans la réalité. Et quand il s'agit d'une équipe aussi solide et professionnelle que celle de **Trahisons Conjugales**, le dit et le non-dit, l'atmosphère, les regards, les tensions, toutes les petites choses impalpables et primordiales qui font la qualité et la crédibilité d'un film, sans parler de son charme, sont ici parfaitement restituées. Cela grâce en grande partie à la prestation des trois acteurs : Ben Kingsley, ex-Gandhi, donne à Robert une présence à la fois massive et très fine, ce qui ressemble à une performance. Jeremy Irons, qui sera bientôt "Un amour de Swann" sous la direction de Volker Schlöndorff, apporte à Jerry une élégance oscillant entre la désinvolture et l'exaltation, parfaitement adaptée au rôle. Entre ces deux hommes à forte personnalité, Patricia Hodge est une Emma sensible mais déterminée, capable aussi bien de dissimulation que de brusque franchise, synthétisant dans son personnage toutes les principales tendances du film...

Aucun des trois n'est vraiment beau, au sens "mode" du terme, mais ils sont tous beaucoup mieux que cela : il sont de chair et de sang, de doute, de désir et de souffrance, profondément humains, et profondément émouvants...

Claire L. PAILLOCHER

FICHE TECHNIQUE

TRAHISONS CONJUGALES (Betrayal) Angleterre 1983. Filmedis. PR : Sam Spiegel. : David Jones. SC : Harold Pinter. PH : Mike Fash, BCS. DEC : Eileen Diss. MUS : Dominic Muldowney. DIS : UGC Europe 1. Avec : Jeremy Irons (Jerry) Ben Kingsley (Robert) et Patricia Hodge (Emma).

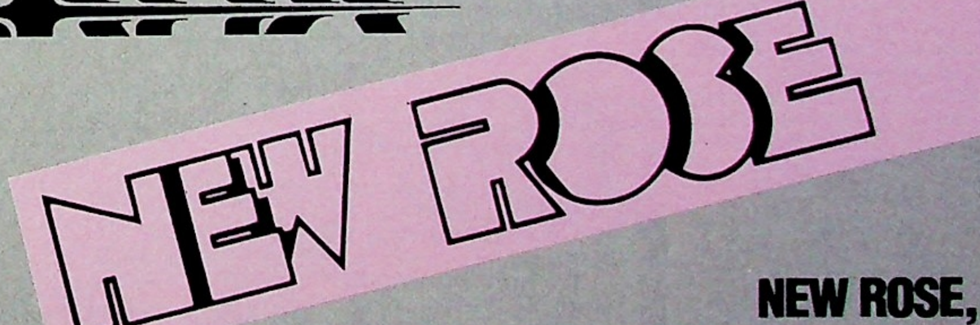
LE VERDICT

	N.B.	F.C.	H.D.	C.G.	B.L.	F.A.L.	C.L.
L'ASCENSEUR	3	3		3			
BLANCHE NEIGE	4	2		4		3	4
BRAINSTORM	1	3		0	1		1
LE CHOIX DES SEIGNEURS	– 1	0	0	0			
CHRISTINE	3	3	2	4	4	2	1
CLASH	– 2			– 2			
THE DEAD ZONE	4	4					
LES DENTS DE LA MER 3	– 2	– 1	– 2	0			– 2
LA FOIRE DES TENEBRES	3	1		3	2		2
L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS			2	– 2	3	1	3
LE JOUR D'APRES	2	2					
KRULL	1	1		1	1		1
MONTY PYTHON A HOLLYWOOD		2	1	0			
MOTHER'S DAY	1	2	2	2	+ 2		1
LA NUIT DES JUGES	3	1	2	3	3	2	0
OF UNKNOW ORIGIN	3	4		4	2		
LA 4° DIMENSION	4	4	4	4	3	2	3
RONDE DE NUIT			– 2		0	1	
RUE BARBARE	1	1	3	1			– 1
SHINING	4	2	0	1	2	1	
TCHAO PANTIN		2	3				
WAR GAMES		2	2	3		3	4

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief, F.C. : François Cognard, H.D. : Hervé Deplasse, C.G. : Christophe Gans, B.L. : Benoît Lestang, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, C.L. : Claire Lionel.

SUPER CONCOURS ROCK

STARFIX



Comment faire pour gagner ce Collector magnifique et d'une rareté rare d'ici quelques semaines, eh bien, il vous suffit de répondre avec exactitude au questionnaire suivant.

De Johnny Thunders le Légendaire aux Saints australiens en passant par les percutants Outcasts ou le maléfique Gun Club, Starfix et New Rose vous en offrent plus sur le Rock and Roll des Eighties.

KIDS, REPONDEZ!

► Quel est le nom du metteur en scène du Film "History of the World". (Aucun rapport avec le disque).

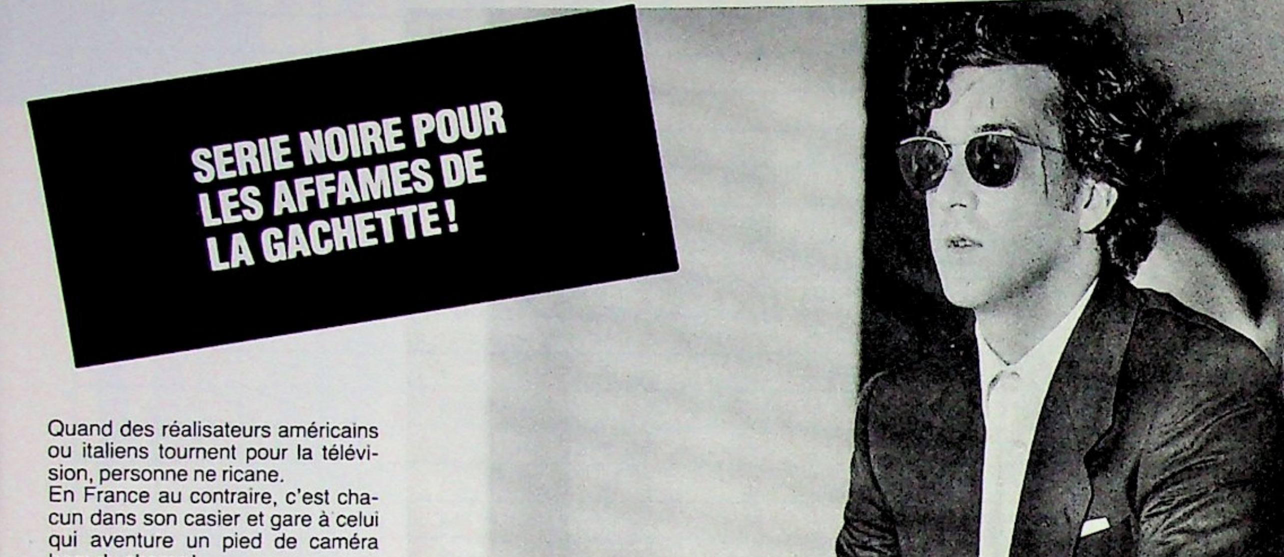
► Chris Bailey est-il un kangourou, une Guiness ou un BigMac?

► Quel fut le premier groupe de Johnny Thunders?

► Question subsidiaire : Citez au moins une Rock Star qui ait joué sur "So Alone", le premier disque solo du sus-nommé Johnny Thunders.

NEW ROSE, UNE NOUVELLE VISION DU ROCK ET STARFIX, UNE NOUVELLE VISION DU CINEMA, OFFRENT AUX LECTEURS UN ALBUM PICTURE DISC A TIRAGE LIMITE DE LA NOUVELLE COMPILATION NEW ROSE. "THE HISTORY OF THE WORLD PART 1"

Répondez au plus tôt sur carte postale à : STARFIX, 13, Rue de la Cerisaie, 75004 PARIS



SERIE NOIRE POUR LES AFFAMES DE LA GACHETTE !

Quand des réalisateurs américains ou italiens tournent pour la télévision, personne ne ricane.
En France au contraire, c'est chacun dans son casier et gare à celui qui aventure un pied de caméra hors du champ!
Sans doute pour se faire pardonner de toucher aux deux formats, certains ne se sentent plus tourner et déversent sur le petit écran douze heures d'un film qui ne durera que deux heures sur le grand : expérience la plus récente : *Au nom de tous les miens* de Robert Enrico (beau film d'ailleurs) qui suit l'exemple de Shogun ou des misérables *Scènes de la Vie Conjugale* de Bergman, le trifouilleur de nombrils suédois.
Ne commencez pas à froncer le nez et à cracher vos chiques sur les pieds du voisin, pour une fois, la Télévision française se fatigue à produire de vrais films de 90 minutes réalisés par des routiers du Cinéma; entreprise ambitieuse imaginée par Pierre Grimblat : adapter des romans de la Série Noire.
Les Editions Gallimard, Hamster Films et TF1 proposent dès le mois de janvier 1984 une soirée mensuelle,"Série Noire", avec la diffusion d'un film présenté par un "Monsieur Série Noire" – alias Michel Constantin – qui viendra vous souhaiter bon cauchemar à la manière d'Alfred Hitchcock l'inimitable; si elle n'est pas nouvelle, l'idée n'en paraît pas moins sympathique.
La bonne vieille Série Noire n'a pas pris un gramme de poussière depuis 1948, date de sa naissance.
A côté des grands qu'on relit sans se lasser, Raymond Chandler, John D. Mac Donald, James Hadley Chase, Dashiel Hammett, des fous géniaux et extravagants comme Charles Williams, Donald Westlake, John Mac Partland, Jean Amila, David Goodis, on trouve des auteurs plus récents tout aussi passionnants comme Robin Cook *(Crème Anglaise)*, Marc Behm *(Mortelle Randonnée)*, Glendon Swarthout *(Ré-percussions)*, une mine de scénarios pour les réalisateurs!
La série de huit films noirs destinés à la T.V. mélange tous les genres : clin d'œil aux insouciantes années cinquante, quand Peter Cheyney nous servait son impertinence sous les traits déjà burinés d'Eddie Constantine ou ceux, gracieux, d'héroïnes à la Milton Caniff comme Dominique Wilms ou Claudine Dupuis, quand l'inspecteur Callaghan avait la tête et l'humour de Van Johnson; clin d'œil aux déjà pessimistes années soixante, l'époque de *La Revanche du Sicilien* avec Henry Silva, *La Chute d'un Caïd* avec Ray Danton, ou de cet unique film noir à souhait du producteur Raoul Lévy *Je vous salue Maffia ;* référence aux années négatives de l'après-Vietnam où le cinéma oubliait définitivement les happy-ends avec *Taxi Driver* de Scorsese ou *Tueur d'Elite* de Sam Peckinpah.
Aujourd'hui, Jacques Rouffio rappelle Eddie Constantine et une vamp post-Bardot, Mylène Demongeot, pour *J'ai bien l'honneur* d'après Yvan Dailly; un scénariste et réalisateur comme Michel Audiard adapte *l'Ennemi Public n° 2* de Gérard Lecas, un auteur de Série Noire, scénariste aussi, Jean-Patrick Manchette collabore avec Juan Luis Bunuel sur *Aveugle que veux-tu* de Robert Destanque, et Jean Amila, un très grand – rappelez-vous *La Lune d'Omaha* – adapte lui-même sa propre Série Noire *Noces de Soufre;* des metteurs en scène comme Juan Luis Bunuel, Paul Vecchiali ou Daniel Duval, également acteur, participent avec enthousiasme à l'entreprise.
Feront-ils aussi bien que Fritz Lang avec *Règlements de Comptes* (1953), Joseph Losey avec *Eva* (1962) ou John Schlesinger avec *Marathon Man* (1976)? On le leur souhaite!
Voici le calendrier de programmation :

L'ENNEMI PUBLIC n° 2
Réalisateur : Edouard Niemans
Diffusion : 26 janvier 1984

AVEUGLE, QUE VEUX-TU ?
Réal. Juan Luis Bunuel
Diffusion : fin février 1984

SA MAJESTE LE FLIC
Réal. Jean-Pierre Decourt
Diffusion : fin mars 84

J'AI BIEN L'HONNEUR
Réal. Jacques Rouffio
Diffusion : fin avril 84

UN CHIEN ECRASE
Réal. Daniel Duval
Diffusion : fin mai 84

CŒUR DE HARENG
Réal. Paul Vecchiali
Diffusion : fin juin 84

NOCES DE SOUFRE
Réal. Raymond Vouillamoz
Tournage en mars 84, diffusion probable : septembre 84

NEIGE A CAPRI
Réal. non communiqué
Auteur : Paul Paoli - Tournage printemps 84

La Série Noire? Voici comment Marcel Duhamel, son créateur, la définissait : "de l'action, de l'angoisse, de la violence sous toutes ses formes et particulièrement les plus honnies du tabassage et du massacre... Il y a aussi de l'amour – préférablement bestial – de la passion désordonnée, de la haine sans merci. Notre but est fort simple : vous empêcher de dormir!"

LAUREL HAMILTON

ALLEZ VOIR LES LIONS SANS PUISER DANS VOS RESERVES.

-60%

Doyle Dane Bernbach

*L'Afrique, la brousse, les lions... rêve impossible ? Pas du tout. Si vous avez entre 12 et 29 ans, UTA vous offre selon les périodes de l'année et pour un séjour de 14 à 60 jours une réduction d'environ 60 % sur ses vols réguliers, en classe économique, vers la plupart de ses destinations en Afrique.**

De plus, les parents des plus jeunes peuvent être rassurés. Leurs enfants voyageront en toute sécurité grâce au personnel UTA. Si vous êtes comme un lion en cage à l'idée de découvrir l'Afrique, les quelques heures de vol sauront vous faire patienter très agréablement.

Sièges confortables, très bonne musique, repas savoureux, le rêve encore une fois !
Les voyages forment la jeunesse, UTA y a pensé pour vous.

(*) Pour les conditions d'application de ces tarifs et des autres possibilités, renseignez-vous auprès de UTA ou de votre agence de voyages.



NOS PASSAGERS SONT NOS HOTES.

LES BRÈVES... NOUVEL

■ Harold Backer (TUEURS DE FLICS) a fait appel au génial chef op. Owen Roizman (L'EXORCISTE) pour atteindre sa **VISONQUEST.** Bonne chance !

■ Sybil Danning, the most dangerous bavaroise alive (cf. Starfix 9) dans les bras de **THE MOST DANGEROUS MAN ALIVE?** En projet pour août 84.

■ Sortie tout droit des directives du metteur en scène de PSYCHOSE 2, Meg Tilly, la pauvre, subit aussitôt celles de Graham Backer, metteur en scène de LA MALEDICTION FINALE pour **IMPULSE.** A tous les coups un film fantastique.

■ La de nouveau belle Jamie Lee Curtis (UN FAUTEUIL POUR DEUX) aux côtés de l'outsider C. Thomas Howell (veinard !) dans le nouveau film de Randal Kleiser (GREASE), **GRANDVIEW USA.**

■ Des nouvelles de la firme Cannon (responsable de bien des mauvais films de ces cinq dernières années), ça vous dit ? Alors sachez que les deux compères Golan et Globus ont en chantier un troisième épisode de leur série des **NINJA,** en préparation un troisième **JUSTICIER DANS LA VILLE** (Charles Bronson a signé) et un **WHITE STALLION** (!). Des mauvais jours en perspective...

■ P.J. Soles (HALLOWEEN) et Martin Balsam (PSYCHOSE) sont au générique du nouveau film de Colin Eggleston (le superbe LONG WEEK-END) : **INNOCENT PREY.**

■ 16 millions de dollars, tel est l'imposant budget de **THE MOGHUL,** une série T.V. de huit heures tirée de l'œuvre de Thomas Hoover. On y retrouvera Kabir Bedi, le Sabu raté des années 70 et Dharam Priya (qui ça ?).

■ Gérard Kikoïne, notre grand réalisateur de X français, devrait réaliser à Paris, Madrid, Rome, Hong Kong, Hollywood et New York (rien que ça !), **LA RONDE 84,** version moderne de la pièce de Arthur Schnitzler.

■ Des ninjas, encore des ninjas, toujours des ninjas dans **THE NINJA MISSION.** Et envoyés en Russie cette fois ! Décidément, ils en voient de toutes les couleurs, les Rouges, en ce moment. Le film est en cours de production et la fiche technique ne comporte pour l'instant aucun nom connu.

IN PRODUCTION
THE NINJA MISSION

■ Wolfgang Petersen (LE BATEAU) attaque en mars **THE NEVER ENDING STORY,** un film de S.F./Heroic-Fantasy avec Noah Hataway, Deep Roy, Thilo Prueckner. Effets Spéciaux : Brian Johnson (L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE).

■ L'increvable Klaus Kinski a rejoint George Roy Hill pour le tournage de son **LITTLE DRUMMER GIRL** (La petite fille au tambour).

■ Deux guerriers entraînés en secret pour combattre le crime, c'est **DARK WARRIOR** interprété par Sho Kosugi (REVENGE OF THE NINJA) et Lance Kerwin (LES VAMPIRES DE SALEM). Toïiooooh...

■ Mon curé chez les cuirs ? **THE POPE OF GREENWITCH VILLAGE** de Stuart Rosenberg (BRUBAKER) avec Eric Roberts (L'HOMME DANS L'OMBRE), Mickey Rourke (LA FIEVRE AU CORPS), Burt Young (ROCKY) et la belle Darryl Hannah (BLADE RUNNER).

■ Le petit Henry Thomas (E.T.) dans les bras du nul Richard Franklin (PSYCHOSE 2) et aux côtés de Dabney Coleman (WARGAMES) et Michael Murphy (L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS) pour **CLOAK AND DAGGER.**

■ Quels sont les **SECRETS OF THE PHANTOM CAVERNS?** Deux solutions pour les connaître : lire Howard ou attendre l'adaptation de Don Sharp (LE SECRET DE LA BANQUISE) avec Robert Powell (HARLEQUIN), Timothy Bottoms (TAPS) et Richard Johnson (L'ENFER DES ZOMBIES). Sans doute terminé à cette heure.

■ Le réalisateur Martin Ritt (L'ESPION QUI VENAIT DU FROID, HOMBRE) revient à ses premiers amours, l'interprétation. Il se retrouve en effet capitaine d'une équipe de base-ball dans le nouveau film de Hal Ashby (BIENVENUE MR CHANCE), **THE SLUGGER'S WIFE.** Une comédie.

■ Engueulades entre le producteur Gary Kurtz (LE RETOUR DU JEDI) et la firme Disney à propos du budget de leur projet commun **RETURN TO OZ.** Nécessitant de nombreux maquillages et effets spéciaux à la STAR WARS, ce film mis en chantier par Walter Murch (bandes son de plusieurs Coppola dont APOCALYPSE NOW), atteindrait déjà les 20 millions de dollars ! Un peu trop au goût de la firme Disney.

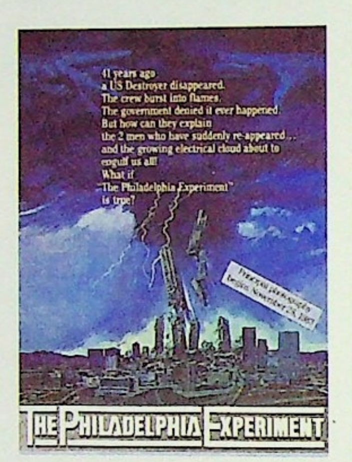
■ Un film d'aventure fin de siècle au Tibet et en Chine, c'est **TULKU** (Non, pas CHTULUH !). Réalisateur : Tim Hunter (TEX). En projet.

■ Tab Hunter (rien à voir avec le Tim de la nouvelle précédente) et le travesti Divine, l'ignoble couple de POLYESTER, de retour pour **LUST IN THE DUST.** Beuh, beuh !...

■ Deux nouveaux projets pour Bernardo Bertolucci (LE DERNIER TANGO A PARIS) : **1934,** d'après un roman de Moravia, et **FUGUE** qu'il devrait co-écrire avec Paul Schrader (AMERICAN GIGOLO).

■ William Fruet (WEEK-END SAUVAGE) met en chantier **BEDROOM EYES** avec la belménul Dayle Haddon (LA CRIME).

■ Produit et écrit par John Carpenter, **THE PHILADELPHIA EXPERIMENT** est en cours de tournage. Réalisé par Stewart Raffill (l'excellent RISQUES DE L'AVENTURE), le film nous montrera les déboires de l'armée américaine avec deux pilotes disparus qui réapparaissent 41 ans après leur disparition (vous me suivez ?) en amenant avec eux un petit copain : un nuage électrique gigantesque.



■ Une fois terminé le tournage de KIM en Inde (cf. Starfix 10), Peter O'Toole devrait enchaîner avec **CREATOR,** le nouveau film du mésestimé Ivan Passer (CUTTER'S WAY).

■ Richard Loncraine (LE CERCLE INFERNAL), dont le film avec Sting BRIMSTONE AND TREACKELS n'est d'ailleurs toujours pas sorti, attaque fin mai le tournage de son nouveau film : **ENEMY MINE.**

■ Ils reviennent ! Qui ? Mais les Muppets, voyons ! Pour leur troisième long-métrage, **THE GREAT MUPPET CAPER** réalisé par Jim Henson (DARK CRYSTAL). Aux côtés des Muppets on retrouvera, une fois encore, plein de têtes connues comme Diana Rigg (CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR), Charles Grodin (KING KONG), Peter Ustinov (MORT SUR LE NIL), Robert Morley (THEATRE DE SANG) et John Cleese (BANDITS, BANDITS).

■ Martin Sheen (APOCALYPSE NOW) compte passer derrière la caméra avec **INCIDENT ON TILE MILL ROAD.** Pourquoi pas ?



■ Marlon Brando quittera-t-il son île du Pacifique ? Il devrait en effet rejoindre Laurence Olivier (HAMLET), Marcello Mastroianni (HUIT ET DEMI) et Nastassja Kinski (LA FELINE) dans le film de Terence Young (OPERATION TONNERRE) : **FIREBRAND** d'après Cellini. Qui veut parier avec moi que ça ne se fera pas ?

■ Le prochain Lucio Fulci (L'AU-DELA) devrait s'appeller **MURDER ROCK** et si le metteur en scène est logique, ce film-là devrait être pire que son précédent, mais moins mauvais que son prochain.

■ C'est Bob Clark (PORKY'S) qui finalement met en scène **RHINESTONE** avec Sylvester Stallone (ROCKY) et Dolly Parton (LA CAGE AUX POULES) remplaçant Don Zimmerman dont ce devait être le premier film. On ne saura jamais ce qu'il vaut, celui-là.

■ Encore un film de propagande communiste, **SAKHAROV** de Jack Gold (LE PETIT LORD FAUNTLEROY), avec Jason Robards (LA FOIRE AUX TENEBRES), Glenda Jackson (MUSIC LOVERS), Nicol Williamson (EXCALIBUR) et Frank Finlay (MEURTRES PAR DECRET).

■ Après L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX, le nouveau Carl Reiner : **ALL OF ME,** avec Steve Martin (LES CADAVRES NE PORTENT PAS DE COSTARDS) et Lily Tomlin.

■ Une nouvelle version du **JOUEUR DE FLUTE DE HAMELIN** en préparation ! Que fait la SPA ?!...

■ Franck La Loggia a déjà réalisé un film très nul, EFFROI. Il récidive aujourd'hui avec **TRACKER.**

■ C'est sans doute Richard Attenborough (GANDHI) qui se chargera du passionnant projet **CHORUS LINE,** adapté d'une comédie musicale qui, comme on dit, a fait les beaux jours de Broadway.

■ Après la boxe, George Alvidsen (ROCKY) s'attaquerait-il aux arts martiaux avec **KARATE KID?**

■ **P.R.V.,** au budget de 4,5 millions de dollars, racontera les aventures de tueurs de l'armée américaine supérieurement entraînés. Y'a du Rambo dans l'air...

■ Le grand Richard Sarafian (LE CONVOI SAUVAGE) de retour avec **THE BEAR** qu'interprétera Gary Busey (BUDY HOLLY'S STORY) maquillé pour l'occasion par Steve La Porte (ZELIG). Espérons que ce sera meilleur que le dernier film du réalisateur.

■ Des nouvelles du **COTTON CLUB** de Francis Coppola. Ce sont les monstrueux Stephen Goldblatt (LES PREDATEURS) et Richard Sylbert (CHINATOWN) qui signeront respectivement la photo et les décors du film !

■ Une sorte de James Bond féminin. C'est **CHRISTINA,** d'après les romans de Blakely St James. Vu le budget (2 millions de dollars), ça ne sera pas du OCTOPUSSY.

■ Giorgio Moroder (FLASHDANCE), Culture Club et Heaven 17 dans la bande son d'**ELECTRIC DREAMS** de Steve Barron, au titre bien éloquent. Autre détail, c'est Alex Thompson (EXCALIBUR) qui signe la photo.

■ Hélas! Les fous de Clint Eastwood devront attendre le mois d'août pour suivre le quatrième épisode de l'Inspecteur Harry. **SUDDEN IMPACT** ne sortira pas avant!

■ En août également, nous retrouverons un autre barbare : **CONAN,** pour le deuxième épisode de la série réalisé par Richard Fleischer. C'est moi qui suis Crom Argo!

■ Un projet aberrant. Le double retour de Dustin Hoffman(TOOTSIE) et Michael Cimino (VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER) devrait se faire dans **MAILLOT JAUNE.** Basé sur le tour de France! Et ce ne sont pas des paroles en l'air, le tournage devrait débuter en France cet été!...

■ L'équipe Lucas/Spielberg vient de terminer le bouclage du deuxième volet des aventures d'**INDIANA JONES.** On trouvera pas mal de choses passionnantes dans **LE TEMPLE DU DESTIN.** Un python géant, des éléphants, des hordes de puces... Et l'équipe est déjà prête à enchaîner sur le troisième (et dernier?) épisode. Harrison Ford sera, bien sûr, de la partie.

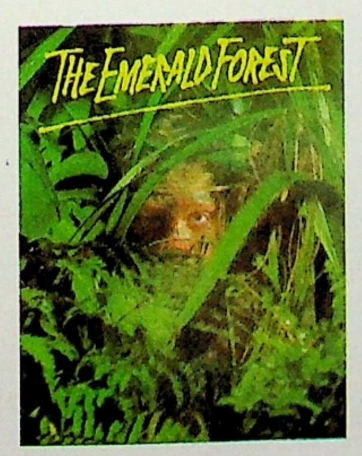
■ **LES AVENTURES DE L'ARCHE PERDUE** d'ailleurs, casse tout en vidéo aux USA. Les distributeurs ont déjà vendu 500000 cassettes et vidéo disques du film!

■ 30 millions de dollars, tel est le budget de **GHOSTBUSTERS,** la comédie dont on vous parlait le mois dernier. Pour les besoins du film, les décorateurs ont même construit, en studio intérieur, un gratte-ciel!

■ L'événement en vidéo pour le mois de Février, c'est la sortie de **LA GUERRE DES ETOILES!** J'en connais qui vont bondir dans leur vidéo-club...

■ Après LA KERMESSE DES AIGLES, l'acteur Bo Svenson va s'occuper de sorciers pour **WIZARD WARS,** un film d'Heroic Fantasy réalisé par Hector Olivera.

■ **THE EMERALD FORREST,** le nouveau John Boorman (EXCALIBUR), raconte les mésaventures d'un gosse kidnappé par une tribu d'amazones et retrouvé par ses parents quinze ans plus tard. Le décor du film sera principalement la jungle amazonienne. Pas vraiment sorti de ses obsessions, le père Boorman. Tant mieux pour nous!



■ Une brave Américaine épouse un Allemand détraqué, pro-nazi et pervers (rassurez-vous, elle ne le sait pas quand elle dit "oui" à l'église). C'est **HOSTAGE** un petit thriller bien efficace de Franck Shields.



■ Plein de projets pour la firme Disney. Autant de merveilles si l'on se fie à ses dernières productions (LE DRAGON DU LAC DE FEU, TRON, LA FOIRE DES TENEBRES).
Plusieurs films d'animation tout d'abord : **THE BLACK CAULDRON,** un dessin animé d'Heroic Fantasy dont la réalisation est enfin en cours (sortie prévue : novembre); **BASIL OF BAKER STREET,** contant les aventures d'un Sherlock Holmes murin; **WHO FRAMES ROGER RABBIT?,** combinant animation et prises de vue réelles et basé sur un sujet pour le moins surprenant : un acteur de dessin animé, Roger le Lapin, y est soupçonné du meurtre de son producteur.
De nombreux films "réels" ensuite : **TWO SCOOPS,** une comédie policière réalisé par Tim Hunter (voir nouvelles brèves sur TULKU dans ce numéro); **JOSHUA,** écrit par Alvin Sargent (JULIA) sur la vie d'un jeune homme au siècle denier; **SPLASH,** une histoire d'amour entre un jeune garçon et une sirène; **BABY,** où un groupe de paléontologues découvre une espèce animale préhistorique; un remake du **VOLEUR DE BAGDAD** et un autre remake passionnant, celui de LA BELLE ET LA BETE, que devrait réaliser Carroll Ballard (L'ETALON NOIR et, pour Disney, le magnifique NEVER CRY WOLF).
Un film d'animation par ordinateur enfin : **THE BRAVE LITTLE TOASTER** (Le vaillant petit grille-pain) d'après la nouvelle de Thomas M. Disch...
Du pain sur la planche pour la famille Disney...

■ Ann Margret (MAGIC) jouera dans **JEAN,** le film musical inspiré des vie et mort de l'actrice Jean Seberg.

■ Le très inégal Michael Winner (UN JUSTICIER DANS LA VILLE 1 ET 2) tourne actuellement **SCREAM FOR HELP.** Un thriller écrit par Tom Holland (CLASS 1984). Alors, Michael, bon ou nul ce coup-ci?

■ Dépassement de 3 millions de dollars sur le budget du **FIRESTARTER** de Mark Lester d'après Stephen King (cf. Starfix 11). Dino De Laurentiis doit avoir 3 millions de cheveux blancs supplémentaires.

■ Michael Jackson par ailleurs, voudrait bien faire un long-métrage de son **BILLY JEAN!** Pourvu que ça marche...

■ La firme Cannon, encore et toujours, a réuni pour un projet du nom de **NAKED FACE,** Roger Moore, Rod Steiger (IL ETAIT UNE FOIS LA REVOLUTION) et Elliott Gould (CAPRICORN ONE). Malgré ça, comme toujours, 9 chances sur 10 pour que ce soit nul.

■ Le dernier film du cinéaste mexicain Juan Lopez Moctezuma (ALUCARDA), **TO KILL A STRANGER,** est d'une structure assez bizarre. C'est en quelque sorte HALLOWEEN à l'envers. On est donc pris toute la première demi-heure et on s'y emmerde l'heure suivante. Après la mort de Donald Pleasance (HALLOWEEN justement).

■ Un thriller paraît-il meilleur que VICE SQUAD : **FEAR CITY** d'Abel Ferrara (L'ANGE DE LA VENGEANCE) avec Tom Berenger (LES CHIENS DE GUERRE) et BILLY DEE WILLIAMS (LE RETOUR DU JEDI). Bientôt en France.

■ Deux réalisateurs : Harvey Hart (DES PRISONS ET DES HOMMES) et Kevin Connor (NUITS DE CAUCHEMAR). Deux chef op. : John Coquillon (CROIX DE FER) et Arthur Ibbetson (LA GRANDE MENACE). Deux bons acteurs : Dyan Cannon (PIEGE MORTEL) et Cliff De Young (LES PREDATEURS). Si tous ces gens ratent **MASTER OF THE GAME,** ils sont impardonnables.

■ Un remake de **SAMSON ET DALILAH.** Bof! Cela s'imposait-il vraiment? Lee Phillips (DOUCE CAPTIVE) le pense lui, parce qu'il en met un en chantier. C'est Anthony Hamilton qui va sacrifier sa chevelure. On s'en fout, il est inconnu.

■ Deux projets pour Joseph Losey (THE SERVANT) : **STEAMING,** une comédie dans les bains turcs pour femmes avec Sarah Miles (VENIN), et **FOOLS OF FORTUNE** où il retrouve le scénariste Harold Pinter (LE MESSAGER) pour conter les trois générations d'une même famille. On préfère les bains turcs.

■ Des nouvelles du **FLESH AND BLOOD,** le film d'Heroic-Fantasy de Paul Verhoeven (cf. Starfix n° 10) : le tournage devrait se faire en Espagne pour un budget de 7 millions de dollars. Ron Lacey (LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE) et Susan Tyrell ont rejoint Rutger Hauer au casting.

■ Après avoir vu **SCARFACE,** les critiques américains avouent ne pas comprendre l'acharnement de la censure sur le film...

■ Scandale, scandale, scandale, pour **LA CHIAVE** (LA CLEF) de Tinto Brass (CALIGULA). Refusé aux festivals de Venise et Nice, le film a maintenant d'énormes problèmes de censure en Italie. Ça promet...

■ **9 1/2 WEEKS,** tel est le titre du prochain Adrian Lyne (FLASHDANCE) interprété par Mickey Rourke (LA FIEVRE AU CORPS).

■ **PRISONERS OF THE LOST UNIVERSE** est un mauvais film, mais ringard, de Terry Marcel (HAWK THE SLAYER) qui n'aurait jamais vu le jour sans le succès des AVENTURIERS. Ça n'en fait qu'un de plus...

■ **SLEEPAWAY CAMP,** le psycho-killer bien malsain dont on vous parlait le mois dernier, marche très bien aux USA. Tous des pervers, ces Américains...

■ Donald Pleasance toujours, apparaît dans une autre production mexicaine : **TREASURE OF THE AMAZON.** Un sous-AVENTURIERS réalisé par le malsain René Cardona Jr (SURVIVRE, GUYANA LA SECTE DE L'ENFER).

■ Dans la série "Moujik, mon ami, mon frère" : **GULAG.** L'histoire d'un homme poursuivi en Sibérie par des méchants rouges. C'est bête, on sait déjà qu'il va gagner.



■ Jean-Marie Pallardy (l'immortel auteur de L'AMOUR CHEZ LES POIDS LOURDS et LE JOURNAL EROTIQUE D'UN BUCHERON) vient de signer un film d'action nul : **WHITE FIRE** avec, on se demande comment, Robert Ginty (LE DROIT DE TUER).

■ On en a déjà beaucoup parlé, on en reparlera encore beaucoup, **2010 : ODYSSEY TWO,** la suite du 2001, L'ODYSSEE DE L'ESPACE de Stanley Kubrick, sera mis en chantier début février. Pour un budget de 25 millions de dollars, Peter Hyams (LA NUIT DES JUGES) y dirigera Roy Scheider (TONNERRE DE FEU), John Lithgow (LA QUATRIEME DIMENSION) et Bob Balaban (RENCONTRES DU TROISIEME TYPE). Prenez là-dedans ce que vous ne savez pas...

■ Des paras en grève. Non? Si! Sur le tournage du nouveau John Milius (CONAN), **RED DAWN.** L'intraitable metteur en scène leur a demandé des sauts impossibles. Le film racontant l'assaut de douzaines de paras communistes sur Las Vegas, ils ont dû tout bonnement atterrir sur des toits ou dans des fils de fer barbelés! Bilan : 5 blessés graves.

■ Un projet de film post-nucléaire pour Costa Gavras (MISSING) : **WAR DAY.** C'est bon, la terre détruite, il ne pourra gaver que les rats!... (Il restera quand même toujours la Salle Gave-Eau - NDLR).

SHINING

UN FILM DE STANLEY



Piégé. Me voilà piégé. A rebours, mais piégé quand même. Et par un des films sur lesquels j'ai le plus craché ces trois dernières années ! Je n'aurais jamais cru cela possible, mais le fait est là. Pour tout expliquer, revenons au point de départ...

En automne 80 sortait sur les écrans français le dernier film de Stanley Kubrick, **Shining**. Kubrick, nous le connaissions tous. C'était pour nous l'un des plus grands. Le plus grand peut-être. Un type qui parvenait à concilier à la perfection personnalité et commerce, grand spectacle et intellectualisme. Un génie, tout bêtement. Nous lui devions parmi les chocs les plus intenses de notre vie de cinéphiles. Le meilleur-film-de-SF-de-tous-les-temps (**2001, L'Odyssée de L'Espace**), le film-le-plus-violent-de-tous-les-temps (**Orange Mécanique**), le film-le-plus-cynique-de-tous-les-temps (**Docteur Folamour**), le film-le-plus-pictural-de-tous-les-temps (**Barry Lyndon**), le film-le-plus-antimilitariste-de-tous-les-temps (**Les Sentiers de la Gloire**) et quelques chefs-d'œuvre inclassables, de-ci, de-là, comme **Lolita**, **Spartacus** ou **Le Baiser du Tueur**.

En automne 80, après cinq années d'attente, Stanley Kubrick nous offrait un film d'horreur. Un film d'horreur ! A nous qui avions grandi dans les bras de Vampirella et Oncle Creepy, qui guettions chaque semaine les programmes de ciné pour y découvrir un film, un monstre, un frisson que nous ne connaissions pas ! Jamais film ne fut plus attendu par la future Starforce que ce **Shining**...

Vision éblouie de la bande annonce au Festival de Cannes, six mois auparavant. Délires, potins, quête de la moindre photo. Euphorie.

Ce mercredi-là, nous étions tous à la première séance de **Shining**. Qui à Paris, qui sur la côte d'Azur, qui dans le centre de la France, mais tous là. Avides...

Premier plan. Le choc. Sur le **Dies Irae** de Berlioz, retravaillé par Wendy (ex-Walter) Carlos le "compositeur" d'**Orange Mécanique**, la caméra survole des paysages de montagnes fabuleux. Ça y est, Kubrick a fait le **2001** du film d'horreur ! Nous sommes déjà conquis.

Et puis, soudain, sur une montagne, nous remarquons **tous** l'ombre de l'hélico avec lequel Kubrick fait sa prise. Impossible de ne pas la voir. Comment ? Le metteur en scène le plus perfectionniste du monde, celui qui exige parfois quarante prises de ses acteurs, faire une erreur aussi grossière ! Ce n'est pas possible, l'opérateur a dû se tromper de cache ! Non. Volontairement ou non, Stanley Kubrick nous a presque foutu en l'air ses somptueux premiers plans. Et tout le film se déroule ainsi. Sous nos regards désespérés, **Shining** ne marche pas, ne fait pas peur, ne fascine pas. Ou si peu. Oh, bien sûr le penseur est là et l'on discerne bien ses intentions. A l'analyse, le film est passionnant. Mais en même temps, raté. La **Terreur selon Stanley Kubrick** ne vaut pas la **SF selon Stanley Kubrick** ou la **Guerre selon Stanley Kubrick**. Cette Terreur-là est inefficace. C'est tout.

Reste quelques travellings somptueux, quelques cadrages impossibles, quelques séquences hallucinantes. Et beaucoup d'idées inachevées...

Pour la première fois de sa carrière, Stanley Kubrick nous a déçus. On ne va pas lui pardonner. Chaque fois que l'un d'entre nous prononce le nom de **Shining**, c'est pour le descendre. Le regretter. Pour signifier la même insatisfaction en fait.

AUTOMNE 81, 82, 83

Aucune nouvelle de Kubrick. Peut-être écrit-il ce **Napoléon** qu'il rêve de mettre en scène depuis si longtemps... Au hasard des reprises, nous revoyons **Orange Mécanique, 2001, Spartacus, Barry Lyndon, Le Baiser du Tueur**. La télévision programme **Les Sentiers de la Gloire** déclenchant du même coup une émeute dans les foyers d'anciens combattants. Bref, Stanley Kubrick a beau ne donner aucun signe de vie, comme d'habitude, il reste bien présent dans nos esprits.

Et toujours ce **Shining** que l'on n'a plus jamais revu mais qui gêne par le souvenir de son imperfection. Toujours ce film, sur lequel on revient bien souvent, juste histoire de dire que l'on peut s'inquiéter, maintenant, quant à la perfection du prochain Kubrick. Juste histoire de remuer un peu plus le couteau dans la plaie.

Dans cette meute de loups, je ne suis pas le dernier, loin de là, à baver sur le film. Comme tous les autres, je n'avale pas la pilule et ne pardonne pas au maître de m'avoir déçu. Comme tous les autres, je me sens prêt à mettre **Shining** en pièces devant toute personne qui voudrait plaider un tant soit peu sa cause.

Pourtant, le désir de revoir le film est là, irrésistible. De me refaire un jugement, calmement, sans passion. Loin de l'acharnement des premiers temps et de la foule déchaînée. Qui sait, peut-être vais-je l'apprécier différemment avec plusieurs mois de décalage ? Il n'est jamais très sain de rester sur un même avis sans revisiter l'objet de son jugement. Cette règle fonctionnant avec des films mineurs, qu'en est-il pour un Kubrick ?

Si seulement **Shining** pouvait ressortir !...

Mon vœu est exaucé. **Shining** est ressorti. Je l'ai donc revu ; en essayant d'être le plus objectif possible et de refouler mes impressions premières. Mais sans pour autant partir en sa faveur ! Mon état d'esprit était même plutôt fourbe. Genre "Cette fois, je n'attendais rien, j'étais objectif, mais le film ne m'a tout de même pas plu. Comme quoi, c'est bel et bien un échec." Me voilà contraint aujourd'hui de reconnaître mes torts. **Shining** est un chef-d'œuvre, j'en suis le premier surpris. Je vais être la risée des autres, ici, j'en suis sûr. Mais ce n'est pas grave, ils ne l'ont pas encore revu. Hé ! Hé ! Parions que d'ici quelques semaines, ils se seront tous ralliés à ma cause. Je me réjouis d'avance à l'idée de voir leurs mines penaudes...

DE S.K. A S.K.

Stanley Kubrick / Stephen King

Les deux personnalités les plus impliquées dans le projet **Shining**. D'un côté, l'écrivain le plus en vogue de cette fin de siècle. De l'autre, un cinéaste très personnel qui n'a plus rien à prouver sur ses qualités. Alors, entre les deux, communion ou dissension ?

Première remarque : Stanley Kubrick n'a pas fait appel à Stephen King pour adapter son bouquin. Une fois les droits vendus, ils n'ont quasiment plus eu aucun contact. Deuxième remarque : la scénariste engagée, Diane Johnson, ne cache pas son mépris pour le travail de King. Troisième remarque : l'écrivain émet de sérieuses réserves sur le film. Conclusion : le film et le livre sont sans doute **légèrement** différents. N'ont, à vrai dire, en commun qu'une vague structure dramatique. Un postulat identique.

Vous le connaissez tous. Comment un écrivain ex-alcoolo part tout seul avec sa petite famille garder un hôtel de luxe perdu dans les monta-





gnes. Comment ce même écrivain va se laisser séduire par les forces qui hantent la demeure. Comment il va, du même coup, se retrouver en conflit avec les mystérieux pouvoirs extra-sensoriels de son fils. Et comment il va réussir ou échouer à massacrer sa famille. (Je ne vais quand même pas vous révéler la fin !)

Le livre de King, malgré son écriture un peu négligée, se révélait très efficace dans ses objectifs. Centré essentiellement sur l'**enfant lumière**, il racontait en fait comment un môme découvrait ses facultés, apprenait à s'en servir contre des forces maléfiques et mettait du même coup un terme aux terreurs élémentaires de l'enfance.

Chez Kubrick, l'enfant est bien moins mis en relief. Comme d'habitude, le cinéaste n'adopte pas vraiment un point de vue précis. Ou plutôt si ! S'il faut absolument définir sa place dans le récit, disons, ni plus ni moins, qu'elle se situe à un niveau divin. Dès les premiers plans, la caméra de Kubrick, comme autrefois celle de John Boorman dans **L'Hérétique**, adopte une vision supérieure du récit. Elle est partout, nous révèle tout. Le décor et l'envers du décor. Aérienne, la steadycam suit les personnages dans toutes leurs déambulations. Ne les traque pas, ne les effleure pas, n'influe pas sur eux, les suit, tout simplement. Mais en sachant déjà où ils vont aller. Et celui auquel elle s'attache le plus, ce n'est pas, contrairement au roman, le gosse, mais Jack Torrance, son père.

PRENDRE UNE HACHE ET TUER TOUT LE MONDE

Si Kubrick est si fasciné par le personnage, c'est peut-être bien parce qu'il est sa propre antithèse. Artiste peut-être dénué de talent, écrivain pour l'heure stérile en tout cas, Jack Torrance, par son impossibilité à créer, s'oppose totalement au cinéaste/Dieu qui le met en scène. **Shining** le film, le produit, est par sa présence matérielle, la preuve évidente que Kubrick n'a rien de commun avec son personnage improductif. Reste maintenant à ce que son film soit bon pour que la démonstration parvienne à ses fins. Film d'un créateur sur l'impossibilité d'un **autre** à créer et la psychose qui en résulte, ou film vain sur un personnage vide, au spectateur de juger...

Torrance, quoi qu'il en soit, semble ravi de communier avec les forces maléfiques de la demeure. C'est pour lui la preuve qu'on peut lui **confier** quelque chose. Qu'il peut **réaliser** quelque chose. Qu'il peut, tel un dieu, dominer et manipuler ses proches. C'est du moins ce que tendrait à évoquer ce plan de Torrance fixant la maquette du labyrinthe de buis, situé dans le parc de l'Hôtel Overlook, raccordé à une plongée vertigineuse sur le labyrinthe réel où sa femme et son fils se promènent.

Par son alliance avec le Mal, l'écrivain croit sans doute vaincre sa propre nullité. Comprendre les méandres de son propre cerveau. C'est pourtant dans les circonvolutions du labyrinthe qu'il se retrouvera, une fois encore, face à sa propre incapacité. Car s'il a le Mal avec lui, l'enfant est lui aussi doué de pouvoirs. Et le combat se fait de nouveau sur un pied d'égalité. L'origine de ces pouvoirs, de ces forces bénéfiques et maléfiques ? Elle n'est pas donnée. Alors **Shining**, un film religieux ? Qui sait...

Par contre, l'origine de l'impossibilité de Torrance à construire quelque chose de durable a, elle, plusieurs explications. Visiblement, l'écrivain est déjà fou lorsqu'il pénètre pour la première fois dans le champ de la caméra. Il semble par ailleurs déjà renseigné sur lui-même. Et c'est sa femme qu'il rend responsable. De tout.

Et c'est vrai qu'elle est insupportable, cette épouse trop docile avec ses exclamations de voix abruties et ses réactions hystériques. C'est vrai qu'elle doit être pénible quand on veut mener à terme un bouquin ! Torrance veut la faire taire à coup de hache. On ne lui donne pas entièrement tort.

Et, comme dans les autres Kubrick, le spectateur participe ainsi d'un double mouvement. Un mouvement contre : Non, Torrance ne doit pas tuer sa famille. Non, la bombe ne doit pas exploser (**Docteur Folamour**). Non, Alex ne doit pas massacrer un clochard bourré (**Orange Mécanique**). Non, Barry ne doit pas rouer de coups son beau-fils (**Barry Lyndon**), etc. Et un mouvement pour : Oui, Torrance doit faire cesser les piaillements de sa femme. Oui, la bombe doit exploser, histoire de rire un dernier coup. Oui, Alex doit massacrer ce clochard obscène et insolent. Oui, Barry doit donner une leçon à son insupportable beau-fils, etc. Un mouvement de raison et un mouvement de déraison. Construction et destruction. Eros et Thanatos, ce n'est pas nouveau, mais rarement aussi bien exprimé. Suivant l'époque et le sujet, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre mouvement qui l'emportera. Mais jamais Kubrick ne nous fait part de ses sentiments propres quant à l'issue de l'affrontement. En ce sens, le cinéaste se place effectivement au-dessus du conflit. Ce qui lui enlève une bonne dose d'humanité et peut le rendre, à certains, antipathique. A d'autres, supérieur. (Désolé, c'est le mot !)

LE FILM D'HORREUR ABSOLU ?

En abordant un genre, il est évident que Kubrick veut lui fournir l'œuvre absolue. Le révolutionner, mais en même temps le clore. Ainsi, aucun film n'en a plus dit sur la bombe que **Docteur Folamour**, sur la violence qu'**Orange Mécanique** ou sur la SF que **2001**. On pourra dire les mêmes choses différemment, mais on ne pourra pas en dire davantage. Tout au moins dans l'état actuel de notre culture occidentale. A sa façon, Kubrick est bel et bien un danger.

Avec **Shining**, le cinéaste a donc fait un film d'horreur. Un film d'horreur, qui, pour mieux atteindre son propos, réunit à lui seul toutes les composantes du genre. Le personnage est fou, mais il s'allie à des forces surnaturelles. La maison est hantée, mais elle ne peut rien faire sans un "coup de main" extérieur. Les apparitions sont horrifiques (cadavres des petites filles dans le couloir), mais elles peuvent tout aussi bien être grotesques (l'espèce de nounours en peluche qui copule dans une chambre avec un type en smoking). Légendes anciennes, contes de fée, fait divers, psychose, toutes les formes possibles de la Peur sont présentes dans **Shining**. De fait, on peut apposer au film de multiples lectures. Kubrick a réussi son coup. Une fois encore, intellectuellement tout au moins, il me paraît impossible d'en faire davantage. Carpenter, De Palma, Argento, Hooper, Cronenberg, je vous plains...

NICOLAS BOUKRIEF ■

P.S. : Essayez d'éviter la V.F. !...

FICHE TECHNIQUE :

SHINING (Shining). 1980. USA. PR. et R : Stanley Kubrick. SC : Stanley Kubrick et Diane Johnson d'après le roman *Shining* de Stephen King. PH : John Alcott. DEC : Roy Walker. MONT : Ray Lovejoy. MUS : Wendy Carlos. MAQ : Tom Smith. DIST : Warner-Columbia Film. Avec : Jack Nicholson (Jack Torrance), Shelley Duvall (Wendy Torrance), Danny Lloyd (Danny), Scatman Crothers (Hallorann), Barry Nelson (Ullman), Philip Stone (Grady), Joe Turkel (Lloyd), Tony Burton (Durkin).

COURRIER DES LECTEURS

LETTRE DU MOIS



Première lettre :
Envoyé l'autre lettre à M. Lucas.
Deuxième lettre :
Chère M. Lucas
Nous sommes samedi en france je vous écris sette lettre à 19:20 je ne compren pas une chose pourquoi je tombe aussi male cet samedi je doi voire la guerre des étoiles mais je ne pas la quare cet dans le cicle fantastique et parce que ces le soir et aussi parce que cet l'aniversaire de mon papa et mon deusième frère alors M. Lucas fête quelque chose pour moi.
Fabien Baras. Vichy-Les-Garets



DESSIN DU MOIS



Quand je vois chaque jour le nouveau tas de lettres posé sur ma table de travail, je sais d'avance que bien peu d'entre elles vaudront le coup d'être publiées. Cela fait déjà six mois que je vous exhorte à écrire de façon un peu plus correcte, à surveiller vos propos et votre syntaxe, et je vois que vous n'y changez rien... Alors O.K. les gars ! Vous voulez la manière forte, vous l'aurez.
Bimensuel. Tel sera dorénavant ce courrier des lecteurs. J'ai intérêt en effet à sacrifier la quantité à la qualité si je ne veux pas (et vous avec !) mourir d'ennui. Suivant l'évolution des choses, je changerai peut-être ma stratégie. On verra... Mais n'oubliez pas ! Ce n'est pas moi que vous frustrez, en vous laissant ainsi aller à la facilité, mais vous. Vous êtes en train de diminuer l'espace qui vous est offert pour vous exprimer. Et même si je vous larde la gueule, c'est à vous de relever le défi et de faire diminuer, par votre humour ou votre intelligence, mes commentaires. De gagner chèrement le droit de parler, polémiquer, critiquer !
Tenez, un exemple de crétinerie. Juste histoire de vous faire partager ma lassitude.



Mon Colonel,
J'aimerai que vous me disiez si Rambo est plus fort que James Bond et que Belmondo dans *Le Marginal*, et croyez-vous que si Rambo avait été dans *Alien* il aurait tué le monstre tout de suite et qu'il y aurait eu moins de morts?
Qu'en pensez-vous? Moi, rien.
Pareillement, d'autres lettres, sans toutefois atteindre la nullité de celle-ci, ont un discours bien trop limité pour être publiées à 100 000 exemplaires. Genre commentaires du tableau de cotations ou d'autres notules vidéo.
Alors, les membres de la Starforce qui n'avez pas encore dévoilé vos qualités, à vous de jouer !

Je pense que pour *From a View to a Kill*, le prochain "James Bond", les producteurs doivent sérieusement changer quelques personnages, notamment le principal ennemi de James Bond, le fameux n° 1, le grand chef du SPECTRE. Je me permettrai une suggestion que, je l'espère, vous transmettrez au producteur Broccoli. Je pense que le rôle du numéro 1 du SPECTRE devrait être tenu par une femme, une actrice de caractère de 40-50 ans (pas une James Bond Girl) assez bien conservée et encore sexy. Je pense que ce serait un rôle encore idéal, un grand rôle pour la dernière Star, Elizabeth Taylor, qui a l'envergure suffisante pour jouer un personnage sulfureux et machiavélique, une garce chef d'espions. Je verrai bien Elizabeth Taylor en ancienne actrice d'Hollywood, fabuleusement riche, vivant dans une luxueuse villa, entourée de gardes, ou de James Bond Girls qui seraient ses servantes, masseuses, gardes du corps... On pourrait même l'appeler Cléopâtre au lieu de Blofeld.
Un lecteur épisodique

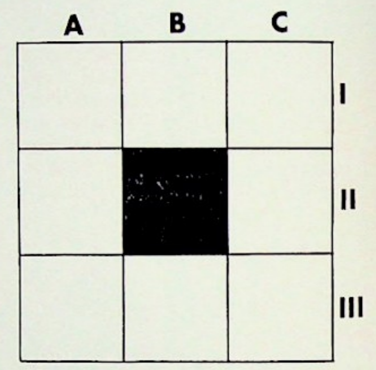
C'était une très bonne idée. Dommage. Etant un très bon ami de J.V. Cottom, je suis une des rares personnes à connaître *Le* fait qui rend ton projet impossible. Je ne devrais pas le révéler, mais je crois que ses proches ne pourront pas garder le secret encore longtemps. Voilà : Liz Taylor est MORTE. M.O.R.T.E. MORTE.

Monsieur,
J'ai douze ans et j'ai acheté trois exemplaires de votre magazine que je trouve très bien réussi.
Je vous écris pour vous demander si vous pourriez me faire parvenir des documents et des photos des engins du film de Walt Disney : *Condorman* (surtout pour la voiture du héros) ? Je suis allé voir ce film en juin 81 et tout de suite j'ai été passionné par la voiture jaune avec un aigle sur le capot et qui est bourrée de gadgets. Il faut vous dire que je ne vais que voir des films avec des engins "hors série" comme dans *Condorman, Tonnerre de Feu, Le Camion de la Mort* (mis à part *Il était une fois dans l'Ouest*).
J'ai deux questions à vous poser :
1) Qui était le compagnon de Nathalie Wood dans *La Fureur de vivre* de Nicholas Ray (1955)? Henry Fonda, James Dean ou John Wayne?
2) Quel est le film qui a été réalisé en 1947 d'après un roman de Stendhal et qui raconte les amours malheureuses d'un homme dans l'Italie du XIXe siècle avec Gérard Philipe.
Je vous remercie beaucoup d'avance.
Philippe Crochet. Landerneau

Désolé pour les photos, Philippe !
Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, nous ne pouvons nous séparer de notre documentation.
Les réponses à tes questions sont, ma foi, très faciles. Le compagnon de Nathalie Wood n'est pas James Dean, comme on pourrait le penser, mais tout simplement la Star du cinéma Sim qui donnait là une de ses premières grandes interprétations. Le film de 1947 avec Gérard Philipe n'est pas quant à lui tiré d'une œuvre de Stendhal, *Le Rouge et le Noir* par exemple, mais tout simplement de l'autobiographie intitulée *Qu'est-ce qu'elle a ma gueule?* du même Sim.

Que penseriez-vous d'une demi-page ou d'une page consacrée à une grille de mots croisés parlant uniquement, seulement et spécialement de cinéma fantastique, horreur, gore?
Robert Regali. Béziers

La grille de Max Favalékurtz
HORIZONTALEMENT
A) Notre réponse
C) Notre réponse
VERTICALEMENT
I) Notre réponse
III) Notre réponse



REPONSE : Non, non, non et non !

Lecteur de votre magazine, je tiens à vous dire qu'il n'est plus d'aucun intérêt pour moi. Vous devriez faire tout le nécessaire pour faire partager votre amour du cinéma à vos nombreux lecteurs. A la place, vous remplissez vos pages de baratin sans intérêt, avec un style narratif qui ferait bondir mon professeur de français, ou de photos immenses sanguinolentes qui donnent envie de vomir. Vos "journalistes" ne sont même pas capables d'écrire une critique qui tienne debout.
Débile profond, c'est le qualificatif que l'attribuerai à vos jeunes lecteurs qui étalent dans leurs lettres leur long répertoire d'expressions vulgaires et leurs blagues de lycée qu'un gamin de cinq ans n'oserait pas faire.
Qu'est-ce que cela a à voir avec le cinéma ? Rien ! Vous me dégoûtez tous.
Ex-lecteur anonyme

Adieu lecteur, on t'aimait bien.

Avis à la Starforce et à ses chevaliers : fais trucages mécaniques (créations de monstres, masques de latex, têtes artificielles, maquillages fantastiques...), pour film super 8 amateur ou pour particulier. Toutes les demandes seront amplement satisfaites soit par courrier, soit par téléphone. S'adresser à : Fabrice Delauré (15 ans)
31, allée de Eante Rane
Club de Cameyrac. 33450 Ye Loubès
Tél. : 16 (56) 23.40.73 le mercredi après-midi ou le week-end.

S

KPOW POW FIRE!

Dans la série, les Rpb Bottin de demain...

Mon très cher Colonel, je voudrais bien que tu me dises si David Bowie, à part *Moi Christiane F...*, a fait d'autres B.O. de films.

Martine Bosser, Pont-l'Abbé

La Féline, disponible partout, et le concert filmé *Ziggy Stardust* qui devrait bientôt sortir en France. Rien d'autre?

Laissez-moi rire! Je viens de voir *Le Retour du Jedi* et plus j'y pense, plus je ris.
Quel désastre! On se croirait dans un film d'amateurs, avec des poupées débiles complètement ratées. Pourquoi ne pas avoir invité Casimir, Nounours et ses collègues? Mais il n'y a pas que de mauvaises choses. Je veux parler des effets spéciaux qui sont vraiment très réussis. George Lucas n'est plus à la hauteur. SNIF!

Robert K. Champigny

Un détracteur du *Jedi*, c'est rare! Bravo petit tu as du courage! Car je doute que ta lettre n'entraîne pas de vives protestations...

Monsieur,
C'est par hasard que j'ai eu l'occasion de lire le numéro 8 de votre... "magazine". Il ne m'a pas souvent été donné de lire de telles insanités en guise de critiques cinématographiques. L'une d'elle, en particulier, m'a révoltée : celle de *Frances*. Il est vrai que lorsqu'il faut à vos critiques une certaine dose d'hémoglobine avec expositions de tripes en tout genre pour arriver à "vibrer" un tant soit peu, il est parfaitement compréhensible qu'ils trouveront un film comme Frances vide des horreurs dont ils ont l'habitude de se délecter...
La remise en question, attitude positive mais ô combien déstabilisante et "mal vue", vous ferait-elle donc peur au point de trouver l'héroïne naïve, "infantile", et pourquoi pas... dérangeante, anormale, dangereuse?... Et la voilà bonne pour le "flic-iatre"... Frances a essayé de déclencher à son échelle une prise de conscience, une espèce de Mai 68 anticipé à Hollywood, mais elle s'y est bien évidemment cassé les dents.
Le seul point sur lequel je vous rejoindrai est celui des relations mère-fille. En effet, à lui seul il pourrait constituer le sujet d'un scénario indépendamment de la toile de fond d'Hollywood. Je salue au passage l'excellente Kim Stanley si vraie qu'il m'a été donné d'entendre "Vive le matricide!" dans la salle. C'est cet aspect du film qui m'a incitée à y emmener une classe de troisième. J'ai estimé que la relation de Frances à sa mère était susceptible d'illustrer ce que pouvait avoir de négatif, même de criminel, une mère par trop possessive et abusive. Cela s'inscrivait par ailleurs dans le cadre d'un débat entamé avec mes élèves, à savoir "Les situations conflictuelles dans les rapports parents-enfants". Pour votre information, sachez que tous ont aimé, voire adoré *Frances* et cela sans le moindre conditionnement de ma part.
Je ne suis nullement une enseignante en mal d'intellectualisme, mais le manque de discernement m'a toujours révoltée. Mais peut-être suis-je moi aussi une personne aux réactions infantiles... une Frances... Alors gare à ma pomme!...

Corinne E.T. Strasbourg

Eh dis, la prof, tu connais Beethoven? : Pomme, pomme, pomme!

J'aimerais savoir s'il existe une adaptation du livre *Demain les chiens*.
Demain l'adaptation.

BONNES ADRESSES :

- Pour les livres, revues, affiches, photos : ***Temps Futurs****, 8, rue Dante, 75005 Paris. Tél. 325.85.19 ou* ***Movies 2000****, 4, rue Mansart, 75009 Paris. Tél. : 874.57.36 ou* ***Contacts****, 24, rue du Colisée, 75008 Paris.*
- Pour des matériaux divers (latex, etc.) : ***Chez Adam****, 11, bd Quinet, 75014 Paris. Tél. : 320.68.53X*
- Pour des musiques de film : ***Le Club Filmusic****, 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 Paris. Tél. : 805.28.37 ou* ***Cinédiques****, 121, rue de Reuilly, 75012 Paris. Tél. : 887.93.55.*
- Official Star Wars Fan Club
Bantha Tracks, P.O. Box 2202
San Rafael, CA 94912, USA.

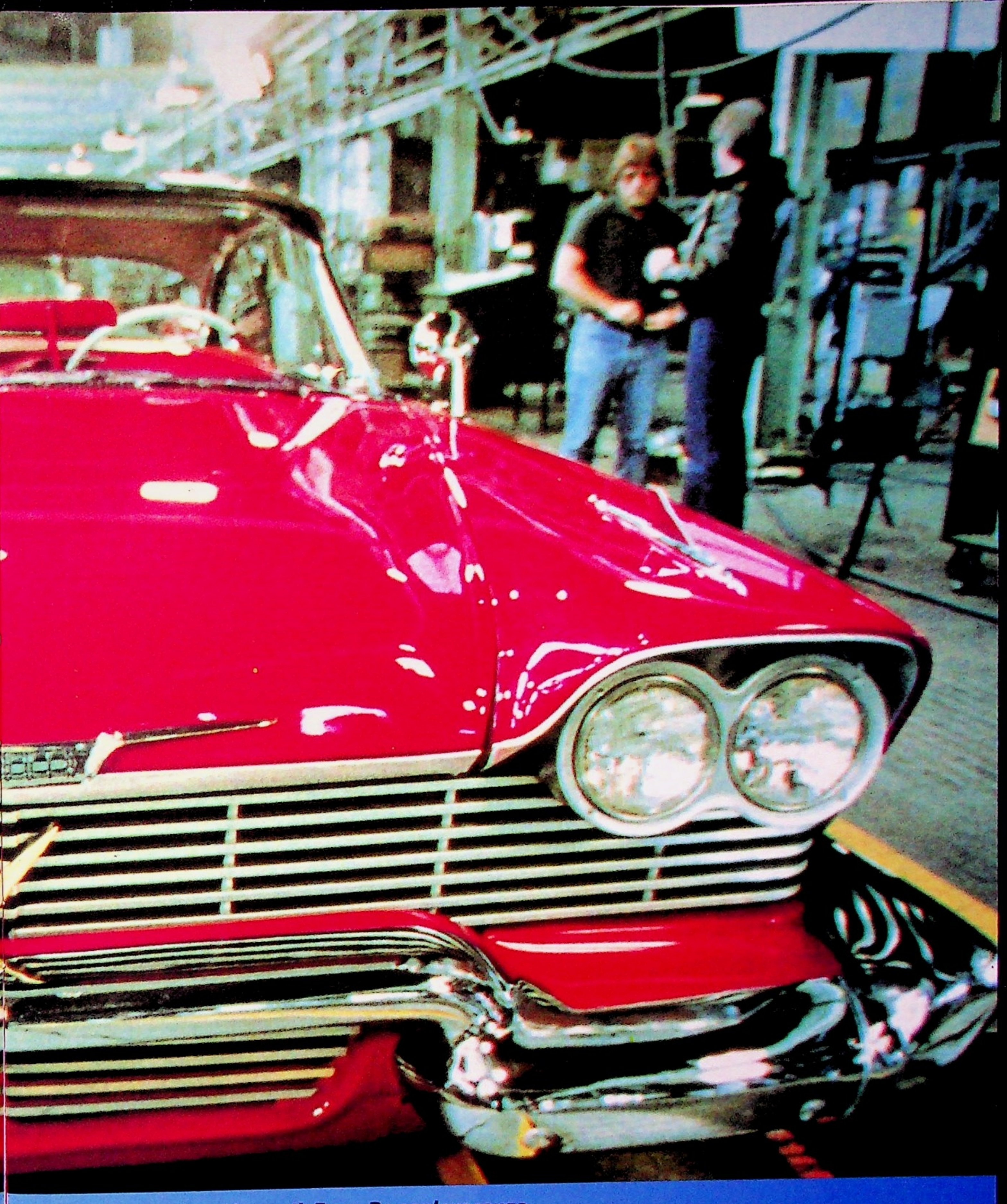
Et n'oubliez pas, dans deux mois!

COLONEL KURTZ ■



CHRISTINE

Ne comptez pas sur moi pour vous faire le coup de l'ambiguïté! Je vous le dis tout net, Christine est une voiture. Une voiture aux pouvoirs terrifiants qui séduit au fil des ans des gars de passage. Son origine? Usine Chrysler 1957. Où elle avait déjà éliminé deux ouvriers...

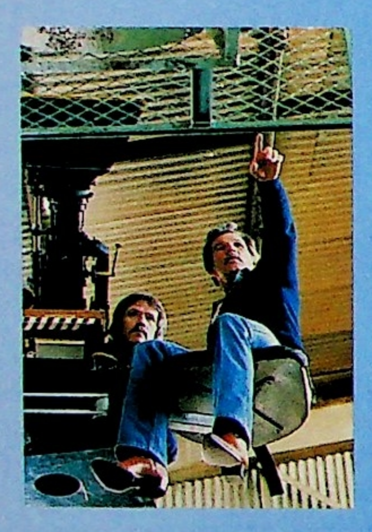


Christine est une Plymouth Fury. De couleur rouge.
Vingt ans plus tard, la voilà de retour pour faire sortir de son cocon un petit gars timide et maladif et l'aider à prendre sa revanche sur l'humanité tout entière. Enfin presque...



STEPHEN KING CHEZ JOHN CARPENTER

Stephen King est un monsieur qui n'a pas un très bon style, qui bâcle souvent l'écriture de ses bouquins, mais qui est bourré d'idées très visuelles. Plus un scénariste, en fait, qu'un réel écrivain. Même s'il n'a pour l'heure signé que très peu de scénarios...
Comment pourrait-on autrement expliquer les rapports de King avec le cinéma? Aucun auteur ne peut en effet revendiquer autant d'adaptations sans, quelque part, s'imposer inconsciemment comme scénariste.
Ainsi, King a, au cours de ces dernières années, intéressé les plus grands réalisateurs anglo-saxons. Brian De Palma *(Carrie)*, Stanley Kubrick *(Shining)*,



Tobe Hooper *(Les Vampires de Salem)*, David Cronenberg *(Dead Zone)*, George Romero *(Creepshow* et, bientôt, *The Stand)*, Lewis Teague *(Cujo)* ont ainsi adapté ses "bouquins".
A ce palmarès, manquait de toute évidence le nom de John Carpenter, le réalisateur de *Assaut*, *La nuit des Masques*, *Fog*, *New York 1997* et *The Thing* ; l'un des meilleurs cinéastes actuels.
Le vide est comblé, c'est lui qui s'est chargé de l'adaptation du *Christine* de Stephen King. Comme toujours, un best-seller. Et comme toujours, il y a des fortes chances que le succès du livre entraîne celui du film...

TROP BOLIDES POUR ETRE HONNETES

Christine appartient à une mythologie fantastique on ne peut plus contemporaine. Et pour cause! Vous en connaissez beaucoup, vous, des récits de terreur du XIXe siècle basés sur une voiture hantée? De même, pouvez-vous imaginer un seul instant un tacot de 1920 poursuivant un type paniqué pour lui régler son compte?...
Si l'image de la voiture-possédée nous paraît hyper-clichée, il nous faut pourtant convenir qu'elle a très peu été utilisée en littérature, et encore moins au cinéma. Mais son principe paraît tellement limité qu'il est difficile de ne pas le réduire ainsi : – Que peut donc faire une voiture hantée sinon écraser les gens? – Rien ou pas grand-chose.
Dès lors, il aura suffi d'un film, peut-être deux, pour quasiment tout montrer, sinon tout dire, sur le thème. Ce film, c'est le *Duel* de Steven Spielberg.
Aucun de vous n'a oublié cette effrayante course-poursuite entre un brave représentant de commerce et un poids-lourd déchaîné lâché à ses trousses. En un téléfilm d'une violence effarante, Spielberg, avec une brutalité qu'on ne retrouve plus guère chez lui, avait, semble-t-il, déjà tout dit sur le sujet.
Quelques années plus tard, un *Enfer Mécanique* signé Elliot Silverstein marquait quelque peu les spectateurs avec une voiture-démon qui écrasait tout sur son passage. Malgré son efficacité certaine, cette série B apparaissait déjà comme un ramassis de vieilles idées. Le décor était le même que dans *Duel* (Sud des USA, routes perdues et soleil étouffant) et les péripéties évidentes. Une fois encore, une voiture ne pouvant rien faire d'autre qu'écraser son monde, on ne voyait pas vraiment ce que l'on pouvait dire de neuf sur la question.
Bref, comme devait le confirmer le *Crash* de Charles Band, une fois passé l'effet de surprise, rien n'est plus monotone qu'une voiture-monstre.

COUP DE FOUDRE POUR UNE FURY

La grande originalité du *Christine* de John Carpenter vient justement de ce qu'il apporte au sujet. De toute façon, on pouvait lui faire confiance, le cinéaste n'a jamais fait de film *réellement* conventionnel.
Pour *Christine*, la méthode est simple mais efficace : "Puisque c'est l'inhumanité de la machine qui fait tourner les scénarii à vide au bout d'un moment, rendons la machine humaine!"
Et voilà notre véhicule doté non seulement de vie, mais d'intelligence, et surtout de caractère. Spielberg était déjà allé dans ce sens, mais en laissant supposer un conducteur au camion, il gommait du même coup la personnalité *propre* du véhicule.
La Christine de King et de Carpenter *a* un caractère. Un caractère plus fort même que tous les êtres humains qui l'entourent. Elle est nerveuse, jalouse, possessive, complice ou déterminée, mais elle *est*. Pas vraiment une personnalité dotée de raison, mais une personnalité dotée de déraison. C'est déjà quelque chose...
La déraison, c'est justement ce qui manque à Arnie, le personnage principal, trop sage dans ses réactions et relations (Interprété par Keith Gordon, le jeune héros de *Pulsions*). Chrisitine va être pour lui un moyen de faire exploser son carcan familial et social, de découvrir la Passion. Cette Passion à la Bonny and Clyde qui peut tout faire, tout déclencher. La mort comme le reste...
Et pour la première fois de sa carrière, John Carpenter filme une histoire d'amour. Pas de vagues amourettes de collégiens comme dans *Halloween (La Nuit des Masques)*, pas un désir réfréné, comme dans *Assaut*, non, une passion réelle, énorme, dévorante.
Emouvoir avec un homme et une machine? Pourquoi pas. Souvenez-vous de *2001* et la mort de Hal, l'ordinateur, ou de *Blade Runner* et l'assassinat de Zora, la réplicante.
Vous me direz que là, la machine est on ne peut plus utilitaire puisqu'il s'agit d'une voiture. Mais justement, la voiture est de ces outils avec lequels l'être humain peut avoir des rapports ambigus. Et nul ne nie aujourd'hui que la jouissance de la vitesse est toute sexuelle. Et Arnie ne se gêne pas pour le dire, lorsqu'il affirme à son ami Dennis que rien, "excepté une belle chatte", n'est plus agréable à toucher que le volant de Christine...

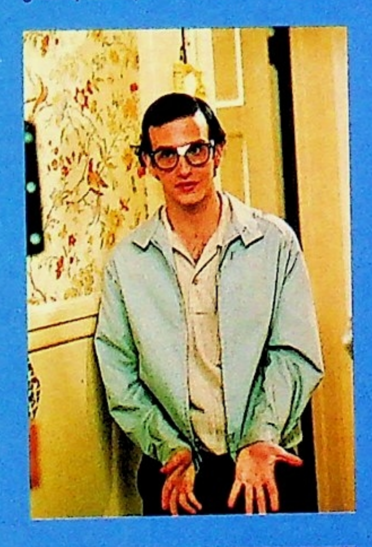
MAIS OU S'ARRETERA-T-IL?

La Passion semble donc être le seul "but de vivre" de Christine. On peut donc supposer qu'au cours des années, elle vit avec chacun de ses propriétaires un amour intense et destructeur. C'est du moins ce que tendrait à évoquer le témoignage fascinant du frère de son précédent proprio, bien décidé à se débarrasser d'elle. Il faut dire que son frère s'était suicidé dedans... Et que sa belle-sœur et sa nièce sont plus ou moins mortes à cause de Christine... Et qu'elle est revenue *toute seule* à son garage...
D'où viennent ses pouvoirs? Aucune explication. C'est un postulat à admettre, un point c'est tout. Dans cette usine, cette voiture-là de cette chaîne-là *vit*. Nous n'avons pas à en savoir davantage. Facilité de scénario? Peut-être. Mais également moyen de développer le mystère. Mêler comme dans les *Halloween* et *Fog*, vieilles légendes et modernisme. Le modernisme dans *Christine*, c'est le contexte. Le décor du campus, l'époque (1978) et les personnages. Les vieilles



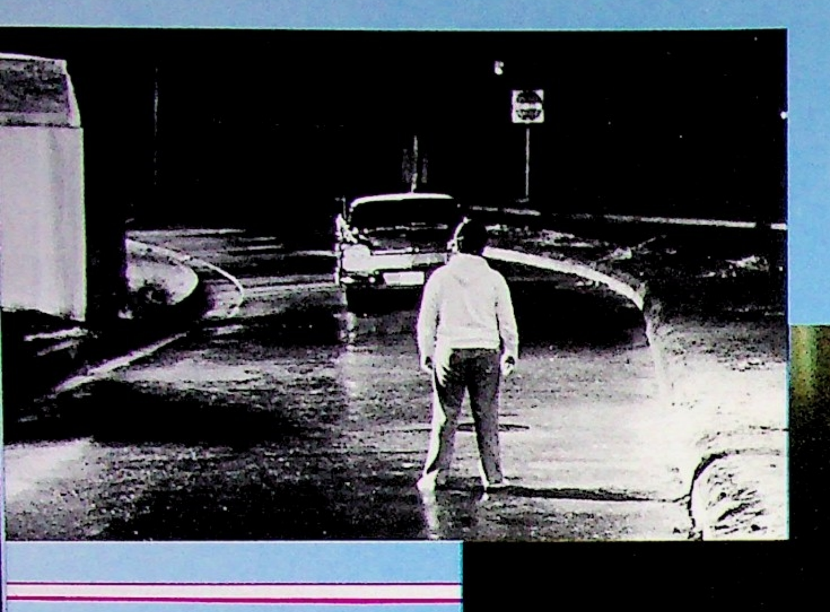
CHRISTINE

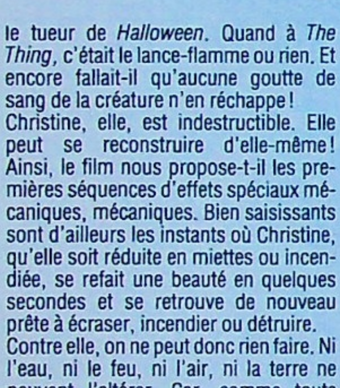
légendes, tout ce qui concerne le passé. Ce vieillard mystérieux, tout droit sorti du prologue de *Fog*, qui vend la voiture à Arnie. Et c'est également Christine. Même si elle n'a que vingt ans, c'est déjà bien vieux pour les personnages... Toujours est-il que Christine est dotée d'une force démesurée, illimitée, quasiment invincible. Christine est donc bien une créature à la John Carpenter. Souvenez vous de l'assassin de *Halloween*, de l'extra-terrestre de *The Thing* ou des fantômes de *Fog*. Autant de forces en mouvement. Aveugles.
A cet égard, on notera que l'auteur va toujours plus loin dans cette optique. Et l'on peut s'inquiéter quant à l'issue de cette évolution. Effectivement, si les assaillants d'*Assaut* pouvaient se faire descendre d'un coup de fusil à pompe, il fallait déjà utiliser un couteau et un magnum pour repousser, momentanément,





Entre la belle Leigh (Alexandra Paul) et la divine Christine (Plymouth Fury), le cœur d'Arnie (Keith Gordon) finira en charpie...





le tueur de *Halloween*. Quand à *The Thing*, c'était le lance-flamme ou rien. Et encore fallait-il qu'aucune goutte de sang de la créature n'en réchappe ! Christine, elle, est indestructible. Elle peut se reconstruire d'elle-même ! Ainsi, le film nous propose-t-il les premières séquences d'effets spéciaux mécaniques, mécaniques. Bien saisissants sont d'ailleurs les instants où Christine, qu'elle soit réduite en miettes ou incendiée, se refait une beauté en quelques secondes et se retrouve de nouveau prête à écraser, incendier ou détruire.
Contre elle, on ne peut donc rien faire. Ni l'eau, ni le feu, ni l'air, ni la terre ne peuvent l'altérer. Car, comme toute force magique, Christine utilise ces quatre éléments pour parvenir à ses fins. Pour tenter d'étouffer, par exemple, la petite amie de Arnie...
Là réside en tout cas le point faible de *Christine*. Trop évidente, cette tendance à faire de la voiture une force indestructible entraîne peu à peu une certaine simplicité dans le récit. Dans ses péripéties, le film reste malgré tout un peu trop prévisible.

HALLOWEEN IV

La raison d'un tel parti pris me paraît évidente. Le dernier film de Carpenter, *The Thing*, a été un bide. Il s'agit donc pour le metteur en scène de ne pas se planter s'il ne veut pas voir son image de marque se ternir. On sait comment fonctionne le système de production américain. Il ne fait pas bon là-bas, comme ici d'ailleurs, essuyer un échec. Michael Cimino en a par exemple fait les frais avec ses *Portes du Paradis*. Carpenter, donc, ménage visiblement ses arrières dans *Christine*. D'autant plus que son budget avoisine tout de même les dix millions de dollars !
Comment ? Tout simplement, en mettant de côté l'horreur trop extrémiste et le cynisme trop décapant de *The Thing* et en revenant aux recettes qui ont fait son succès. Autrement dit en fabriquant un film d'horreur pour des spectateurs bien précis. Les teenagers, ce public jeune qui avait adoré *Halloween*, en faisant à ce jour le meilleur rapport succès/coût de production du réalisateur.
On pourra donc reprocher au Carpenter de *Christine* de ne pas vraiment prendre de risques. De réaliser en fait une sorte de *Halloween IV*. Sans le *Boogey Man* qu'il a fait exterminer par procuration dans *Halloween II*, mais avec, à la place, une autre créature susceptible de rallier un public jeune.
Plus grave, l'esprit quelque peu *Porky's* des premières séquences peut laisser perplexe. Jusqu'où un grand cinéaste peut-il aller dans la concession commerciale sans perdre de sa personnalité ?
Réponse : jusque-là. Car, malgré tout, Carpenter s'en sort et son génie du filmage, sa facilité à créer un mouvement dans le cadre, rattrape, *in extremis*, la vulgarité de ces quelques séquences. Et puis n'oublions pas que le metteur en scène est un pur Américain. Et sa peinture des milieux étudiants US, si elle sent la concession, n'en reste pas moins crédible. A du charme même quand il l'associe à une musique Rock surannée.

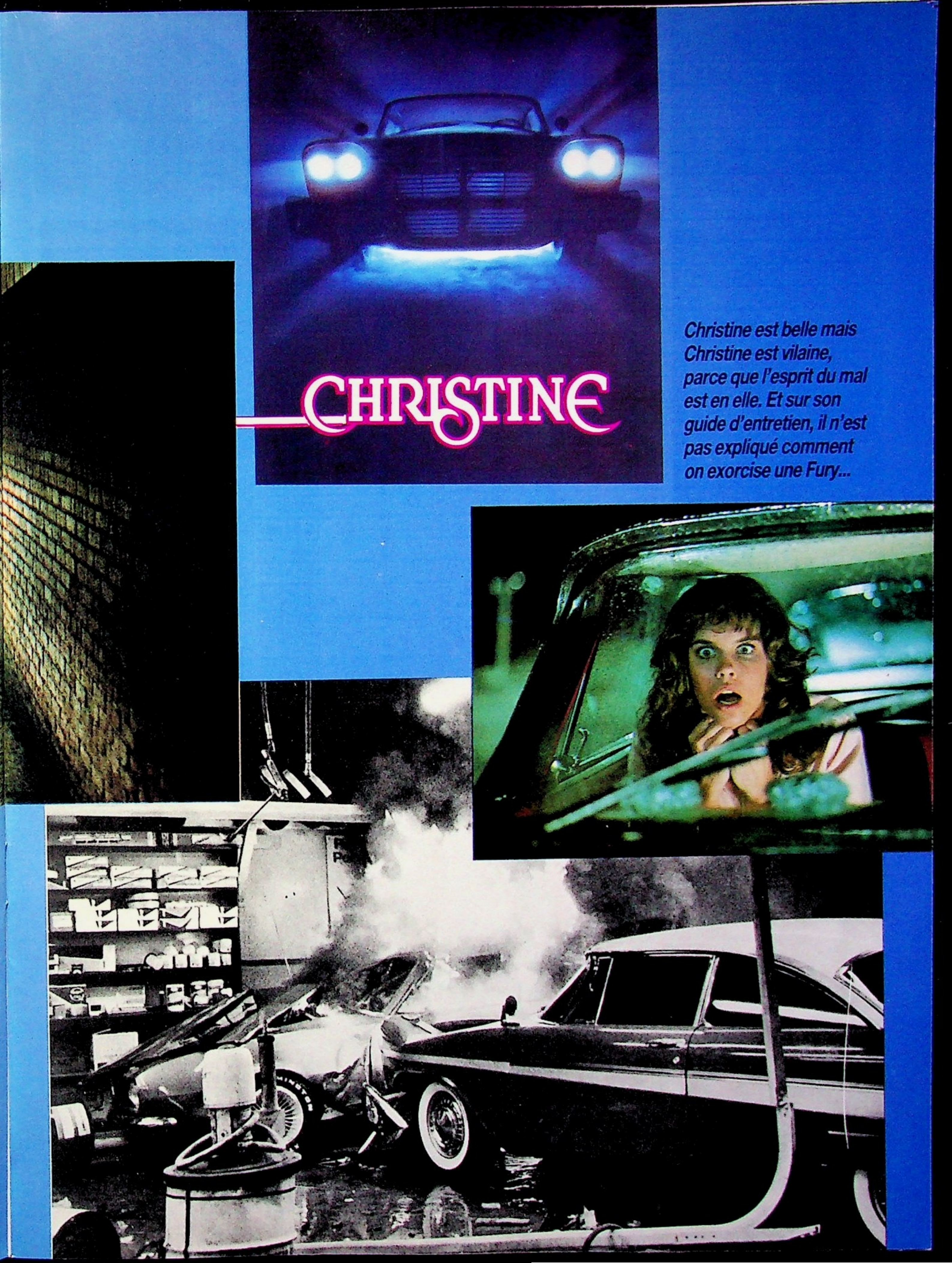
JOHN CARPENTER 1984

Malgré cela, *Christine* n'apparaît pas à première vue comme le film le plus exaltant de John Carpenter. Peut-être parce qu'une certaine froideur est née chez lui. Il n'y a pas dans ce film le même *esprit* que dans le précédent. Et si l'on fait abstraction du scénario, une fois encore trop *évident* dans son déroulement, on se retrouve en présence d'un film quasiment parfait.
Pour la première fois de sa carrière, le cinéaste a réalisé un film sans son équipe habituelle. Obligation de la production sans doute, mais en même temps preuve de maturité. Ce n'est pas, par exemple, Dean Cundey, son chef op. habituel, qui signe la photo, mais celle-ci n'en est pas pour autant moins "carpenterienne". Et je défie quiconque de trouver dans *Christine* les rares faiblesses, voire la modestie à l'égard de ses aînés, qui atténuaient quelque peu l'impact de ses précédents films.
Le John Carpenter de 1984 semble bien être en pleine possession de son génie. Et son film est une fabuleuse leçon de mise en scène. le jeu avec la lumière, le décor et la bande son qui y est instauré, la perversion de ces éléments, n'a, à sa manière, rien à envier à un Stanley Kubrick. Même si Carpenter doit pour cela retrouver quelque peu la "rudesse" du cinéaste d'*Orange Mécanique*.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

CHRISTINE (Christine). USA. 1983. PR : Richard Kobritz. R : John Carpenter . SC : Bill Phillips d'après le roman de Stephen King *Christine*. PH : Donald M. Morgan. DEC : Daniel Lomino. MONT : Marion Rothman. MUS : John Carpenter et Alan Howarth. SFX : Roy Arbogast. Avec : Keith Gordon (Arnie), John Stockwell (Dennis), Alexandra Paul (Leigh), Harry Dean Stanton (Junkins), Robert Prosky (Darnell), Christine Belford (Regina Cunningham), Robert Blossom (LeBay).



Christine est belle mais Christine est vilaine, parce que l'esprit du mal est en elle. Et sur son guide d'entretien, il n'est pas expliqué comment on exorcise une Fury...

Clash

Raphaël Delpard fait un film sur deux. Un film sur deux qu'il aime. Et un film sur deux qui marche. Les films qu'il aime et ceux qui marchent, on l'aura compris, ne sont généralement pas les mêmes. Deux chiffres : **La nuit de la mort,** 150 000 spectateurs en France; **Les bidasses aux grandes manœuvres,** qui l'ont suivi, 900 000 spectateurs. Explication? Aucune à vrai dire. "Ce n'est sans doute pas le même public", lance Delpard. Mais, même si l'on se place d'un strict point de vue commercial, même si l'on pense uniquement à ce qui plaît au public, l'intrigue "policière" de **La nuit de la mort** devrait attirer plus de clients que les plaisanteries sans grande originalité des **Bidasses.** Mais **La nuit de la mort** est un film fantastique. Et alors, en quoi est-ce rédhibitoire? Il faut finir la phrase : **La nuit de la mort** est un film fantastique **français.** Et là, rien ne va plus. Malgré un déluge de critiques élogieuses, **Le dernier combat** de Luc Besson ne fait rentrer que quelques dizaines de milliers de spectateurs à Paris, et il n'est pas sûr que sa ressortie prochaine arrive à augmenter sensiblement ces chiffres. Delpard connaît bien Besson; c'était son premier assistant sur **Les bidasses.**

Bien évidemment, certains diront que dans tout ce qui précède, on n'a pas dit un mot de la qualité de **La nuit de la mort.** Et c'est vrai, ne serait-ce qu'à cause des limites de son budget, le film ne peut prétendre être le chef-d'œuvre du siècle. Mais tout amateur de fantastique normalement constitué devrait donner les trois **Vendredi 13,** et, en prime, le quatrième qui se prépare, en échange d'une **Nuit de la mort.**

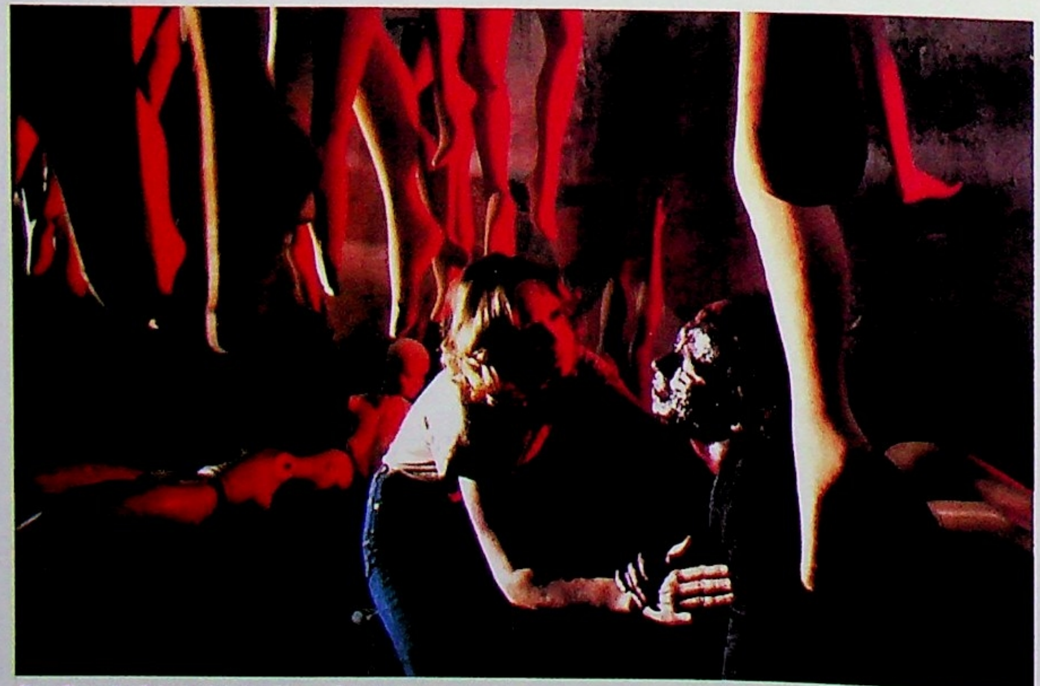
Face à cette situation, il faut bien du courage et de l'obstination pour poursuivre dans la voie du fantastique en France. Et il faut à Delpard toute sa foi dans le genre pour le soutenir dans ses innombrables démarches pour trouver un producteur. Sa foi? Elle a deux divinités, Corman et Argento. Delpard frissonne en parlant des **Frissons de l'angoisse.** En revanche, sa glorification du cinéma fantastique lui fait rejeter la **gorification** du même cinéma. Le sang qui coule toutes les cinq minutes sous la hache d'un maniaque qui ne s'est jamais remis d'avoir échoué à son CAP de garçon-boucher lorsqu'il avait quinze ans, Delpard n'en a que faire. Ancien collaborateur de Mocky, Delpard aime bien que les films aient un sens, une charge affective, un propos social. L'horreur, oui. Les monstres, oui. Mais à condition qu'ils soient comme le reflet de l'âme et de l'esprit.

LE GRAND CAUCHEMAR

C'est pourquoi le film qu'il commence à écrire après l'intermède des **Bidasses** s'appelle tout naturellement **Le grand cauchemar. Cauchemar,** parce que, si les événements en face desquels se trouve le héros, enfermé dans une usine désaffectée, semblent bien se produire effectivement, ils dérivent directement de son passé, de son enfance. Et le géant à la fois bourreau et protecteur qu'il croise sur son chemin est comme le souvenir d'un père qu'il aurait mal connu. D'ailleurs, à cette époque, le héros s'appelle encore David, comme pour annoncer le Goliath qui surgit de nulle part.

Mais... Mais... un lieu clos sans une femme! Vous n'y pensez pas! déclara le syndicat des producteurs de films français. Allons, allons, changez-nous le sexe du héros. On verra ensuite.

Delpard est réticent. L'histoire du cinéma est pleine de ces rôles originellement destinés à un acteur et réécrits pour une actrice à la suite de contraintes de production (Barbra Streisand a ainsi remplacé "au pied levé" Elliott Gould), mais, dans le cas qui l'intéresse, il a des doutes : où va passer la relation avec le géant-père si le héros devient une héroïne? Il s'exécute cependant. David devient Martine. Et, surprise, l'histoire semble toujours tenir le coup. Plus de géant. Mais, à la place, pour garder une disproportion entre les deux personnages principaux, un jeune homme gracile... qui pourrait être pour l'héroïne comme le souvenir du père qu'elle aurait connu dans sa jeunesse.



Pierre Clementi et Catherine Alric dans l'étrange Salle des Jambes.

Clash

CLASH

Et puisqu'on change, on change aussi de titre. **Le grand cauchemar** paraît un peu rébarbatif au producteur. Scott Baker (l'auteur des romans **L'idiot-roi** et **Dhampire**), qui passait par là parce qu'il travaillait sur un autre projet du même producteur, suggère **Clash. Clash** comme **choc**, et comme **choc intérieur**, puisque, au milieu des déchaînements de l'usine désaffectée (elle est restée intacte dans le scénario !), l'héroïne rencontre un double d'elle-même lorsqu'elle était enfant. Comme **choc opératoire :** au bout de ce voyage dans la conscience et l'inconscient, il y a peut-être la mort... ou la résurrection.

Tout commence pourtant comme un bon vieux film de gangsters bien tranquille. Un hold-up. De l'argent. Et la nécessité de mettre cet argent "au frais" pendant un certain temps, et donc, d'abord, de lui faire traverser une frontière. Cette dernière tâche, c'est celle de Martine, ouvrière dans un atelier de couture, fatiguée de son métier sans avenir, mais protégée – en tout bien tout honneur ; ils se sont "reconnus" la première fois qu'ils se sont vus – par le chef des gangsters. Elle prend l'argent, elle passe la frontière, elle va se cacher pour quelques jours dans une usine désaffectée qu'on lui a indiquée.

... Pour quelques jours ? Ou pour toujours ? Cette usine a une âme. Ses machines se remettent en marche après des années d'inaction. Ses portes se verrouillent. Ses fenêtres se ferment. Ses vitres deviennent indestructibles. Martine fuyait. Elle est enfermée. Jusqu'au jour où, au détour d'un couloir, apparaît un jeune homme à l'allure de Pierrot...

PIMPOMPIMPOM

Après deux ans d'efforts incessants, Raphaël Delpard vient de terminer **Clash.** Il serait trop long d'entrer ici dans les détails des difficultés rencontrées. Il a fallu, entre autres, tourner en Yougoslavie. Il a fallu convaincre des acteurs français, toujours réticents lorsqu'il s'agit de s'engager dans le fantastique. Il a fallu se battre pour avoir le son Dolby. Il a fallu... Mais **Clash** est là, avec Catherine Alric dans le rôle de Martine, Pierre Clementi dans celui de l'Inconnu, et Bernard Fresson dans celui du gangster.

Et Raphaël Delpard peut déjà préparer son nouveau film fantastique. C'est-à-dire que, en vertu du principe énoncé au début, il est en train d'écrire **Viva les Pompiers !** une comédie bien française qui lui permettra de mettre en chantier le prochain film fantastique. Il y a des jours où l'on se dit qu'il serait moins fatigant de monter les marches deux par deux que une à une...

F.A.L. ■

L'héroïne et son "double" enfant dans leur lutte contre les Forces de la Nuit.



"Le monstre de la nuit", le clou du film, est en fait un costume de caoutchouc-silicone.



Préparation de la tête mécanique de Pierre Clementi par le responsable des effets spéciaux de maquillage de CLASH, Benoit Lestang (tiens, ce nom me dit quelque chose) assisté de Christian Orven et Gilles Rosire.



DERRIERE LES PORTES ROUGES, UN SILENCIEUX. INUTILE DE TRIPOTER DEBROUILLE TRES BIEN TOUT SEUL

L'ASCENSEUR

ASCENSEUR RAPIDE ET SES BOUTONS : IL SE

par François Cognard

L'**Ascenseur** est le type même du petit film bien pensé, bien foutu et bien commercial. Une série B modeste, mais exaltante. Comme les Carpenter du début.
Le réalisateur s'appelle **Dick Maas**. Il est hollandais. Ça m'étonnerait qu'il reste encore longtemps dans l'ombre. Son film a remporté un immense succès en Hollande et en Allemagne. Les droits sont achetés pour l'Europe et les Etats-Unis.
Moralité : vu son talent, Maas ne va pas tarder à tourner pour les Ricains, moi je vous le dis. Tout comme son compatriote Paul Verhoven (le metteur en scène du **Quatrième Homme**, également programmé à Avoriaz) qui termine actuellement une épopée d'Heroic Fantasy à gros budget : **Flesh and Blood.**

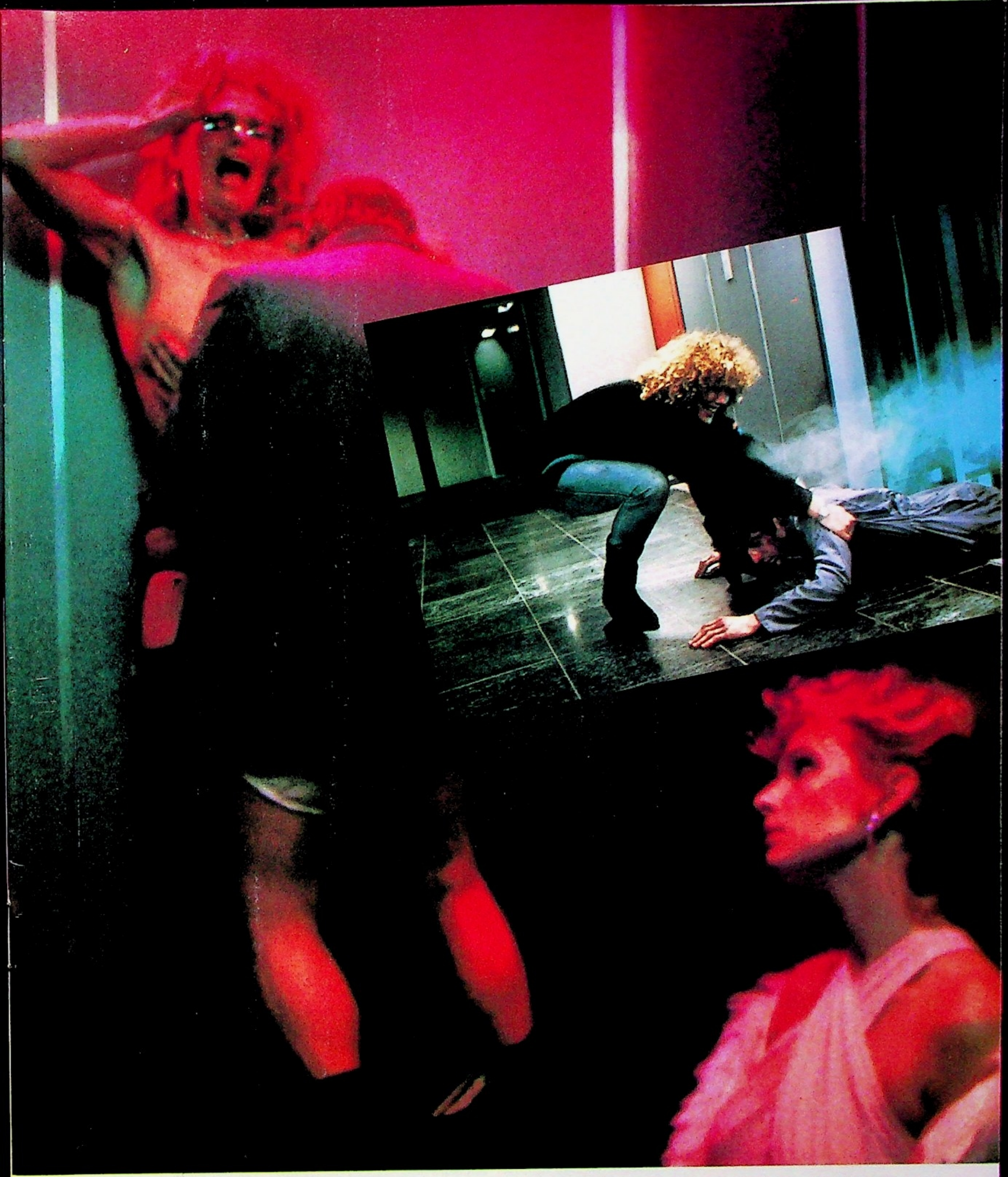
ENFER BLANC

Les films de David Cronenberg (**Rage, Chromosome 3, Frissons**) ne pourraient pas se passer ailleurs qu'au Canada. Les hôpitaux glacials, les rues piétonnes **clean** et noyées la nuit de lumière glabre contribuent à anémier les personnages, à les engourdir dans une réalité sans émotion. D'où les névroses, délires sexuels et autres tares psychiques qui remontent violemment à la surface. Expressions exacerbées d'une inconscience suffocante.
Le décor de **L'Ascenseur** est quasiment le même. Plages de macadam fumant au petit matin, buildings couleur saumon, couchers de soleil gris. Un paysage de banlieue industrielle, le dimanche après-midi. Utilisé à tire-larigot dans les films de S.F. à bon marché.
Comme Cronenberg, Dick Maas vit lui aussi dans une forêt de Lego : en Hollande (les tulipes, ça sera pour un autre jour...), pays où les caméras vidéo scrutent les badauds, où le moindre résidu à serpillière s'ouvre électroniquement, où l'ascenseur... Ah non ! celui-là, il déconne. Le grain de sable dans l'engrenage ? Non l'engrenage tout entier qui s'emballe, avec ses poulies et ses boulons. L'ascenseur devient le vide-poubelle d'une société nickel, où l'individu, ma foi, fait figure de détritus.



DING !

Bon, je ne vais pas vous faire froidement, pendant deux paragraphes, un historique de l'ascenseur au cinéma. Notons simplement, que



comme beaucoup d'endroits domestiques clos et réduits (douche, toilettes, cave), il est souvent le cadre des tueries (**Pulsions, Zombie, L'Oiseau au Plumage de Cristal, La Crime**) ou de morts violentes (**La Tour Infernale**). Mais Maas cette fois, modifie les données : l'ascenseur n'est pas le lieu du crime, mais le criminel lui-même.
12ᵉ étage. Le petit voyant clignote. Les portes rouges s'ouvrent. Ding ! Un aveugle qui venait de signer un contrat de location d'appartement (!) s'écrase 60 m plus bas. Sur le toit de l'ascenseur... resté au rez-de-chaussée !
6ᵉ étage. Les portes rouges s'ouvrent. Ding ! Le veilleur de nuit, intrigué, passe la tête. Les portes se rabattent brusquement. La tête et la casquette restent coincées. L'ascenseur descend lentement. Le corps de l'homme se plie de l'autre côté.

Le haut de la cage rejoint le palier de l'étage. La tête tombe.
Rez-de-chaussée. Les portes... Ding! Deux couples de Hollandais entrent. Le bide gonflé de saucisses et de Kronenbourg. L'ascenseur monte, puis s'immobilise. Rires. Mains aux fesses. Braguettes ouvertes. Jambes écartées. On se paie du bon temps avant que le courant ne revienne. Il ne revient pas. Les gros beaufs et leurs donzelles pompent l'air désespérément. Toussotements, suffocations. Cris. Trop tard. Le SAMU repart au petit matin avec quatre cadavres violets dans son fourgon.

A GHOST IN THE MACHINE

Tout cela ne manque pas d'humour noir. Maas, consciencieux, passe pratiquement en revue toutes les morts possibles et imaginables par ascenseur, déployant à chaque fois une virtuosité technique époustouflante. Sa caméra explore la machine jusque dans ses moindres recoins, pénètre dans sa cheminée noyée de lumière bleue spectrale, survole sa carcasse, guette le frémissement des câbles. Il la filme comme une entité vivante, tour à tour endormie et déchaînée. Poulies, cordes, témoins lumineux semblent se répondre, conspirer ensemble.

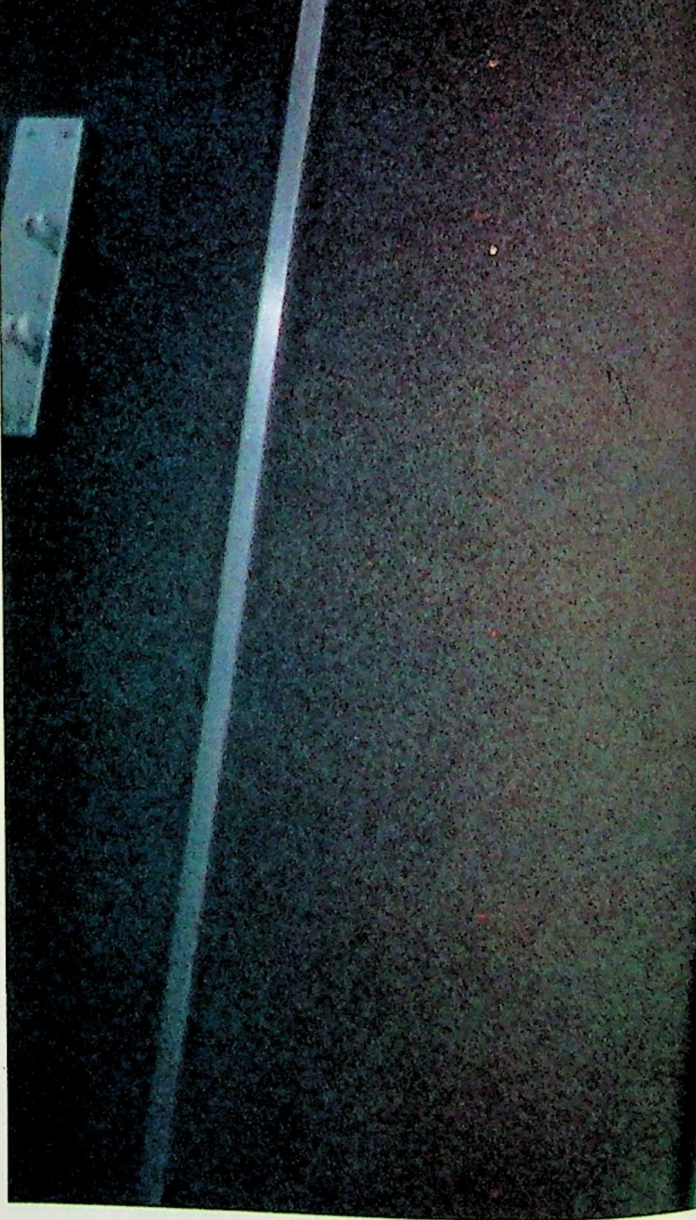
Mais le coup de génie de Maas est bien d'avoir conçu une façade d'ascenseur, qui emplit parfaitement le cadre de l'écran, comme dans le **Shining** de Kubrick. Avec ses trois portes rouges et son chapiteau grisâtre, cette façade prend l'allure d'un décor peint de théâtre. A chaque victime, pour le plaisir des grands et des petits, se joue alors une saynète sadique en un acte (je vous recommande celle de la décapitation...). On remplace les trois coups de bâton par un Ding!, le rideau de velours pourpre par trois portes automatiques, et on obtient la version moderne d'une pièce du **Grand Guignol** d'autrefois, écrite par André de Lorde et ses complices. Croyez-moi : le spectacle est réjouissant.

Défilent ainsi un aveugle, un nettoyeur de bureaux, un veilleur de nuit... L'ascenseur n'épargne personne. Personne sauf une charmante petite fille, avec laquelle il joue à cache-cache : ses portes s'ouvrent Ding! La gamine approche, et elles se referment bien vite avant qu'elle n'entre. Comme dans un manoir hanté de parc d'attraction! Cette scène poétique tranche résolument avec la cruauté des mises à morts précédentes. Non seulement l'ascenseur vit, mais il sélectionne ses proies. De préférence des gros cons paillards, obsédés par le fric et le sexe (il faut avoir vu la mère de la gamine, justement, grimper tout porte-jarretelles dehors, sur le bide ventru de son amant...). Maas ne fait pas de cadeau à ses citoyens. Sa machine s'acharne sur les représentants les plus dégoûtants du genre humain. Ni plus, ni moins. Les microprocesseurs supportent très mal le spectacle du sordide.

Evidemment, au bout de cinq morts dans le même ascenseur, les propriétaires finissent quand même par s'inquiéter un peu. On convoque d'urgence un ouvrier spécialisé. Un M. Darty qui connaît par cœur les branchements, connexions et autres bidouilleries de transistors. Une voyante en bleu de travail, capable de vous prédire l'avenir en lisant dans les plaques de circuits imprimés. Il se trouve que ce sympathique réparateur est le héros du film. Oui. Pour Dracula, on va chercher Peter Cushing; pour Frankenstein, on demande la participation des villageois du patelin le plus proche; mais quand c'est un ascenseur qui déraille, eh ben, on s'en remet à son agent d'entretien. Tout simplement. Pour ma part, j'attends impatiemment un film d'horreur avec un mystérieux lavabo bouché, rien que pour voir le plombier. Enfin...

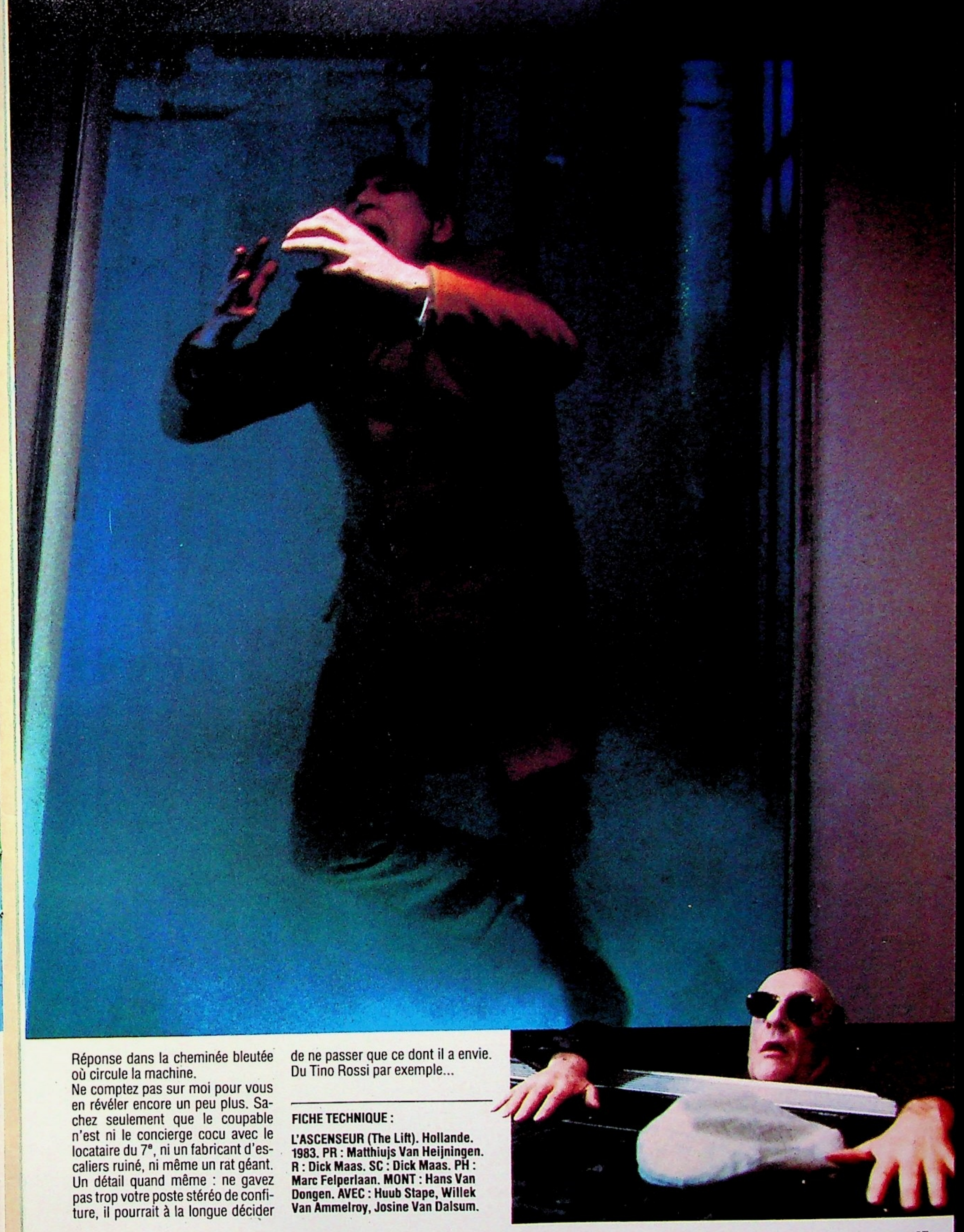
Le héros, en tout cas, n'y comprend rien : la machinerie purement mécanique fonctionne parfaitement, l'ascenseur répond sans grogner à ses commandes manuelles... Que se passe-t-il donc? Il se met à enquêter de son propre chef, retrouve dans un asile de fous l'ancien agent d'entretien responsable de l'immeuble, tente de l'interroger, mais se heurte à un zombie au visage hagard, visiblement traumatisé. Il n'obtient rien de lui. Jusqu'à ce qu'un des autres fous balance contre le mur un pot en verre, qui laisse dégouliner une pâte visqueuse. L'ancien réparateur se met à hurler comme un beau diable, comme si cette tache lui rappelait quelque chose (c'est un indice, ça). Etrange. Malgré les protestations de son patron et de sa femme, notre héros continue de chercher, aidé d'une journaliste curieuse, intriguée comme lui par la tournure des événements. Pendant ce temps, l'ascenseur continue ses exploits. On ne peut s'empêcher, en suivant ses pérégrinations, de penser à un héros de Michael Crichton. Comme Geneviève Bujold dans **Morts Suspectes** ou Albert Finney dans **Looker** (toujours désespérément inédit en France d'ailleurs), le réparateur de **L'Ascenseur** est un type simple, tenaillé par des problèmes professionnels et intimes (sa femme le plaque quand elle entend parler de la journaliste), qui se heurte à une énigme dans son travail routinier. La suite





des événements confirme la similitude. Comme dans **Morts Suspectes**, le héros accroche sur un détail particulier (le placard des microprocesseurs électroniques qui contrôlent certaines fonctions de l'ascenseur), et s'obstine à remonter la piste. Il se heurte alors à une mystérieuse organisation para-scientifique (la boîte qui fabrique les pièces électroniques justement) et découvre finalement un complot machiavélique, fruit d'une technologie expérimentale bien trop avancée pour être inoffensive.

Comme le héros crichtonnien, il affrontera en solitaire le danger désormais localisé. Dans un suspense final haletant. Arrivera-t-il à mettre hors d'état de nuire la chose qui tire les câbles de l'ascenseur, avant que ce dernier ne lui tombe dessus?



Réponse dans la cheminée bleutée où circule la machine.
Ne comptez pas sur moi pour vous en révéler encore un peu plus. Sachez seulement que le coupable n'est ni le concierge cocu avec le locataire du 7e, ni un fabricant d'escaliers ruiné, ni même un rat géant. Un détail quand même : ne gavez pas trop votre poste stéréo de confiture, il pourrait à la longue décider de ne passer que ce dont il a envie. Du Tino Rossi par exemple...

FICHE TECHNIQUE :

L'ASCENSEUR (The Lift). Hollande. 1983. PR : Matthiujs Van Heijningen. R : Dick Maas. SC : Dick Maas. PH : Marc Felperlaan. MONT : Hans Van Dongen. AVEC : Huub Stape, Willek Van Ammelroy, Josine Van Dalsum.

LA QUATRIEME DI

TWILIGHT ZONE

Il y a encore quelques mois, seuls quelques allumés du feuilleton connaissaient Twilight Zone, *série américaine fanatisant les foules outre-atlantique. Aujourd'hui, le moins instruit des amateurs de cinéma SAIT que, grands parmi les grands, Steven Spielberg, George Miller, Joe Dante, John Landis, ont transformé la* Twilight Zone Série *en* Twilight Zone Movie *en adaptant pour le cinéma quatre épisodes significatifs de la série TV. Dès le premier février, vous serez des dizaines de milliers à vous précipiter dans les salles obscures, pour voir la réalité basculer vers le fantastique avec un sourire entendu et quelques effets frappeurs... Avant même de commencer sa carrière commerciale,* TZ The Movie *est devenu un film mythique, bruissant de bruits et pétri de potins, surveillé dès la naissance par tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au cinéma. Spielberg + Dante + Landis + Miller, ça ne pouvait donner que l'événement ciné de l'année ; qu'il soit bon ou mauvais, leur film va faire couler des flots d'encre et soulever des pelletées de questions. C'est un peu en pensant à toutes celles que vous allez vous poser que nous avons conçu ce copieux papier, nourrissant comme un sandwich club et un peu plus informatif... Pour décortiquer* TZ, *tout le monde s'y est mis, rédacteurs de* Starfix *et correspondants d'Amérique. C'est des USA que nous viennent tous les détails sur*



*l'adaptation de chaque sketch du petit au grand écran, ainsi qu'une interview exclusive de Joe Dante, le réalisateur d'*It's a Good Life*, où alternent agréablement "plages de détente et scènes d'horreur" pour mieux vous dresser les cheveux sur la tête.*

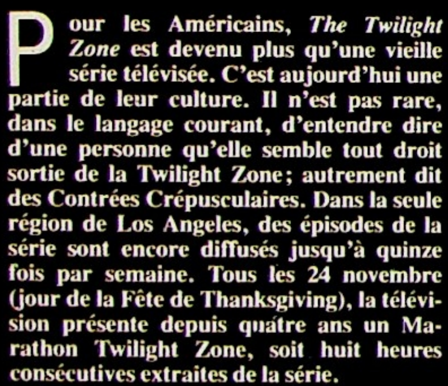
Du côté de chez nous, F.A.L. a flashé sur le sketch 1, celui de Landis, qui réussit à son avis l'exploit d'être un remarquable plaidoyer contre le racisme sans perdre le sens de l'humour. François s'est, lui, immédiatement emparé du "segment" de Dante et de l'interview pour les emporter dans sa tanière, amoureusement serrés contre sa poitrine. Il a fallu le menacer de lui prendre son lapin pour qu'il accepte de nous livrer un compte rendu du tout.

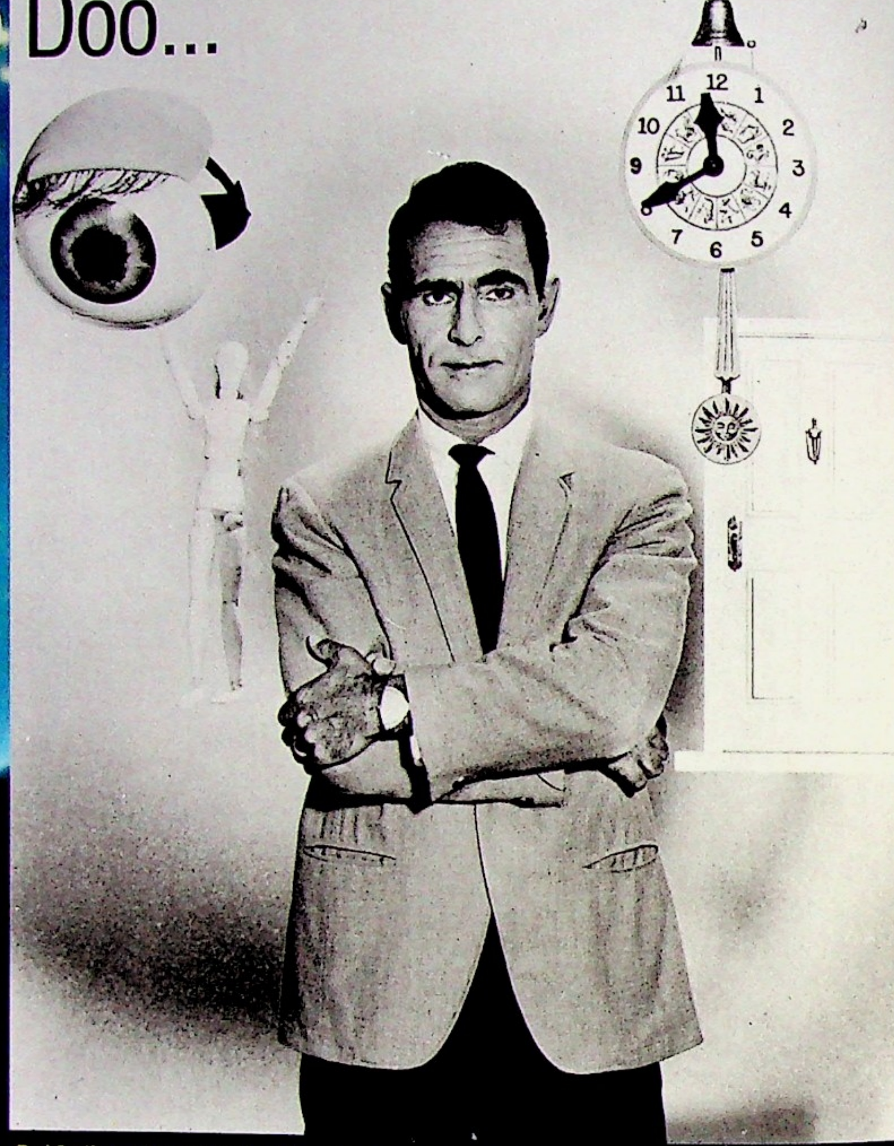
Nicolas, intimement persuadé de faire le bon choix, s'est attribué à l'unanimité le privilège de vous parler de Nigtmare at 20 000 Feet, *le sketch de Miller, qui vous ôtera pour un bon moment l'idée saugrenue de prendre l'avion. Quand je suis arrivée au journal, chacun emballait son petit "segment", avec la mine gourmande et papelarde du matou filou qui vient de rouler ses copains bêtas en leur raflant le bon morceau sous le nez. Le Spielberg* Kick The Can *restait, lui, à ma disposition, avec l'étiquette "Idéal pour une nana". Les benêts... Ils m'avaient laissé le meilleur !...*

Claire Lionel-Paillocher.

Doo Doo Doo Doo...

Quand ces quatre notes obsédantes résonnaient dans la maison, chacun se précipitait sur son petit écran pour se plonger dans l'univers familier de l'inconnu...





Rod Serling, présentateur et créateur d'une nouvelle dimension dans les séries télévisées.

Pour les Américains, *The Twilight Zone* est devenu plus qu'une vieille série télévisée. C'est aujourd'hui une partie de leur culture. Il n'est pas rare, dans le langage courant, d'entendre dire d'une personne qu'elle semble tout droit sortie de la Twilight Zone; autrement dit des Contrées Crépusculaires. Dans la seule région de Los Angeles, des épisodes de la série sont encore diffusés jusqu'à quinze fois par semaine. Tous les 24 novembre (jour de la Fête de Thanksgiving), la télévision présente depuis quatre ans un Marathon Twilight Zone, soit huit heures consécutives extraites de la série.

A l'origine de tout cela, un homme nommé Rod Serling. Ou, plus précisément, Rodman Edward Serling. Né dans l'Etat de New York le 25 décembre 1924, à Syracuse. A la fin de ses études secondaires, il s'engage comme parachutiste dans la 11e Division Aéroportée et participe à des actions militaires dans les Philippines pendant la Seconde Guerre Mondiale. Pendant son service, il rejoint l'équipe des boxeurs militaires : dix-huit combats, dix-sept victoires. C'est aussi pendant cette période qu'il se met à écrire : il élabore des émissions pour la Radio des Armées.

A sa libération, en 1946, il suit des cours à l'Antioch College de Yellow Spring, dans l'Ohio. Au bout d'un an, il se spécialise en Langue et Littérature. Et il met tout de suite en pratique ses talents littéraires : en 1948 et en 1949, il écrit à lui seul toutes les dramatiques radio diffusées par l'atelier théâtral de la Radio du Collège. Il commence à vendre des scénarios à la radio et à la télévision. Et aussi, c'est en 1948 qu'il épouse Caroline Louise Kramer, à laquelle il restera uni jusqu'à sa mort.

Lorsqu'il quitte le Collège, en 1950, il est engagé comme rédacteur à la WLW Radio de Cincinatti. Il écrit tout et n'importe quoi : des publicités pour des médicaments vendus dans les drugstores, des scénarios pour de tristounettes émissions documentaires. Mais le soir, lorsqu'il rentre chez lui, il bichonne ses projets personnels. Et il arrive à vendre des scénarios pour diverses séries télévisées telles que *Lux Video Theatre*, *Suspense* ou *Kraft Television Theatre*. Dans l'un de ses téléfilms, intitulé *A Long Time Till Dawn*, on remarque la présence d'un jeune acteur qui monte : James Dean. En 1955, Rod Serling remporte son premier vrai succès avec une pièce télévisée intitulée *Patterns*, qui lui vaut l'Emmy Award (l'équivalent des Oscars pour la télévision).

L'année suivante, en octobre, est diffusé dans le cadre de la série *Playhouse 90 Requiem for a Heavyweight* (litt. : Requiem pour un poids lourd), avec Jack Palance dans le rôle d'un boxeur sur le retour. Cette fois, les récompenses pleuvent : cinq Emmy Awards et d'autres encore accordées par des jurys de scénaristes. La pièce deviendra d'ailleurs un film. Et, soit dit en passant, elle contribue à faire connaître en Angleterre (où elle est reprise à la télévision quelque temps plus tard) un acteur écossais choisi un peu au hasard pour remplacer Jack Palance retenu par le tournage d'un film aux Etats-Unis : son nom est Connery. Sean Connery.

En route vers la gloire, Serling signe alors avec MGM un contrat de 25000 dollars portant sur quatre films. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses activités de scénariste pour la télévision. Citons entre autres *Noon on Doomsday*, *The Arena*, *A Town Has Turned to Dust*. Seulement, il y a quand même une chose qui agace Serling lorsqu'il travaille pour le petit écran : la censure. On lui coupe des répliques ou des scènes entières, de peur de heurter la sensibilité des *sponsors* de la publicité... ou celle du public.

Serling imagine alors que le moyen pour lui d'échapper aux ciseaux des censeurs de tout poil serait d'inclure ses thèmes socio-politi-



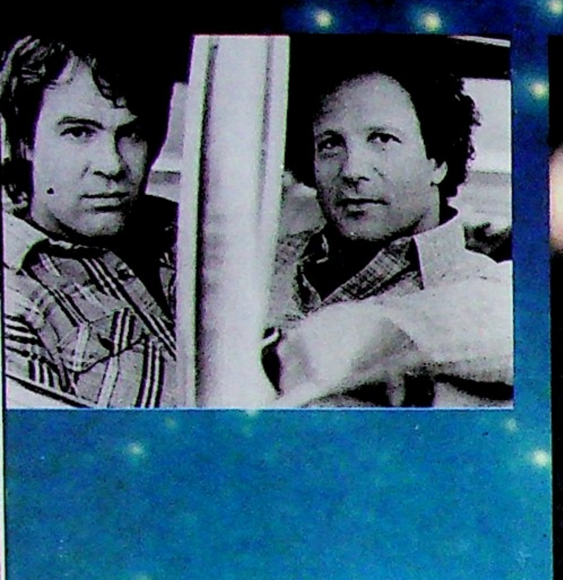
William Shatner, le monstre de la première version de *Nightmare at 20 000 feet*, épisode repris aujourd'hui par G. Miller.

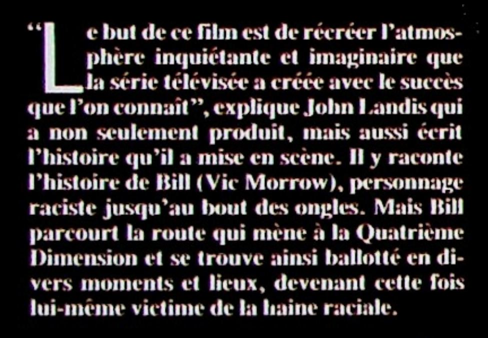
NOMME ROD SERLING... A L'ORIGINE DE TOUT CELA UN HOMME

ques dans des histoires fantastiques et des récits de science-fiction. Et, sans même encore le savoir lui-même, il pose la première pierre de *The Twilight Zone* en écrivant *The Time Element*, téléfilm diffusé en 1957 à l'intérieur de la série *Desilu Playhouse*. (Souvenez-vous : Desilu, c'était la compagnie qui produisait *Les Incorruptibles*...)
The Time Element récolte de bonnes critiques, et mieux encore, suscite un abondant courrier de *fans* de science-fiction, qui n'avaient eu jusque-là rien d'autre à se mettre sous la dent que des séries télévisées destinées aux enfants. Devant un tel accueil, la chaîne CBS décide de produire "le pilote" d'une série qui s'intitulera *The Twilight Zone*. Un premier projet, *The Happy Place*, est abandonné pour son manque d'originalité. Le suivant, *Where Is Everybody*, écrit par Serling lui-même, est le bon. Mis en scène par Robert Stevens, et soutenu par une musique de Bernard Herrmann, il marque le début d'une série qui durera cinq ans. Au total, cent cinquante-six épisodes, dont plus de cent vingt imaginés par Serling.
L'extrême soin apporté à la production a compté pour beaucoup dans son succès. On décida de tourner tous les épisodes aux Studios MGM de Culver City, qui étaient parmi les plus riches en décors, costumes et accessoires. A côté de Serling, on engagea, pour imaginer des histoires, des gens aussi connus que Richard Matheson ou Charles Beaumont. Le premier en particulier adapta plusieurs de ses propres nouvelles pour la série. Quant aux réalisateurs, il suffit de citer les noms de Don Siegel, Robert Florey, Buzz Kulik, Jack Smight, ou Douglas Hayes, pour comprendre comment et pourquoi *The Twilight Zone* occupe une place unique dans l'histoire de la télévision américaine.
The Twilight Zone, au fil de ses nombreux épisodes, n'a laissé de côté aucun aspect du fantastique. Récits surnaturels, tels que *King Nine Will Not Return* – sur un pilote hanté par les fantômes d'un bombardier qu'il pilotait pendant la Seconde Guerre Mondiale. Fantastique futuriste, dans des pièces telles que *Eye of the Beholder*, où l'on voyait une femme magnifiquement belle jugée horrible par ses compagnons victimes d'une mutation atomique. Epouvante totale dans *Nightmare at 20,000 Feet*, où William Shatner (qui ne connaissait pas encore *Star Trek*) incarnait un passager découvrant avec horreur à travers son hublot qu'un gnome est en train de détruire les moteurs de l'avion qui le transporte. Comme souvent, la formule du succès consistait précisément à n'obéir à aucune formule. Tout au plus un point commun à tous les épisodes : le retournement inattendu du dénouement.
La carrière de *The Twilight Zone* se termina en février 1964, avec la diffusion d'un épisode étranger à la série : Serling avait découvert avec enthousiasme le court métrage de Robert Enrico *La rivière du hibou* (inspiré d'une nouvelle d'Ambrose Bierce) et le fit programmer dans sa *Zone* avec quelques coupes mineures.
La série terminée, Rod Serling se consacra au cinéma. C'est à lui qu'on doit les scénarios de *Sept jours en mai* et de *La planète des singes*. Il revient bien à la télévision en 1971-1972 pour la série *Night Gallery*, mais il n'avait plus l'indépendance dont il avait disposé pour *The Twilight Zone*, et, exception faite de l'épisode dont il écrivit lui-même le scénario – *They're Tearing Down Tim Riley's Bar* –, *Night Gallery* se satisfit le plus souvent d'un gentil traintrain.
Rod Serling mourut le 26 juin 1975 des suites d'une opération à cœur ouvert – il avait eu un léger infarctus le mois précédent. Mais *The Twilight Zone* lui a survécu. La série a été constamment rediffusée sur de nombreuses chaînes, et de nouvelles générations ont pu en découvrir les qualités. Une publication, *The Twilight Zone Magazine*, est apparue en 1981, cautionnée par Carol Serling. On peut y lire des articles de gens prestigieux comme Stephen King ou Robert Silverberg, et plus généralement d'écrivains et de cinéastes amoureux du fantastique. On y trouve des concours destinés à favoriser l'éclosion de jeunes talents littéraires. Et bien sûr des trésors d'informations, y compris scénarios et photos, sur la série télévisée originale *The Twilight Zone*. Le film qui nous occupe aujourd'hui a également fait l'objet d'un numéro spécial.

Phil EDWARDS
(traduit et adapté de l'anglais par F.A.L.)

De TZ Série à TZ Movie





"Le but de ce film est de recréer l'atmosphère inquiétante et imaginaire que la série télévisée a créée avec le succès que l'on connaît", explique John Landis qui a non seulement produit, mais aussi écrit l'histoire qu'il a mise en scène. Il y raconte l'histoire de Bill (Vic Morrow), personnage raciste jusqu'au bout des ongles. Mais Bill parcourt la route qui mène à la Quatrième Dimension et se trouve ainsi ballotté en divers moments et lieux, devenant cette fois lui-même victime de la haine raciale.

Sketch I, mis en scène par John Landis

Comme le fait remarquer Landis, son sketch contient un des éléments traditionnels de la version originale télévisée de la série *La Quatrième Dimension* : la prépondérance du point de vue moral. "*La Quatrième Dimension* traite de grands thèmes : l'amour, la haine, l'ambition, la guerre, la paix, la peur et le racisme". A un moment de l'histoire, dans le Paris de l'occupation nazie, Bill, soupçonné d'être juif, cherche à échapper à la Gestapo; plus loin, le Ku Klux Klan s'apprête à le lyncher parce qu'on le croit Noir et, encore plus loin dans le film, Bill est au Vietnam, poursuivi par le Vietcong qui le prend pour un soldat américain *et* par les troupes américaines qui le prennent pour un Vietcong. Finalement, il est retransporté dans le Paris déchiré par la guerre, pris dans une rafle et déporté dans un camp de concentration.

Comme Landis le fait remarquer, "ce film est un hommage à la série télévisée et un hommage à Rod Serling". De fait, son sketch rappelle un épisode de la série originale *La Quatrième Dimension* intitulé *A Quality of Mercy*. Projeté pour la première fois le 29 décembre 1961 au cours de la troisième série, cet épisode avait pour vedette Dean Stockwell dans le rôle d'un soldat américain, un dur engagé dans le Pacifique pendant la Seconde Guerre mondiale. A la tête d'une section de G.I.'s, il s'apprête à attaquer une caverne dans laquelle un groupe de Japonais à demi morts de faim s'est réfugié et ne peut opposer qu'une faible résistance. Brusquement, on le retrouve en soldat japonais, terré dans une caverne du même genre dans l'île de Corregidor. En dépit de ses tractations avec eux pour être épargné avec ses hommes, les Américains avancent. Au moment même où sa mort paraît inévitable, il est brusquement ramené, à travers le temps et l'espace, à la situation initiale et redevient l'Américain montant à l'assaut des Japonais. Alors que la situation est presque irréversible, un message lui apprend que la bombe atomique a été lâchée sur le Japon. Maintenant qu'il a vu, grâce à son expérience de la Quatrième Dimension, les deux côtés du problème, il s'effondre, ayant découvert les "vertus de la pitié" (c'est le sens du titre). A l'origine, il était prévu dans le sketch de Landis que le personnage de Bill tirerait de ses expériences cruciales une leçon du même genre et se rachèterait en sauvant deux enfants vietnamiens. Mais c'est pendant le tournage de ces scènes que survint le tragique accident d'hélicoptère qui entraîna la refonte de l'épisode. Dans le sketch tel qu'il se termine aujourd'hui, il n'y a aucun espoir pour Bill, et l'histoire se conclut sur une note d'horreur et de désespoir irrémédiables.

Sketch II, mis en scène par Steven Spielberg : Kick the Can

A maints égards, il est tout à fait normal que, dans son sketch du film *La Quatrième Dimension*, Steven Spielberg ait voulu traiter de l'enfance retrouvée, car c'est le monde des enfants et un sens "enfantin" du merveilleux qui ont, en diverses occasions, séduit le metteur en scène, notamment dans *E.T.* et dans *Rencontres du Troisième Type*. *Kick the Can* est le remaniement d'un épisode de la troisième série, diffusé pour la première fois le 9 février 1962 et mis en scène par Lamont Johnson (réalisateur du *Guerrier de l'espace*). C'est un conte qui met en scène un groupe de personnes âgées pensionnaires d'une maison de retraite, qui, avec l'aide d'un mystérieux nouveau venu, incarné par Scatman Crothers, pénètrent dans la Quatrième Dimension grâce à un jeu d'enfants appelé "KICK THE CAN", et qui, comme par enchantement, se retrouvent transformés en enfants.

Par ce biais, ils redécouvrent toutes les joies



LA FORMULE DU SUCCES CONSISTAIT PRECISEMENT A N'OBEIR A AUCUNE FORMULE...

de l'existence avec des yeux d'enfants, se rendant ainsi compte qu'ils se sont laissés vieillir simplement parce qu'ils se croyaient vieux.

La version télévisée initiale avait été écrite par George Clayton Johnson, auteur de science-fiction auquel on doit plusieurs autres épisodes marquants de *La Quatrième Dimension*, et qui est aussi coauteur (avec William F. Nolan) du roman intitulé *Logan's Run*, paru en 1967, d'où fut tiré en 1971 le film *L'âge de cristal*.

Pour la version cinématographique de *Kick the Can*, Johnson a réécrit son scénario original en collaboration avec Richard Matheson et Josh Rogan. C'est d'ailleurs à Richard Matheson que l'on doit le reste du scénario du film, exception faite du sketch de John Landis et du prologue.

Dans la version télévisée, c'est un pensionnaire de la maison de retraite, Charles Whitley, interprété par Ernest Truex, qui exhorte ses amis à *être* jeunes en *se comportant* en jeunes. Dans le film, le rôle de Whitley est tenu par le remarquable acteur noir Scatman Crothers, un enfant de la balle qui fit, il y a plus soixante ans, ses débuts dans le monde du spectacle comme batteur, guitariste et chanteur dans les bars clandestins, pendant la Prohibition. Ces derniers temps, Crothers s'est illustré à l'écran dans des rôles de composition : *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *Lady sings the blues*, et plus encore dans l'adaptation que Stanley Kubrick a faite de *Shining* de Stephen King. Pendant le tournage de *Kick the Can*, Crothers, musicien incorrigible, a composé et dédié à son metteur en scène une chanson intitulée *Un jeune homme remarquable*.

Et quelle fut la réaction de Steven Spielberg, lorsqu'il lui fallut travailler avec des interprètes d'un âge tout à fait différent de celui de ses acteurs habituels? "Il y a une véritable symbiose qui s'établit entre des enfants de six ou sept ans et des personnes âgées de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans. Tous retrouvent d'instinct une sorte d'audace, et c'est en cela qu'il est merveilleux de travailler avec eux. Certes, ils ont tous du mal à savoir leur texte, mais leur spontanéité dépasse l'entendement."

Sketch III, mis en scène par Joe Dante : It's a Good Life !

"S'il faut qu'un film d'horreur soit une expérience positive – ce qu'il devrait être selon moi –, il vous faut jouer avec les peurs du public en faisant alterner les plages de détente et les scènes d'horreur". Voilà comment Joe Dante définit, du moins en partie, son attitude face au macabre, et c'est justement ce qu'il a fait dans ses deux dernières productions, *Piranhas* et *Hurlements*, ainsi que dans son prochain long métrage, *Gremlins*. C'est aussi le principe qu'il a appliqué dans son sketch de *La Quatrième Dimension*. Tirée d'une nouvelle de Jerome Bixby, la version télévisée avait été écrite par Rod Serling et diffusée pour la première fois le 11 mars 1961. Bixby est l'auteur de plusieurs nouvelles de science-fiction, bien que *It's a Good Life* reste la mieux connue et la plus souvent citée dans les anthologies. On lui doit aussi le scénario d'un classique de la série B intitulé *It, the terror from beyond the space*, qu'on s'accorde à considérer comme l'archétype d'*Alien*, le film de Ridley Scott sorti en 1979.

La version télévisée de *It's a Good Life* racontait l'histoire d'un petit garçon, Anthony Fremont (interprété par Billy Mumy, jeune acteur de la télévision américaine très populaire dans les années 60), doué de pouvoirs immenses et terrifiants. Comme Serling l'a précisé en présentant le conte, "c'est un petit garçon de six ans, avec une jolie petite frimousse de bambin aux yeux bleus et candides, mais quand ces yeux se tournent vers vous, vous avez intérêt à faire votre prière, parce que l'esprit qui se cache derrière ces yeux est prêt à charger".

La petite terreur mène parents et amis par le bout du nez, car parmi son arsenal de plaisanteries, il a la faculté de transformer un être humain en diable à ressort et de faire tomber la neige à volonté, provoquant ainsi la ruine des récoltes du voisinage. En fait, il terrorise toute la ville de Peaksville, et ce jusqu'aux dernières images que Serling commente ainsi : "...Si, par quelque étrange hasard, vous tombiez sur lui, vous auriez intérêt à faire votre prière. Sinon, vous agissez à vos risques et périls parce que, si vous rencontrez vraiment Anthony, vous pouvez être sûr d'une chose : vous avez pénétré dans la Quatrième Dimension".

Des trois histoires adaptées de la série originale *La Quatrième Dimension*, *It's a Good Life* est celle qui se démarque le plus de sa source, bien que les prémisses restent les mêmes : un petit garçon terrorise sa famille par ses pouvoirs surnaturels. Mais, en adaptant l'histoire pour le grand écran, Dante et Matheson, son scénariste, ont utilisé les récents progrès accomplis dans la



technologie des trucages au cinéma. La fin est un véritable festival d'effets spéciaux créés par le talentueux Rob Bottin, dans la scène où Anthony (interprété par Jeremy Licht) déchaîne ses terrifiants pouvoirs. La passion du metteur en scène pour les classiques du dessin animé éclate dans *It's a Good Life*, à en juger par ses scènes hautement expressionnistes et par la profusion de dessins animés cauchemardesques que l'on peut voir sur les nombreux écrans de télévision disséminés dans la maison d'Anthony. C'est comme si Tex Avery avait rencontré le Docteur Caligari dans les profondeurs d'un rêve d'opium.

Sketch IV, mis en scène par George Miller : Nightmare at 20,000 Feet

Nightmare at 20,000 Feet a fourni l'un des moments les plus marquants de la cinquième et dernière saison de la série télévisée *La Quatrième Dimension*, lorsqu'il fut projeté le 11 octobre 1963, grâce au scénariste Richard Matheson (adaptant sa propre nouvelle) et au metteur en scène Richard Donner. Ce dernier devait s'imposer quelques années plus tard en signant la mise en scène de *Superman I*. En ce moment il met en scène un autre long métrage, *Ladyhawke*. Le conte remplit la même fonction dans la version pour grand écran, elle aussi écrite par Matheson et mise en scène par le créateur de *Mad Max*, George Miller. Comme l'explique Miller, "ce qu'il y a de merveilleux dans le fait de réaliser ce film, c'est que nous devons faire face au défi qui était celui de Rod Serling dans chaque épisode de *La Quatrième Dimension*. Il faut à la fois, et dans un laps de temps très bref, raconter une histoire et mettre en situation un certain nombre de personnages, d'où la nécessité de concentrer tous les effets".

Et c'est justement ce qu'il fait : nous voyons un homme à bord d'un avion, pendant une tempête ; il aperçoit un monstre ou un malin génie qui détruit systématiquement les moteurs. Mais malheureusement, il est la seule personne à bord à le voir !

Dans l'épisode télévisé original, c'était un William Shatner d'avant *Star Trek* qui jouait le rôle du passager halluciné qui a de bonnes raisons de douter de sa santé mentale : à la suite d'une dépression nerveuse, il a passé six mois dans un asile, et il vient à peine d'en sortir. A plusieurs reprises, il aperçoit l'étrange créature (incarnée par Nick Cravat, ex-trapéziste de cirque et partenaire de Burt Lancaster) en train de percer les moteurs, mais lorsqu'il le dit à sa femme, à l'hôtesse ou à un autre passager, le monstre a mystérieusement disparu du champ de vision. En proie à une terreur grandissante, il prend conscience qu'il est le seul à pouvoir agir, et passe à l'action : il vole le revolver d'un agent de police endormi, ouvre une issue de secours et abat le malin génie en le faisant ainsi tomber de l'aile de l'appareil. L'avion atterrit sans mal ; mais là encore, personne ne le croit, et il sort de l'avion dans une camisole de force.

En adaptant l'histoire, Miller et Matheson ont supprimé le personnage de l'épouse pour mieux faire ressortir la solitude du héros et les progrès terrifiants de sa paranoïa. Le passager, interprété par John Lithgow, a simplement peur de l'avion, et grâce à la mise en scène intensément personnelle de Miller, nous partageons son horreur. Miller caractérise ainsi la façon dont il a traité l'épisode : "tout y est porté à son paroxysme ; chaque bruit est accentué pour devenir plus suggestif ; si le passager cherche les yeux de l'hôtesse, c'est pour y trouver la confirmation d'un incident. C'est simplement un homme de bon sens qui a peur de l'avion. Ce pourrait être vous ou moi". Il y a aussi, dans le sketch de Miller, des effets et des maquillages spectaculaires. Au cours d'une scène rapide et discrète, on voit l'acteur ouvrir des yeux exorbités et, bien que le trucage passe inaperçu, l'effet psychologique est considérable. Le défi était triple : construire en studio une aile d'avion grandeur nature, déverser des tonnes d'eau sur cette maquette géante et créer un monstre inédit.

Craig Reardon, qui s'est récemment illustré dans *Poltergeist* et *Dreamscape*, a élaboré une créature hérissée de piquants et dotée d'un visage terrifiant. Reardon a dû rester en permanence sur le plateau de tournage afin de réparer les dommages que causaient à sa création les tonnes d'eau et les ventilateurs qui simulaient la tempête déchaînée à l'extérieur de l'avion. Le travail de Reardon a été complété par David Allen, qui a fourni un ou deux plans montrant le malin génie quittant l'avion à tire d'aile.

PHIL EDWARDS
(adapté de l'anglais par Judith et André BOUVET)

Entre chien et loup...

POUR QUE LA CIVILISATION SURVIVE, IL FAUT QUE L'HOMME SE CONDUISE EN ETRE CIVILISE...



S'il est un genre difficile à réussir et à imposer, aussi bien au cinéma qu'en littérature, c'est bien celui du sketch ou de la nouvelle, modes d'expression ramassés sur eux-mêmes pour raconter une histoire complète en moins de temps qu'il ne faut aux autres pour installer leur introduction. Le court, le bref, le concentré sont généralement réservés à la chanson ou à la télévision, spécialement adaptés aux temps limités. Et ceux qui s'aventurent à sortir un recueil de nouvelles, ou un long métrage formé de plusieurs courts, prennent toujours le risque de se casser les dents, quelle que soit la valeur de leur œuvre. Décider de se mettre en quatre pour porter au cinéma quelques épisodes d'un feuilleton télé des années 50, aussi bons soient-ils, est forcément risqué, même pour les stars inconstées que sont nos valeureux mousquetaires de la caméra... A leur actif, il y aura le gigantesque mouvement de curiosité suscité par leur association. Sur cette superbe brochette s'alignent les responsables des plus grands succès commerciaux de ces dix dernières années; il ne manque que Lucas, qui doit être insensible aux charmes crépusculaires... En fait, il est difficile de spéculer sur les chances de réussite de TZ. Gros succès ou demi-plantage? C'est, comme d'habitude, le public qui rendra le verdict. Il peut plébisciter la qualité exceptionnelle de ce film esthétiquement parfait : la virtuosité technique de nos quatre larrons n'est vraiment plus à démontrer, et c'est un véritable régal que de se plonger dans des images de cette beauté-là.

Mais il peut aussi ne jamais se sentir vraiment accroché par ces petites histoires, très différentes les unes des autres et plutôt inégales : si l'épisode de Miller n'a aucune prétention "moralisante", s'il s'agit juste là d'une tranche de vie spectaculaire, une tranche de peur faite de rire et de panique mêlés, les trois autres ont un message à faire passer. Pour Landis, c'est le racisme qu'il faut extirper de l'homme. Pour Spielberg, c'est la jeunesse du cœur qu'il faut garder jusqu'au bout. Pour Dante, c'est l'inconsciente cruauté enfantine qu'il faut savoir désamorcer par les vertus de l'enseignement.

... Impossible d'oublier, en regardant ces sketches, qu'à l'origine il y a un homme nommé Rod Serling, profondément humain, consciencieux et intègre, toujours prêt à pourfendre le mal dans ses scénarios, à se battre pour que règnent sur le monde l'honnêteté et la droiture... Le fantastique était à ses yeux un moyen comme un autre de défendre les valeurs qui lui tenaient à cœur sans se faire traiter de vieux radoteur par un public et des annonceurs par nature peu enclins à donner dans le social. 30 ans plus tard, les bonnes âmes se font toujours aussi rares, pour ne pas dire plus, et les élans moralisateurs de Serling sont à la fois inattaquables au niveau du fond, et légèrement désuets parfois au niveau de la forme. Malgré tout leur talent, et leur indéniable "modernité", les trois réalisateurs des segments suscités ne peuvent empêcher que, par endroits, leurs historiettes ne dérapent vers le cours d'instruction civique; avec une mention spéciale pour la scène du trois où l'instit et le sale moutard se retrouvent flottant dans un *no man's land* pavé de bonnes intentions. Quant à la promenade du sale raciste au pays d'autres sales racistes, mieux vaut ne pas trop la chatouiller sous le menton : elle a coûté trop de vies humaines (et celle de l'acteur principal, entre autres) pour qu'il soit aisé de la décortiquer...

Et puis, zut! A un moment ou tant de films miteux brandissant la violence, le sexe ou l'horreur comme unique étendard et comme sordide appât, *Twilight Zone* apparait comme un bain de bonne et belle jouvence, parfois déconcertant au premier abord, mais dans lequel il est bon de plonger, et de replonger sans arrière-pensées, puisqu'il ne laissera pas d'arrière-goût douteux...

Claire L. PAILLOCHER

Contre le racisme, Landis





TRAQUE PAR LES UNIFORMES NOIRS, IL EST TROP TARD POUR CRIER POUCE...



Personne n'a jamais dit que le genre fantastique devait s'abstenir de toute réflexion, bien au contraire. Mais précisément, s'il suscite souvent une réflexion, c'est par le recul qu'il prend par définition vis-à-vis des choses. Spielberg a fait avec *E.T.* un film antiraciste, mais il s'est abstenu de toute référence directe au racisme "quotidien". Or Landis, dans son sketch de *Twilight Zone*, ose ce qui n'avait (presque) jamais été osé précédemment : une condamnation du racisme dans un film fantastique, mais *sans parabole*. Par opposition à George Miller qui va chercher pour nous faire peur un gnome surgi de nulle part, Landis "se contente" de mettre en scène des soldats nazis, des cagoulards du Ku Klux Klan, ou des soldats américains opérant au Vietnam.

La presse américaine a été, sinon hostile, du moins très condescendante à l'égard de son histoire. Un cadre (très) moyen américain sort d'un café où il vient de discourir contre les juifs, les Noirs et les Jaunes. Mais, lorsqu'il est dans la rue, il découvre qu'il n'est plus dans sa chère Amérique contemporaine, mais dans le Paris occupé de 1940, et qu'il est pourchassé par la Gestapo comme s'il était juif. Lorsqu'il croit avoir échappé à ses poursuivants, il se retrouve au milieu de membres du Ku Klux Klan, qui le croient Noir. Et ainsi de suite... Bien sûr, les intentions du réalisateur sont claires, mais une question de principe se pose : a-t-on le droit de construire un spectacle, et même, d'une certaine façon, de *plaisanter* avec des choses pareilles...? (oui, de *plaisanter*, parce que le sketch est extrêmement drôle.)

Mais demander cela, c'est oublier deux choses. La première, c'est que Rod Serling – créateur de la série télévisée originale (v. l'article qui lui est consacré dans ce numéro) – en était venu à concevoir des récits fantastiques pour échapper aux ennuis de la censure. On n'aimait pas beaucoup les "thèmes sociaux" dont il agrémentait ses scénarios. Avec son sketch faisant référence à la réalité et à l'histoire, Landis réalise donc tout simplement un retour aux sources. La seconde chose qu'il convient d'avoir à l'esprit, c'est que Landis, comme beaucoup de grands créateurs, fait d'une certaine manière toujours le même film, ou est en tout cas hanté par les mêmes obsessions. Disons simplement que le titre original d'*Un fauteuil pour deux*, *Trading Places* (litt. : échange de rôles), conviendrait à merveille à son sketch de *Twilight Zone*, et l'on aura compris l'étonnante cohérence de son travail. Depuis qu'il a commencé à faire des films, Landis passe son temps à franchir des barrières ou à construire des ponts. Entre les animaux et les hommes (*Schlock!*). Entre les morts et les vivants (*Le loup-garou de Londres*). Et maintenant entre les hommes et les hommes. On parlait de titres : *Twilight Zone*, avec son *crépuscule* entre le jour et la nuit, sa frontière qui n'en est pas une, puisqu'elle est progressive; *Twilight Zone* (oublions cette *Quatrième Dimension* française déjà démodée) était fait pour lui.

En fait, si l'on peut à certains moments éprouver un malaise à la vue de son héros traqué par des uniformes noirs ou par des chiens, le malaise n'est pas dans le film; il est dans ce dont il nous parle. Absurde, cette histoire d'Américain-juif-Noir-Vietcong courant à perdre haleine à travers le temps et l'espace? Bien sûr. Mais pas plus absurde que les principes mêmes du racisme, qui consistent à poser en vérité des affirmations arbitraires. Landis aurait pu imaginer une espèce de Zelig à géométrie variable qui deviendrait vraiment juif ou vraiment Noir pour justifier ses malheurs. Au contraire, en tout lieu, en toute époque, il garde la tenue et l'apparence de l'Américain moyen qu'il était au début. Et lorsque les membres du Klan s'apprêtent à le lyncher parce qu'il est Noir, il a beau leur montrer ce qui devrait leur crever les yeux (sa peau *blanche*, si blanche), rien n'y fait. Ils ont dit qu'il était Noir. Donc il *est* Noir. Absurdité plus grande encore lorsqu'au Vietnam il est pris entre des Américains et des Vietcong.

On reprochera peut-être à Landis d'en faire un peu trop et de transformer en roman-feuilleton un court métrage de vingt minutes en faisant parcourir à son héros une véritable galerie des racistes en tous genres. L'épisode télévisé original dont il s'est librement inspiré se limitait à la partie vietnamienne. Mais cette "diversité" est ici nécessaire. Landis rappelle de façon saisissante que le racisme n'est jamais limité à une "race" précise : le processus, lorsqu'il s'engage, devient mouvement perpétuel. A l'intérieur des frontières se construisent d'autres frontières. Et à l'intérieur de ces autres frontières, d'autres frontières encore. Exclure les juifs, soit. Mais c'est aussi exclure les Noirs. Soit. Mais c'est aussi exclure les Jaunes. Soit. Mais c'est aussi exclure les gens à lunettes. Soit. Mais c'est aussi exclure ceux qui portent un pantalon

vert. Soit. Mais c'est aussi s'exclure soi-même. Mais il est alors trop tard pour crier "Pouce!" Rappelons que, pendant la Nuit des Longs Couteaux, les SS allèrent assassiner l'un des leurs à la suite d'une erreur due à une homonymie. Ils envoyèrent les cendres à la veuve avec un mot d'excuse. Il est tellement difficile de tenir tous les fichiers à jour!
Mieux vaut, dans ces conditions, ne pas en tenir du tout. En quittant le café à cause de la diversité humaine qu'il représente, le cadre moyen américain n'a pas isolé les autres. Il s'est isolé lui-même. Et c'est "en toute logique" qu'il se retrouve enfermé dans un wagon pour être déporté.
C'est, sauf erreur, le premier plan subjectif du film : le spectateur voit les mains du héros cherchant à passer à travers les jours des parois du wagon. Comme si c'étaient les siennes. *Trading Places*, échange de rôles encore. Mais quand le rôle est celui du raciste, il vaut mieux éviter de le prendre...

FRÉDÉRIC ALBERT LÉVY.

FICHE TECHNIQUE :

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION. U.S.A. 1983. PROLOGUE ET 1er SKETCH. PR : George Folsey Jr. R : John Landis. SC : John Landis. PH : Steven Larner. MONT : Malcolm Campbell. MUS : Jerry Goldsmith. MAQ (PROLOGUE) : Craig Reardon. DEC : Barbara Paul Krieger. COST : Susan Patricia Dugan. AVEC : Vic Morrow (Bill), Doug McGrath (Larry), Charles Hallahan (Ray), Remus Peets, Kai Wulff (les officiers allemands). AVEC (PROLOGUE) : Dan Ackroyd (Le passager), Albert Brooks (Le conducteur).

Twilight Zone – The Movie

A novel by Robert Bloch.
Corgi Books, Londres.

Pourquoi a-t-on appelé Robert Bloch pour écrire cette adaptation "romanesque" de Twilight Zone*, alors que Matheson avait écrit les scénarios de deux sketches sur quatre et collaboré à la rédaction d'un troisième ? Voilà un mystère de plus à ajouter à ceux de la Quatrième Dimension ! Pour la petite histoire, signalons que le livre respecte, sauf erreur, l'ordre des sketches qui avait été initialement prévu : celui de Miller est en seconde position et celui de Spielberg – comme son thème semblait l'imposer – est placé en conclusion. Le travail d'adaptation de Bloch est extrêmement réussi : il parvient à rendre fluide dans sa narration un épisode aussi "découpé" sur l'écran que celui de Miller. Il adopte volontairement un style simple et clair pour évoquer toutes ces* contrées crépusculaires*, et (peut-on le dire sans offenser les puristes ?), ses histoires sont plus agréables à lire que celles du créateur de la série, Rod Serling, régulièrement réimprimées aux Etats-Unis chez Bantam Books (trois volumes en tout :* Stories from the Twilight Zone, More Stories from the Twilight Zone, New Stories from the Twilight Zone*).*



Contre la vieillesse, Spielberg

IMPOSSIBLE DE SE TROMPER : LES PETITS ENFANTS SONT LES GRANDS PARENTS...



Initialement, le sketch de Spielberg était le dernier de la série. Pour de mystérieuses raisons, il s'est, au moment de la production, retrouvé en deuxième position et ce n'était pas un avancement dans l'échelle hiérarchique pour cause de bonne tenue... Au contraire. Il semblerait que, pour l'opinion américaine, l'épisode Spielberg soit l'un des moins bien acceptés, juste derrière le Landis, justement, qui est, lui, franchement boudé. Matheson, l'heureux auteur des deux autres sketches (fort bien reçus par la critique, eux), explique ce phénomène de rejet avec bon sens et indulgence : les gens n'aiment pas le Landis à cause de l'accident, et reprochent au Spielberg son côté "romance", parce qu'ils ont oublié à quel point beaucoup d'épisodes originaux de TZ étaient sentimentaux. Matheson est un type très fair play.

Il défend l'épisode écrit par George Clayton Johnson, alors qu'il avait lui-même écrit un scénario d'abord accepté, puis refusé par Spielberg. Il s'agissait d'une histoire de vilains garnements terrorisant leurs petits camarades la nuit d'Halloween. Bien que séduit par l'idée, Spielberg estima que la réalisation de cette histoire prendrait trop de temps et d'argent, alors qu'il avait décidé en accord avec ses partenaires de faire un film vite fait bien fait, et pour pas cher. Matheson, qui a énormément travaillé pour le TZ série TV, était de toute façon d'avis que, pour le cinéma, il fallait écrire de nouveaux sketches, et ne pas réutiliser les vieux, même ravalés. Mais il était apparemment le seul à penser ainsi, puisque ce furent quatre sketches extraits de la série qui furent sélectionnés. Avec, bien sûr, quelques modifications, surtout au niveau des fins : celles du Dante et du Miller sont plutôt plus optimistes que les originales (la jeune femme reprend en main le gamin, le réacteur porte réellement les traces d'une agression venue d'ailleurs, qui réhabilite le passager), alors que celle de Landis est sans espoir (au lieu de sauver deux enfants, le raciste partira en déportation).

De toute façon, Spielberg, qui est l'un des meilleurs directeurs d'enfants du monde, était bien décidé à en mettre dans son "segment". (Il paraîtrait d'ailleurs que s'il a demandé à François Truffaut de jouer dans *Rencontres*, c'est aussi parce qu'il admirait énormément sa façon de diriger les enfants, et qu'il voulait l'avoir sous la main pendant le tournage.)

Kick the Can (littéralement "Shoote dans la boîte"), épisode initialement écrit par George Clayton sur le thème "même les vieux peuvent redevenir jeunes", ou plutôt "plus on est vieux plus on pense jeune", avait tout ce qu'il fallait pour séduire Steven Spielberg. Un côté conte de fées pour adultes, plein d'enfants, d'espoir et de gentillesse. En regardant *Kick the Can*, d'un œil généralement attendri, on comprend assez vite pourquoi Spielberg ne voulait pas de scénarios neufs, sans passé ni souvenirs, spécialement écrits pour le film à la manière du feuilleton. Où auraient été le charme et l'âme de *Twilight Zone?* Pour retrouver le



goût de la série, il fallait obligatoirement revenir à la source, et reprendre d'anciens épisodes, ceux qui l'avait marqué, lui et les autres. Il fallait retrouver le vert paradis de l'enfance, et le parfum du familier... "Juste avant *Twilight Zone*, il y avait cette musique au thème si particulier, reconnaissable entre tous, que l'on entendait de la pièce à côté, et qui vous appelait devant le poste ou vous restiez aggripé pendant une demi-heure", raconte Steven. De cet envoûtant carillon il a fait une petite musique d'automne, douce à dire et jolie à entendre, intemporelle et nostalgique à la fois. Filmés avec sa maestria habituelle, les bambins version troisième ou premier âge sont merveilleux de naturel et de juvénilité. Les enfants sont la réplique exacte, juste un peu rafraîchie, des vieux, qui sont, eux, des copies conformes des enfants, en plus fripé. A

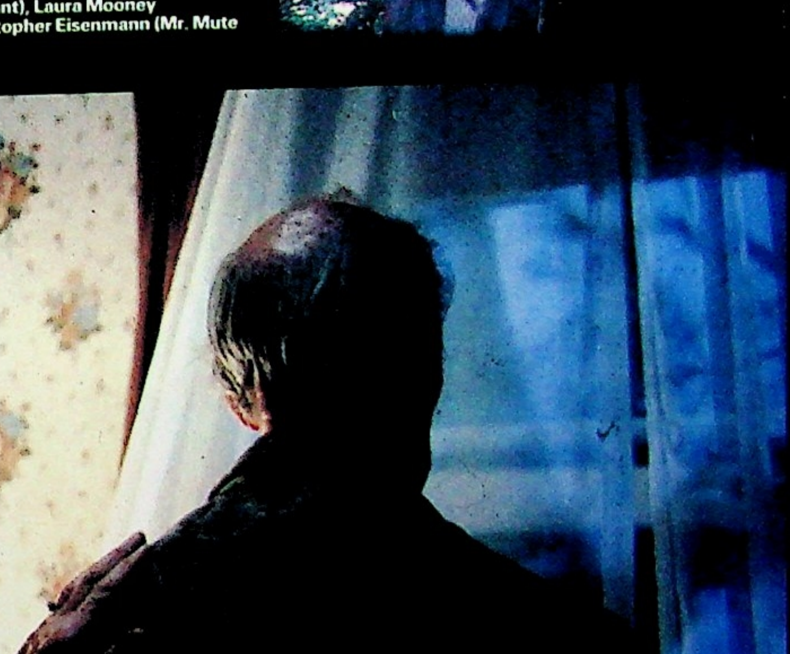
l'origine, le scénario de Clayton laissait les héros à leur âge tendre, mais au moment de tourner le film, George Clayton se pose la question : mais qu'est-ce que ces malheureux vont devenir? Ils n'ont plus de foyer, aucun endroit pour aller. Personne ne les attend... Allez savoir pourquoi, cette triste constatation a suffisamment troublé George pour qu'il change sa fin, et que chacun réendosse son âge initial, sauvé de justesse d'une nouvelle vie pleine de danger et d'imprévu (sans oublier l'école! ne serait-ce que pour cela, je refuserai toujours farouchement de tout recommencer, une fois c'est déjà bien assez. Trop, même.) Il est amusant de penser que ce type transforme sans sourciller d'un coup de baguette magique les grands-parents en petits-enfants, et qu'ensuite il s'inquiète du réalisme de leur avenir. Ce genre de crainte ne semble pas avoir trop affecté les autres sketchistes, parce qu'au niveau du futur immédiat, celui de leur héros n'est pas d'une grande limpidité non plus. Peut-être George Clayton est-il seulement à moitié fou, alors que les autres le sont complètement... En fait, c'est Joe Dante qui devait au départ tourner ce sketch; on se demande bien quel intérêt le réalisateur de *Hurlements* aurait trouvé à mettre en images une si charmante romance...

Deux choses encore à propos de *Kick the Can* : Allen Daviau, le chef opérateur, est, malgré son jeune âge, un génie de la nuit mise en pellicule, et le gamin posé sur le rebord de la fenêtre, prêt à s'envoler, fait si fort penser à Peter Pan qu'il est difficile de ne pas y voir la confirmation de l'information selon laquelle Spielberg s'apprêterait à tourner les aventures du jeune héros, avec Michael Jackson dans le rôle principal...

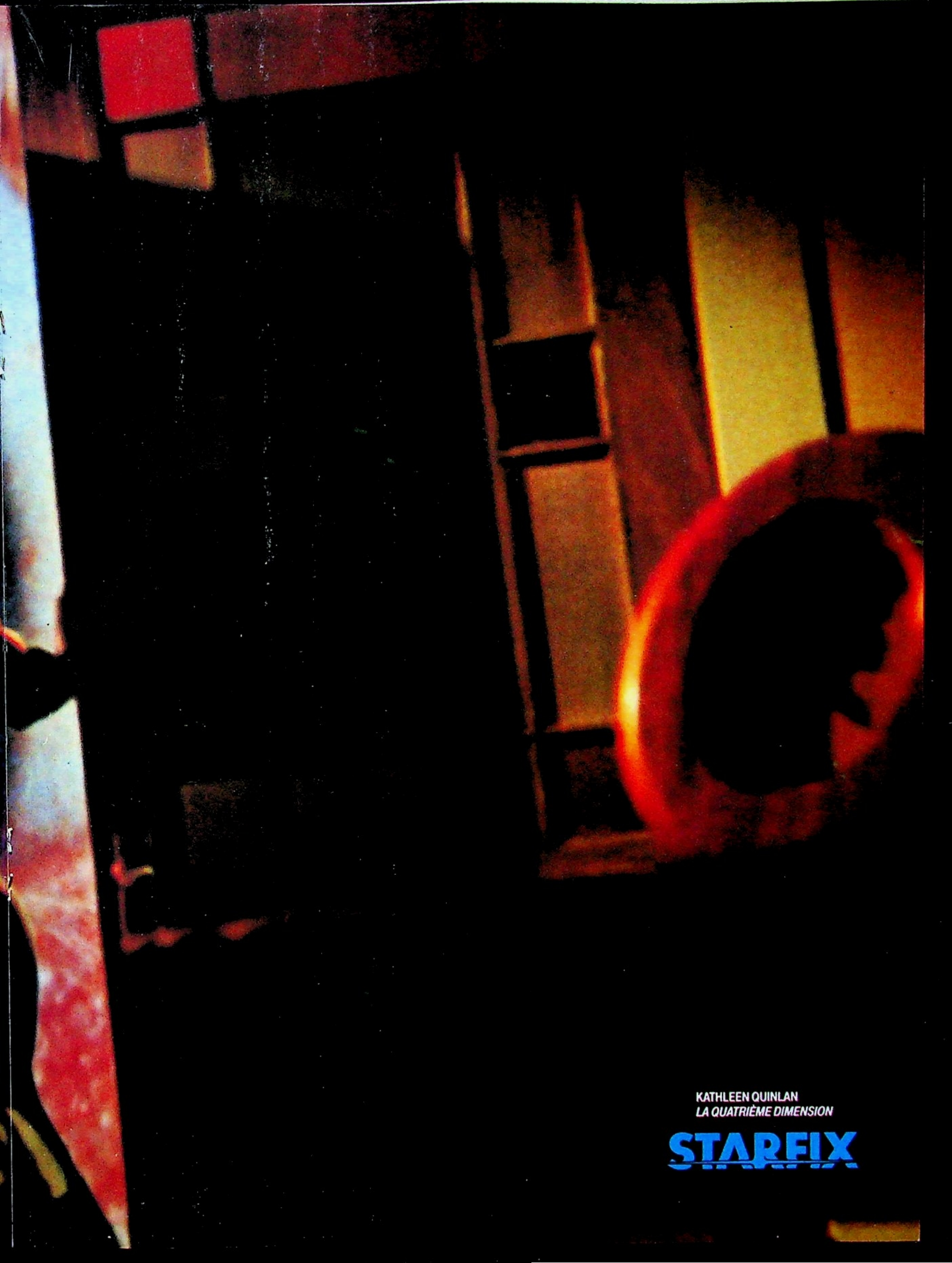
Claire L. PAILLOCHET

FICHE TECHNIQUE :

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION. 2ᵉ SKETCH. PR : Kathleen Kennedy. R : Steven Spielberg. SC : George Clayton Johnson, Richard Matheson, Josh Rogan, d'après un sujet de G.C. Johnson. PH : Allen Daviau. MONT : Michael Kahn. MUS : Jerry Goodsmith. DEC : Jackie Carr, William J. Teegarden. AVEC : Scatman Crothers (Mr. Bloom), Bill Quinn (Mr. Conroy), Martin Garner (Mr. Weinstein), Selma Diamond (Mrs. Weinstein), Helen Shaw (Mrs. Dempsey), Murray Matheson (Mr. Agee), Peter Brocco (Mr. Mute), Priscilla Pointer (Miss Cox). LES ENFANTS : Scott Nemes (Mr. Weinstein enfant), Tanya Fenmore (Mrs. Weinstein enfant), Evan Richard (Mr. Agee enfant), Laura Mooney (Mrs. Dempsey), Christopher Eisenmann (Mr. Mute enfant).






KATHLEEN QUINLAN
LA QUATRIÈME DIMENSION
STARFIX

Contre l'éducation permissive, Dante





Le PacMan gobe ses proies sur l'écran vidéo pendant que deux boxeurs en sueur se castagnent à la télé. Le hamburger refroidit déjà sur une feuille de laitue. Et le patron, ce vieil obsédé, n'arrête pas de faire du gringue.

Helen Foley n'est décidément pas à l'aise dans ce routier sordide. Elle n'arrive même pas à s'y retrouver sur la carte routière dépliée sur le comptoir. Tant pis : elle préfère quitter les lieux et continuer la route. Même si elle ne sait pas trop où elle va.

Elle serait déjà loin si le vélo d'un petit môme n'était pas venu s'écrabouiller contre le pare-choc arrière de sa voiture, sur le parking. Ce môme, elle l'avait déjà aperçu dans le bar. C'était lui qui jouait au PacMan, et comme sa machine détraquait les images du poste de télé, il avait failli se faire cogner par un des clients hargneux. Et elle, Helen Foley, était intervenue. Maintenant, ils roulent ensemble vers sa maison. Car elle est vraiment gentille, Helen Foley : elle le raccompagne chez lui, ce pauvre mioche. Il s'appelle Anthony, et il a une bouille ravie. Tiens! Voilà sa maison. Isolée certes, mais charmante. Vraiment charmante avec ses petits volets jaunes, son jardinet fleuri et sa toiture bien régulière. Dommage qu'il y ait tant de voitures abandonnées aux alentours. Et puis la végétation a une drôle d'allure aussi : arbrisseaux ratatinés, herbes folles jaunies. La maison d'Anthony par contre vous en jette un sacré coup. Même que si vous étiez perdu dans une profonde forêt, vous seriez drôlement content de tomber sur une telle merveille.

En attendant, nos deux amis passent tranquillement le pas de la porte. Whha! Elle est vraiment chouette, la maison d'Anthony. Mme Foley n'en revient pas. Les petits meubles colorés, les rideaux quadrillés de rouge, de bleu, de jaune, la télévision toute carrée avec ses boutons dorés, le lampadaire au long cou, le papier peint à fleurettes, les lits en bois alignés et couverts de coussins de laine : même la maison de Blanche-Neige n'est pas si belle.

Et puis il y a du monde chez Anthony. Oh oui! Lui et sa copine sont à peine entrés que l'oncle Walt et la cousine Ethel accourent comme des lapins pour leur souhaiter la bienvenue. Ah! cet oncle Walt, quel marrant! Il a l'air tellement réjoui de voir débarquer cette belle madame. Il en avait peut-être un peu marre de se taper ces dessins animés à la télé... Aaah! Mais voilà Mouman et Poupa aussi! Ils descendent bien vite pour accueillir leur petit Anthony, et puis sa compagne surtout. Il ne faut pas la délaisser, cette charmante dame. Il faudrait même essayer de l'empêcher de quitter la maison d'Anthony. Oui : elle ne doit pas partir tout de suite, elle est bien trop précieuse, Mme Foley.

Comme tous les petits enfants, Anthony se dépêche d'emmener son amie dans sa chambre, au premier. Les parents et l'oncle Walt vont mettre la table en attendant. Ils sont faits pour ça.

Etrange, là-haut : ces ombres toutes carrées, ces tableaux en noir et blanc, ces murs qui ont l'air tout penché, et ces télés dans toutes les pièces, qui passent des dessins animés en permanence. Cette maison est vraiment faite pour Anthony. Il doit y passer du bon temps en compagnie de l'oncle Walt. Ah ça oui! De toute façon, Mouman et Poupa font toujours bien attention de ne jamais déplaire à Anthony. Même qu'ils ont une sacrée trouille quand le petit se met en colère.

Alors tout le monde mange ce qu'Anthony a décidé de manger, regarde les dessins animés qu'Anthony a décidé de regarder. Et tout le monde rit avec lui, même si le cœur n'y est pas... Il ne doit jamais se fâcher Anthony, sinon...

Sinon, la cousine Ethel pourrait bien se retrouver dans la télé avec ses amis Bunny, Elmer et Betty Boop, les habitants des dessins animés, et l'oncle Walt, pendant son numéro de magie pourrait sortir autre chose qu'un gentil lapin de son chapeau pointu... Enfin, c'est Anthony qui décidera de tout cela. Seulement Anthony. Car Mme Foley est en train de s'en apercevoir, il fait la pluie et le beau temps dans cette maison. Et si quelqu'un a le malheur de le contredire dans ses goûts et ses couleurs, il est capable de devenir très méchant, Anthony... Rira bien qui rira le dernier, Oncle Walt Hi, hi, hi!

Yes, I know...

Joe Dante, le metteur en scène de ce troisième sketch est moins connu que les autres. Pourtant, ses deux derniers films avaient largement de quoi convaincre tout le monde.

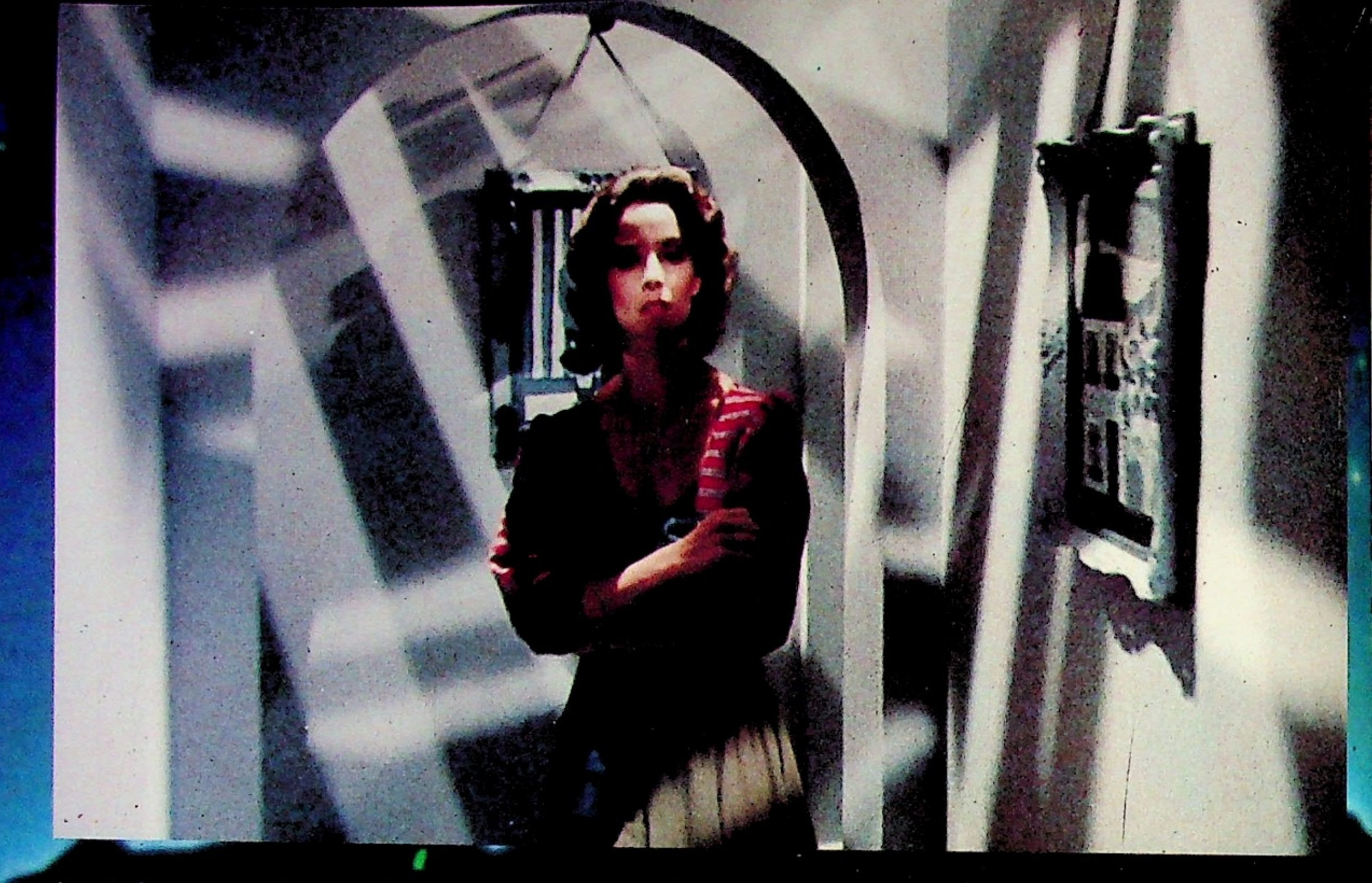
Piranhas, qu'il a réalisé en 1977 pour la New World Pictures (la boîte de Roger Corman où il fit d'ailleurs ses premières armes comme monteur), pied de nez aux *Dents de la Mer* de Spielberg, avait enthousiasmé les amateurs de séries B marrantes. Mise en scène alerte, humour bien glauque (les petits poissons bouffent quasiment TOUT : militaires, enfants, héros, politiciens véreux, pêcheurs!), clins d'œil intempestifs (Barbara Steele, ex-sorcière aux yeux noirs dans les films de Corman et Bava, jouait



une scientifique sans scrupules, et une petite bestiole sortie d'une bande de Ray Harryhausen se baladait parmi les bocaux du labo du savant fou) : bref, du travail inventif et efficace.
Puis, il y eut *Hurlements*, qui relança en 80 la mode des loups-garous. Dante démontra cette fois qu'il était beaucoup plus qu'un honnête bricoleur de séries B. Sa maîtrise technique étonnante, digne d'un Carpenter, accentuait l'impact des exploits insensés du maquilleur fou Rob Bottin (souvenez-vous des gueules mouvantes des créatures, de leur stature immense), et son regard moderne, à la fois incisif (les loups-garous ne dédaignent pas un bon hamburger saignant!) et respectueux, redonnait un peu de sang neuf à un mythe poussiéreux (les coups de gueule de Lon Chaney Jr. datent quand même de 1940...).
Lorsqu'on a appris que Dante travaillait sur *Twilight Zone*, inutile de vous dire qu'on l'attendait au virage. Eh bien, je crois que cette fois, tout le monde va jubiller de plaisir pendant vingt minutes. Car non seulement son sketch tient la distance vis-à-vis des trois autres, mais il porte en plus la patte d'un auteur résolument original, destiné certainement, comme les Gary Sherman *(Réincarnations)*, David Cronenberg *(Dead Zone)* et Lewis Teague *(Cujo)*, à illustrer le fantastique de demain.

L'horreur vient de la télé.

Dante, comme les trois autres, s'est régalé dans sa jeunesse d'épisodes T.V. de *Twilight Zone*. Nous, en France, dans le genre "série fantastique traumatisante", nous avons eu droit aux *Envahisseurs*, aux *Mystères de l'Ouest* et à quelques épisodes inoubliables d'*Au-Delà du Réel* (même que ça passait sur TF1 le samedi après-midi, entre deux sourires de Denise Fabre).
Dante, au même titre que Tobe Hooper et George Romero, s'est nourri de séries T.V. et de E.C. Comics (ces B.D. d'horreur adaptées par King dans *Creepshow*) : cette culture de jeunesse influencera terriblement le "visuel" de son cinéma.
"Je me souviens du soir où fut programmé le premier épisode de Twilight Zone. *C'était l'épisode pilote qui s'intitulait* Where is Everybody, *en 1959. C'était le seul qui ait une explication rationnelle à la fin, mais c'était nécessaire pour vendre la série. C'était vraiment chouette, et tout le monde en parlait le lendemain à l'école. Dès son début, la série* Twilight Zone *était étonnante, bien meilleure du point de vue dramatique que tout un tas de trucs qu'on avait vus jusqu'alors à la télévision.*
Les conditions de production de ce feuilleton étaient particulières. On utilisait des plateaux déjà construits pour d'anciens films, ainsi que des techniciens qui avaient déjà travaillé pour le cinéma. Cela donnait à la série une qualité technique, qui, combinée avec la qualité de l'interprétation, et la simplicité de la production, la rendait incomparable. Quand elle est passée à la durée standard d'une heure (qui concerne les 18 épisodes de la 4e saison, en 1963), c'est devenu un peu bancal".
Lorsque Spielberg lui proposa de réaliser un des sketches de *Twilight Zone-The Movie*, Dante saisit en fait l'occasion de travailler pour une grosse production, avec des moyens matériels importants. Question de montrer une fois pour toutes son savoir-faire. Et les moyens métrages, Dante les avaient déjà pratiqués à la télévision.
"Quand j'ai débarqué sur le projet, il devait y avoir trois histoires. John Landis voulait faire quelque chose de son cru, Spielberg devait, lui, réaliser It's a Good Life. *Mais il suggéra que je m'occupe finalement de ce sketch.*
Pendant mon travail sur le film, j'ai trouvé la forme du court métrage très agréable. J'avais réalisé avant cela ma première production de télévision, une comédie d'une demi-heure qui s'appelait Police Squad. *Cette série avait été conçue en six épisodes par l'équipe de* Y a-t-il un Pilote dans l'Avion?
La durée d'une demi-heure était donc agréable en ce sens que l'on n'attend pas de vous que vous concentriez l'attention des gens pendant 90 minutes : il faut simplement la retenir, la focaliser sur 20 ou 25 minutes. On n'est jamais en train de se soucier de l'heure qu'il reste à remplir.
Ma connaissance des films à sketches était à peu près limitée aux films étrangers, des films tels que Dead Of Night (Au Cœur de la Nuit, *réalisé par Calvalcanti en 1945), qui reste toujours le chef-d'œuvre du genre d'ailleurs.*
Il y a eu aussi tout un tas d'autres trucs du même genre, chez la Amicus comme Tales From The Crypt, Vault Of Horror *et* Asylum. *Aucun d'entre eux n'a été particulièrement réussi, je trouve. Le problème avec les films à sketches, c'est qu'il y a toujours une histoire qui est meilleure que les autres, et qui fait paraître le reste raté, trop lent ou trop rapide. Et puis, on échoue la plupart du temps à trouver une sorte de cadre, de dénominateur à toutes les histoires. Cela n'avait été fait que pour* Dead of Night : *c'est le seul film à sketches où la liaison entre les histoires est aussi intéressante que leurs contenus.*
Twilight Zone-The Movie *n'a pas de cadre. L'idée originale était que les personnages se déplaceraient d'un épisode à un autre, mais, étant donné toutes les difficultés rencontrées pendant le tournage, on a finalement abouti*



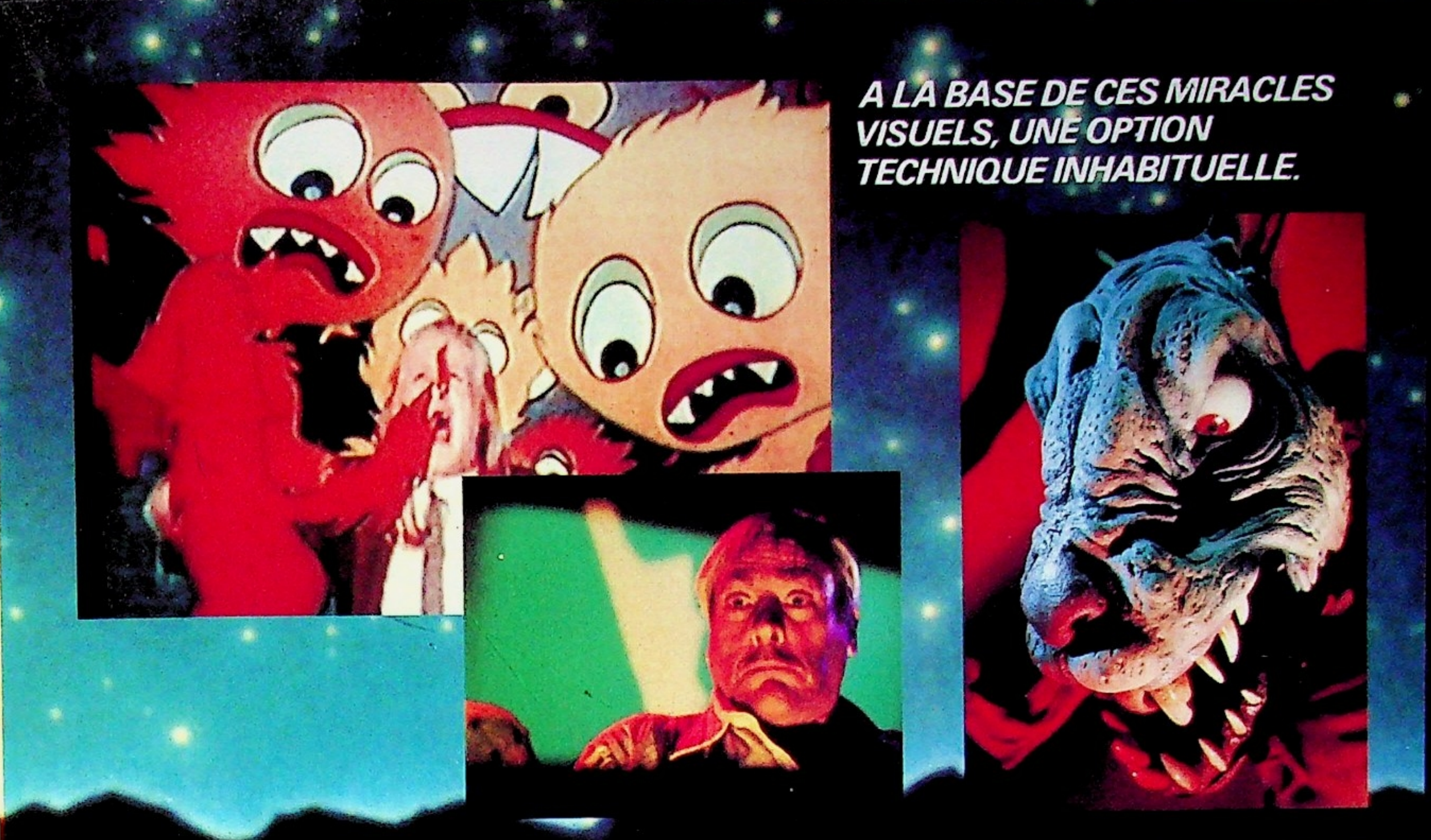
à quatre histoires complètement indépendantes. Il ne restait plus que deux mois avant la sortie du film, et on ne savait toujours pas dans quel ordre on allait les mettre, ou même comment on allait les relier!"

Le monde merveilleux de la couleur

Comme les autres sketches du film, celui de Dante a subi pas mal de modifications par rapport au scénario original de l'épisode télé. Comme il l'avait fait pour *Hurlements*, Dante a actualisé l'intrigue et les personnages. L'histoire originale de Jérome Bixby datait de 1953, et le petit garçon se servait alors de ses super-pouvoirs pour faire retourner à l'état de nature son entourage, et instaurer une sorte de vie rurale, sans électricité, ni automobiles. A cette époque, l'euphorie industrielle battait son plein, et les verts pâturages narguaient les citadins compressés dans les buildings.
Dante a choisi d'accommoder la nouvelle version avec les phantasmes d'un enfant des années 80 : il projette cette fois Anthony dans un monde féerique et joyeux, plein de bruits, de couleurs et de fureur : celui des dessins animés.
"Je me suis toujours intéressé au travail des réalisateurs de dessins animés. Le premier film que j'aie vu, c'était Blanche-Neige et les Sept Nains.
Quand j'ai commencé It's a Good Life, *bien que l'épisode original fût très bien fait, j'ai cherché à y inclure des éléments personnels. Avec le scénariste Richard Matheson, nous avons choisi de ne pas utiliser comme décor une ferme des années 50 (comme dans l'épisode T.V.).*
Nous pensions qu'un enfant d'aujourd'hui, surtout s'il est seul, aurait pour manie de regarder la télévision, de se plonger dans un monde imaginaire. Et puisque MON monde imaginaire, c'est les dessins animés, pourquoi après tout n'aurait-ce pas été aussi le sien? Alors, on a regardé tout un tas de dessins animés avant de commencer l'adaptation.
Il y avait un dessin animé de Chuck Jones qui s'appelait Mouse Wreckers *qui se passait entièrement à l'intérieur d'une maison. C'était un décor parfait, vraiment idéal. On a adopté cela et on a construit pour la maison d'Anthony, le petit garçon du film, quelque chose qui ressemblait à ce décor".*
Dante s'était déjà amusé avec les dessins animés dans *Pirahnas* et *Hurlements*. Alors que les victimes succombaient sous les mâchoires des petits poissons ou des loups-garous, un poste de télé diffusait au même instant des dessins animés montrant un grand loup soufflant sur la maison des petits cochons et un gros poisson blagueur harcelant un pêcheur solitaire! Mais cette fois, le dessin animé, seul refuge d'un enfant solitaire, accapare la réalité.
Le monde merveilleux de Mickey n'est plus comme dans *Hurlements* et *Piranhas* une représentation fugitive et humoristique de la réalité, mais le terrain de jeu grotesque d'un enfant capricieux et de ses "parents" paniqués. D'ailleurs, dans ce décor de pain d'épice, les adultes eux-mêmes se mettent à gigoter et à piaffer comme des souriceaux. Tout le monde vit dans la télé. Au son des PinPon! des Bang! des Vraoum! et des Aceaargghh! aussi... Car les habitants des dessins animés ne sont pas toujours tendres entre eux. Et encore moins avec les intrus...
"Les dessins animés les plus drôles sont ceux qui sont les plus violents. Les enfants, je crois, sont constamment sous-estimés. Les gens essaient toujours de leur cacher des choses, de les tenir à l'écart en pensant qu'ils ne sont pas capables de comprendre la réalité. Disons qu'un enfant de dix ans aujourd'hui est largement aussi futé que je pouvais l'être, moi, à l'âge de quatorze ans. Tant de choses les stimulent dans notre société. Les dessins animés, par exemple, sont pour eux une grande source d'épanouissement".

La maison du docteur Caligari.

Anthony, le héros du sketch, a de quoi être ravi. Dante et ses techniciens ont réalisé une prouesse : recréer en trois dimensions un univers de faux-semblants, de perspectives improbables, de couleurs délavées. Du coup, le petit garçon vit bien dans la maison de Félix le Chat : les fauteuils ont des accoudoirs gonflés, des coussins trop rembourrés, le couloir du premier étage, zébré d'ombres impossibles, se continue à l'infini, et on aperçoit même derrière les petites fenêtres à rideaux fuselés, un joli paysage de carton.
Le travail sur l'espace est époustouflant. Grâce à la photographie de John Hora, à qui l'on devait déjà les crépuscules bleutés de *Hurlements*, les protagonistes sont comme traqués par leurs ombres, et les meubles semblent encastrés dans les murs. Comme dans *Tom et Jerry*, Anthony et sa petite famille s'évanouissent d'un seul coup derrière un bout de décor, et ressurgissent ailleurs l'instant d'après. Cette fabuleuse maison n'a en fin de compte plus de dimensions : suivant les cadrages et les éclairages, les décors et les personnages changent de taille.
A la base de ces miracles visuels, une option technique très inhabituelle, directement hé-



A LA BASE DE CES MIRACLES VISUELS, UNE OPTION TECHNIQUE INHABITUELLE.

ritée de l'expressionnisme allemand (remember Caligari...).

"Les décors n'ont pas été construits à l'échelle réelle. Il n'y avait pas d'angles droits par exemple. On ne pouvait pas monter l'escalier, car il se rétrécissait énormément quand on arrivait en haut. Les perspectives ont été forcées : ce n'est pas visible au premier coup d'œil, et ça ne l'était pas même sur le plateau, mais il en résulte une déformation de l'image différente de celle qu'on peut obtenir avec des objectifs spéciaux".

Le lapin aux dents pointues

Et puis, bien sûr, le meilleur pour la fin. Dante et son équipe n'ont pas fait que matérialiser une bicoque de dessins animés, ils ont aussi invité quelques amis de Droopy à rejoindre la réalité d'Anthony. C'est là qu'intervient, celui que certains (moi...) nomment déjà le Merlin du cinéma : Rob Bottin, ce grand mec de vingt-cinq ans hyper-doué, créateur des maquillages spéciaux de *The Thing* de Carpenter et de *Hurlements* de Joe Dante. Dante lui a demandé l'impossible : sculpter et animer une faune de cartoons : gros bunny aux dents trop longues, loup de Tasmanie vrombissant, bref, tout un lot de bestioles aux tronches rigolardes et grimaçantes, aux yeux sauteurs à la démarche bancale. Un bout de Tex Avery pour de vrai quoi !

"La séquence d'effets spéciaux à la fin, a pris énormément de temps. Rob Bottin s'est enfermé dans ses studios, en est ressorti avec quelques esquisses inspirées des dessins animés de Tex Avery et des dessins de jeunesse, influencés par la "Car Culture" américaine montrant des monstres à grosses têtes au volant de petites voitures (NDLR : on retrouve cette influence sur les bagnoles "customisées", dragons cracheurs de flammes émergeant des capots laqués des vieilles Simca retapées et transformées en dragsters). *Notre ami Bottin a combiné tout cela avec des petits trucs dont il a la spécialité, pour obtenir les monstres qui jaillissent de la télé.*

Tous ces effets étaient mécaniques puisqu'ils étaient réalisés sur le plateau. Des gens cachés sous les créatures manipulaient des cordes, des câbles, des ballons. Cette technique prend énormément de temps : comme elle nécessite beaucoup de main d'œuvre, elle est difficile à mettre en place. On a dû également varier constamment la vitesse de la caméra, car lorsque c'est une main humaine qui s'occupe de mettre en place de tels procédés, le rythme devient également mécanique. On le casse en changeant la vitesse de la caméra.

Il n'y a pratiquement pas dans le film de plan à effets spéciaux qui soit filmé à vitesse normale. Nous avions mis au point cette technique dans Hurlements. *On commence donc un plan à 24 images-seconde, on descend à 12 images-seconde, puis on remonte à 30 images-seconde. Ensuite, lorsqu'on visionne le tout, on sélectionne les morceaux les plus réalistes. La seule difficulté, c'est qu'on ne peut pas laisser cela longtemps sur l'écran. Toutefois, il faut bien être conscient d'une chose, c'est que lorsque qu'on filme des monstres, moins on en montre, plus ils restent dans la tête du spectateur !"*

Over the rainbow...

Le sketch de Joe Dante retrouve la magie de ces films qu'on se tapait, tout mômes, le dimanche après-midi, après le gâteau. Des films féeriques, merveilleux, avec des arbres qui parlent et des routes toutes jaunes qui se perdent dans l'horizon. Il nous précipite dans un monde qu'on croyait disparu. Un monde pétillant, où les mots lancés en l'air vous retombent sur la tête, où les saucisses sont prêtes à se coller sur le bout de votre nez, où les Droopy traversent l'écran de la télé pour vous faire un pied de nez.

Un monde en couleur (même si on y pénétrait par une télé noir et blanc) où les grandes personnes ne sont pas bien vues. Un monde trop beau pour n'être pas vrai. Celui de Judy Garland et de son chien Toto. Celui de l'infâme Dr. T. et de ses enfants musiciens.

On comprend que Spielberg ait supplié ensuite Dante d'imaginer *Gremlins*, une sorte de suite à son sketch : des magiciens pareils, ça ne court pas les rues...

FRANÇOIS COGNARD ■
Interview par Phil Edwards.

FICHE TECHNIQUE :

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION.3e SKETCH. PR : Michael Finnell. R : Joe Dante. SC : Richard Matheson, d'après un sujet de Jérôme Bixby. PH : John Hora. MONT : Tina Hirsch. MUS : Jerry Goldsmith. SFX MAQ : Rob Bottin. DEC : Jackie Carr, William J. Teegarden. SEQUENCES ANIMEES : Sally Cruikshank. MATTE PAINTINGS : Dreamquest Images inc. AVEC : Katleen Quinlan (Helen Foley), Jeremy Light (Anthony), Kevin McCarthy (Oncle Walt), Patricia Barry (La mère), William Schallert (le père), Nancy Cartwright (Ethel), Dick Miller (Walter Paisley).

Contre l'avion, Miller

ELLE VA NOUS TUER! FAITES QUELQUE CHOSE, JE VOUS EN SUPPLIE!!!



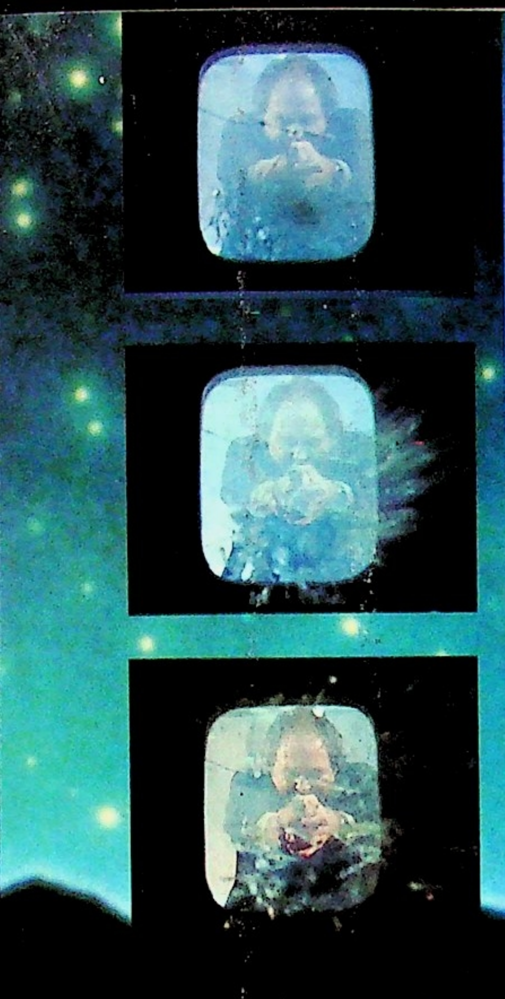
"Mesdames et messieurs, veuillez éteindre vos cigarettes et attacher vos ceintures, l'avion va décoller dans quelques instants." La voix suave de l'hôtesse de l'air résonne encore aux oreilles de Monsieur Valentine comme une prémonition funeste. Oui, Monsieur Valentine a cette trouille qu'on ne guérit pas, qui vous colle aux boyaux comme une liqueur trop amère : il a une terreur viscérale des avions.
Oh, sur terre Monsieur Valentine est quelqu'un de très convenable! De reconnu même. Ses ouvrages mathématiques ont obtenu un succès certain et il a un nom dans le monde des Sciences. Mais lorsqu'il prend un vol, théorèmes et équations foutent le camp et il se retrouve seul... avec cette trouille noire de l'altitude.
Le voici justement dans les toilettes de l'avion. Recroquevillé sur lui-même, inondé de sueur, il laisse échapper quelques gémissements de ses lèvres serrées. Il craque.
Heureusement, les hôtesses n'en sont pas à leur premier vol. Gentiment, elles calment monsieur Valentine, l'extraient de son petit refuge dérisoire et lui font regagner son fauteuil. L'incident semble clos et, malgré l'orage, le voyage va sans doute se passer sans encombres.
Monsieur Valentine, lui, n'ose plus bouger. Epuisé, il jette un regard vide à travers le hublot. Un regard sans objet qui erre sur l'aile de l'avion, se balade sur les réacteurs et se perd dans la nuit.
Erre sur l'aile de l'avion, se balade sur les réacteurs et se perd dans la nuit...
Erre sur... Mais? Mais quelle est donc cette silhouette difforme plaquée sur l'aile? On dirait... Mais oui, elle bouge! Elle rampe! Elle vit! Elle se glisse jusqu'au réacteur, le chevauche, s'apprête à le détruire! Aaaaaaaahhhhh! Vite! Vite! Il faut faire quelque chose! Elle va nous tuer tous! Ne restez pas là à me regarder comme si j'étais fou! Elle va nous tuer, je vous dis! Faites quelque chose je vous en supplie! Faites quelque chose!...

Comme une sauterelle sous un verre

N'en racontons pas plus! Vous connaissez-là le postulat de départ du terrifiant quatrième sketch de *Twilight Zone;* à vous de découvrir le reste...
Précisons tout de même un peu quel en est le décor : *Terreur à 20000 Pieds* se déroule presque intégralement dans un avion. Mais un avion filmé par George Miller, le réalisateur de *Mad Max 1 et 2!* Le John Ford des temps nouveaux, le maître des grands espaces réduit à un décor d'à peine cent mètres carrés, quelle folie!
Folie? Pas tant que ça. Le jour où Spielberg et Landis ont proposé à Miller de réaliser ce dernier sketch, ils ont été bien avisés.
Le réalisateur étouffe dans ce décor. C'est évident. Et puisqu'il s'agit de filmer un type stressé, cette claustrophobie est pour le moins bienvenue. *Terreur à 20000 Pieds* jouant sur les nerfs, les mouvements de caméra de Miller, qui, sans cesse et sans cesse, butent sur les parois intérieures de l'appareil, sont d'une efficacité maximale, hystérique.
Mais n'allez pas croire pour autant que la réussite du sketch est le fait du hasard, du tempérament naturel d'un metteur en scène habitué aux déserts australiens, projeté soudain dans un lieu clos et qui, inconsciemment, filmerait l'un et l'autre de manière identique! On sent dans *Terreur à 20000 Pieds* la même intelligence, le même professionnalisme et, surtout, la même rigueur qui ont permis aux deux *Mad Max* d'être ce qu'ils sont (inutile de préciser, je pense).
J'en veux pour preuve ces travellings le long des rangées de fauteuil, semblables dans leur principe à ceux de *Mad Max 2* le long du camion citerne. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de développer l'action en offrant au regard, dans un même mouvement de caméra ultra-rapide, mille actions, mille visages différents qui se succèdent, se répondent et se bousculent.

Il ne faut pas parier sa tête avec le diable.

Gros inspecteur obscène au visage dégoulinant de graisse, couple de vieillards arborant des T-shirts branchés, punk timide échappé des mains du Humungus de *Mad Max 2*, petite fille perverse qui fusille Valentine tantôt de ses yeux, tantôt de son polaroïd, les passagers de l'avion composent une foule bigarrée, aux réactions étonnantes, qui se prête volontiers à ce jeu de la frénésie.
Tout George Miller est là. Dans cette capacité à créer un univers impossible, mais crédible. Réaliste dans son délire. Beaucoup d'écrivains, mais peu de metteurs en



scène sont ainsi parvenus à rester cohérents dans un fantastique du grotesque. Federico Fellini y était arrivé lui, dans un sketch d'*Histoires Extraordinaires* intitulé *Toby Dammit, Il ne faut pas parier sa tête avec le Diable*. C'était à ce jour le dernier "court métrage", la dernière nouvelle de ce genre à avoir *réellement* atteint son but : effrayer en jouant la carte de la démesure, de l'Hénaurme.
Aidé par le grand chef opérateur Allen Daviau (*E.T.* et le sketch de Spielberg!), George Miller vient aujourd'hui d'égaler le grand maître italien. Et ce, en jouant quelque peu sur le même matériau. Car dans un film comme dans l'autre, il s'agit pour le personnage principal de ne pas perdre sa tête. Au sens propre ou figuré. Alors mesdames et messieurs, cette boule, Monsieur Valentine la perdra-t-il? Faites vos jeux...

NICOLAS BOUKRIEF.

FICHE TECHNIQUE :

TWILIGHT ZONE, LA QUATRIEME DIMENSION. 4e SKETCH. PR : Jon Davisen. R : George Miller. SC : Richard Matheson, d'après son sujet original. PH : Allan Daviau. MONT : Howard Smith. MUS : Jerry Goldsmith. SFX MAQ : Craig Reardon, Michael McCracken. DEC : Jackie Carr, William J. Teegarden. SFX VISUELS : Peter Kuran, Industrial Light and Magic. SFX ANIMATION : David Allen.
AVEC : John Lithgow (Mr. Valentine), Abbe Lane (la première hôtesse), Donna Dixon (la jeune hôtesse), John Dennis Johnston (le co-pilote), Charles Knapp (le Marshall), Christina Nigra (la petite fille).

LES EFFETS SPECIAUX DE :

SPASMS

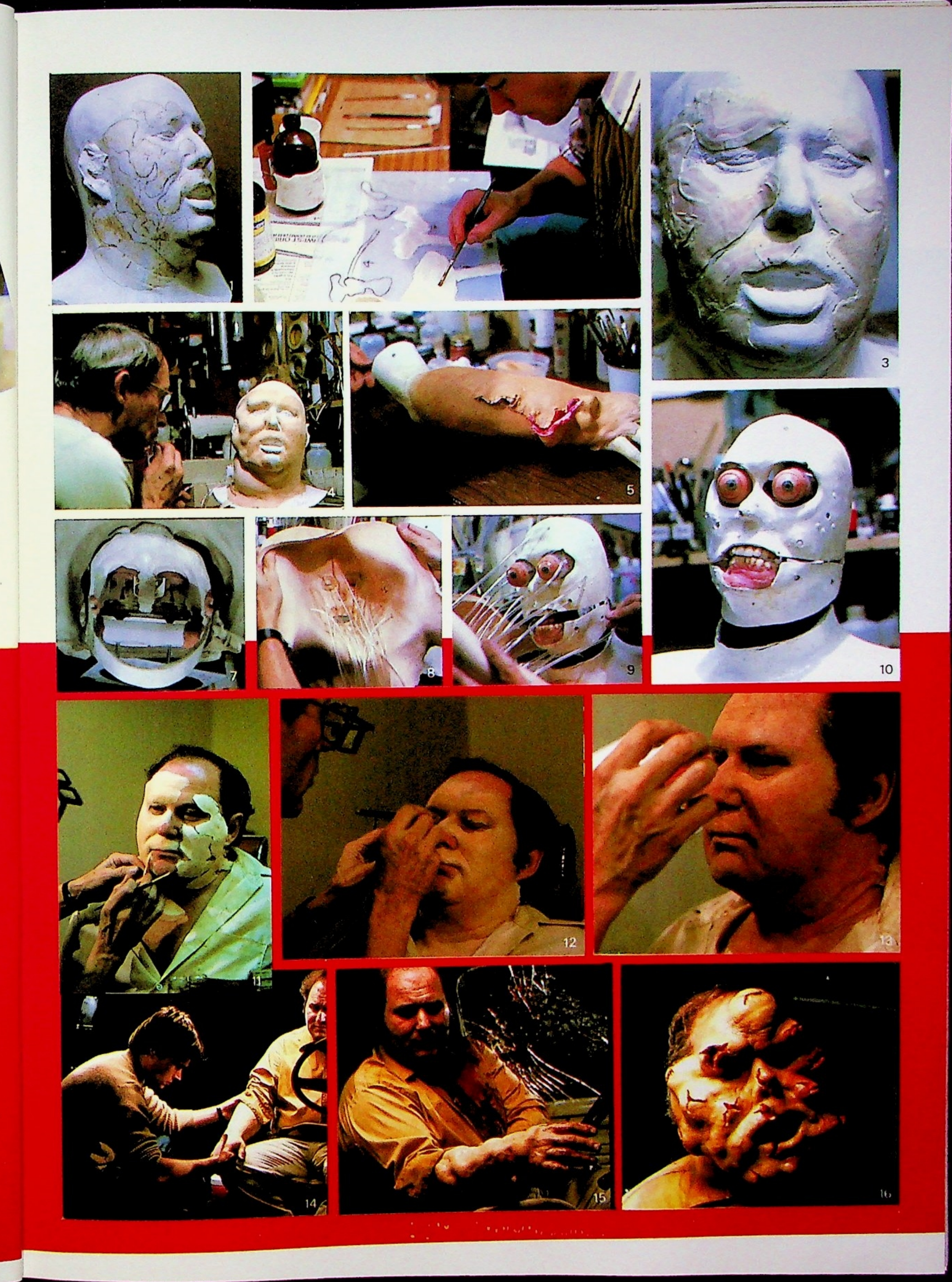
Un serpent géant télépathe sème la terreur dans une petite ville américaine. Le nouveau thriller de Williaw Fruet, l'autre grand réalisateur fantastique canadien. Du suspense, et beaucoup d'horreur grâce aux effets spéciaux de Dick Smith, maître incontesté du genre. Starfix vous dévoile les secrets du grand Dick.

Le nom de **Dick Smith** est très rarement associé à des films à petit budget, surtout quand ce sont des films d'horreur. Son travail sur **Spasms** (anciennement *Death Bite*) est l'exception qui confirme la règle, puisque c'est le fruit d'un concours de circonstances : *« Au départ, raconte Smith, c'est un ami, le maquilleur canadien Stephan Dupuis, qui avait été engagé pour réaliser l'unique effet du film : le bras d'un marin qui gonfle à la suite d'une morsure du serpent géant. Stéphane m'a demandé s'il pouvait venir travailler chez moi afin que je supervise la fabrication de l'effet. J'ai accepté. Plus tard, le producteur et le réalisateur du film sont venus me voir parce qu'ils avaient décidé d'ajouter beaucoup d'effets spéciaux à la fin du film. Ils connaissaient la technique des bladders, mais ils désiraient quelque chose de différent. Nous avons discuté et je me suis souvenu d'une lettre que m'avait récemment envoyée Steve Laporte. Il m'expliquait qu'il avait utilisé un solvant pétrole sur du caoutchouc mousse pour l'effet spécial d'une femme se transformant en sorcière (il s'agit de* Superstition*). J'ai saisi un vieux masque qui traînait dans mon atelier, et j'ai fait une démonstration de cette technique aux producteurs. Ils ont aimé le résultat et ont conçu une scène pour utiliser le procédé ».* En fait, leur réaction fut si positive que Smith reçut commande de plusieurs effets basés sur cette surprenante réaction chimique : *« Nous avons eu énormément de choses à faire en très peu de temps. Stéphane est venu du Canada pour m'assister aux côtés de Carl Fullerton ».* La vision la plus spectaculaire du film se trouve à la fin. Le corps d'Al Waxman qui vient de se faire mordre par le serpent géant subit une horrible métamorphose : *« Nous avons conçu la scène en deux temps,* déclare Smith. *Tout d'abord le visage de la victime se met à gonfler. Pour cela nous avons utilisé des* **bladders** *(sortes de petits ballons moules que Smith a mis au point pendant le tournage d'***Altered States***) disposés sous une fine couche de peau en caoutchouc mousse. Ces bladders ont été fabriqués de manière à couvrir tout le visage de l'acteur. Leur superposition donne un côté fluctuant à la peau. Puis il y a une coupure, et nous passons à un bras qui commence à gonfler. C'est Carl qui s'en est plus particulièrement occupé. La peau gonfle au niveau de l'avant-bras, et la déformation se déplace jusqu'aux doigt, comme si le venin se propageait à travers la chair. Ce trucage combine à la fois les bladders pour que la peau se soulève, et le solvant pour qu'elle se fonde dans un même temps. Nouvelle coupure, nous passons au visage de l'acteur. C'est en fait une tête mécanique (comme celle de Catherine Deneuve pour* **The Hunger***) constituée d'un masque en caoutchouc mousse recouvrant un squelette articulé en fibre de verre : la bouche s'ouvre, le cou pivote, et les yeux peuvent s'exorbiter ou se rétracter. Nous avions installé dix-huit tuyaux pour amener le solvant à la peau pré-déchirée et teintée de telle manière que les plaies aient l'air plus profondes. J'avais prévu au départ de colorer le solvant pour que l'on voie le visage changer de teint autour des blessures. Mais, le jour du tournage, j'ai oublié de remuer la bouteille, et les pigments sont restés au fond. Malgré ce détail, l'effet fut parfaitement réalisé comme en témoignent les photos : la victime hurle et se débat pendant que son visage se déforme, et, sous la pression du venin, les yeux jaillissent des orbites. »*
Dick Smith et son équipe partirent quelques jours au Canada pour le tournage de leur travail, qui comprenait également une séquence de cauchemar, au cours de laquelle les victimes décomposées du dieu reptile reviennent sous la forme de morts-vivants : *« Nous n'avions pas le temps de faire quelque chose pour cette scène,* se souvient Smith, *et comme elle n'était pas très importante, nous avons fait les maquillages sur le plateau, rien d'extraordinaire, un travail improvisé fait avec du papier, du latex, et beaucoup de saletés. Je ne sais pas si cela a résisté au remontage du film ! »* Oui, le film a connu quelques "mutations" lui aussi, mais, comme on le dit souvent, ceci est une autre histoire... et on vous en parlera bientôt.

BENOIT LESTANG ■

LEGENDES EFFETS SPECIAUX "SPASMS"

1 : Sur le moulage de la tête de Al Waxman, Dick Smith a dessiné la forme des bladders.
2 : Carl Fullerton fabrique les bladders (litt. les vessies) qui sont en fait des petits ballons en caoutchouc uréthane.
3 : Les bladders sont appliqués sur la tête en plâtre de l'acteur. On voit nettement les tuyaux intégrés dans la matière même.
4 : Dick Smith teste les bladders recouverts d'une fine peau de caoutchouc mousse.
5 : Test du bras fabriqué par Carl Fullerton.
6 : Préparation de la fausse tête mécanique. Sur le moulage de l'acteur, Dick Smith a sculpté des déformations "raccords".
7 : Le mécanisme qui fait bouger les yeux est installé dans le crâne en fibre de verre.
8 et 9 : Les tuyaux amenant le solvant sont collés à la peau avant d'être intégrés dans le crâne.
10 : Une vue du squelette, avant la pose de la peau en caoutchouc mousse.
11, 12 et 13 : Dick Smith pose les bladders et maquille l'acteur. Remarquez le tuyau sortant du cou d'Al Waxman.
14 : Carl Fullerton prépare le faux-bras.
15 : Le résultat à l'écran...
16 : Le solvant a été injecté, transformant la fausse tête en une masse de chair informe.



La foire de



La Foire des Ténèbres *est un film beau comme une baraque de fête foraine enluminée de frais, un chromo brillant aux couleurs rétro, fait de belles images, de bons sentiments et d'effets spéciaux moderne-ancien, comme Meliès aurait pu en faire s'il en avait eu les moyens techniques...* ***La Foire des Ténèbres*** *a la saveur sucrée et un peu perverse des grosses pommes d'amour vernies de rouge qui, quand on les croque, emplissent la bouche d'un goût à la fois familier et frustrant, fort et fade, souvenir de tours de manège trop brefs parmi les cris d'enfants enjoués et de troubles après-midi pluvieuses... Attiré par le péché, les regrets et les envies des petits et des grands, Monsieur Dark fait au village engourdi sa visite séculaire... Et méfiez-vous de ses promesses : quand le mal devient généreux, il fait payer très cher ses cadeaux...*

es ténèbres



Avril est le mois le plus cruel", nous révèle T.S. Eliot, car il "tire les lilas de la terre morte". A en croire Ray Bradbury, octobre et novembre seraient les mois les plus mélancoliques de l'année, les plus dangereux pour l'esprit. Les feuilles mortes baignent dans les flaques d'eau comme des tisanes froides, c'est l'époque d'Halloween, la nature et les esprits se teintent de couleurs spleenétiques, et les habitants du "pays d'octobre" doivent maintenant se garder des "gens de l'automne". Si cette sorte de poétique bradburienne vous sied, il n'y a pas de doute : *La foire des ténèbres (Something Wicked This Way Comes)* de Jack Clayton sera votre film du mois (il est vrai un peu hors saison...).

Pour commencer, je m'abstiendrai de tout résumé : si vous avez lu le roman, il serait inutile de vous ennuyer plus longtemps ; si vous ne l'avez pas lu, je n'ai pas l'intention de vous priver de la joie de découvrir tout seuls les sombres événements qui vont faire basculer dans le surnaturel la petite ville de Green Town. Précisons dès le début que *La foire des ténèbres* est à ce jour la meilleure "illustration" du monde onirique et automnal de Ray Bradbury. Celui-ci s'est adapté tout seul, comme un grand, en scénarisant son beau roman de 1962, lui-même version "gonflée" d'une nouvelle de 1948, *The Black Ferris*, parue dans la célèbre revue *Weird Tales*... Jack Clayton *(Les chemins de la haute ville, Les innocents)* a tissé une mise en scène d'une rare élégance, en puisant dans la tradition du réalisme fantastique anglo-saxon, et en renvoyant à la phrase ampoulée et glacée de Bradbury son digne reflet cinématographique. La direction artistique est à couper le souffle et vous irez me chercher, si vous le pouvez, d'aussi beaux paysages que ceux, peints sur verre, des alentours de Green Town. La photo indescriptible de Stephen H. Burum *(Outsiders)* singe le technicolor



d'antan dont elle retrouve les tonalités chaudes, flamboyantes. Le film regorge d'effets spéciaux spectaculaires et s'appuie sur une interprétation aussi sobre que solide. Mais...

OBJECTIONS ET PERPLEXITES

Le résultat est là, sur l'écran. J'ai beau me secouer, me raisonner : il y a quelque chose qui cloche. Je ne frémis pas. C'est beau, mais j'ai un peu froid. Je réfléchis... Par moments le film m'apparaît comme un exercice calligraphique impressionnant et désuet, ambitieux, coûteux et quelque peu académique. L'instant d'après j'oublie tout et je dévale au clair de lune les collines de Green Town, en compagnie de Will et de Jim, vers le Pandemonium Carnival de Mr Dark... Et voilà qu'une longue plage, aussi bavarde que le reste était passionnant, me plonge à nouveau dans la perplexité. Que s'est-il passé? D'une séquence de dialogues à une séquence de purs effets spéciaux, les spectateurs percevront comme moi une différence de température, qui finit par résumer le film tout entier. Méfions-nous des scripts qui traînent pendant des années dans les tiroirs de leurs auteurs ou des productions : ils finissent par souffrir des remaniements, des coupes, des compromissions qu'ils ont dû subir pour pouvoir être réalisés. Parfois un rapport un peu malsain s'établit entre un script couvé trop longtemps et ses auteurs, une certaine distanciation critique disparaît et on finit par oublier le regard "autre" et exigeant du spectateur. L'histoire de *La foire des ténèbres* est longue et compliquée, et concerne, à des stades différents de son évolution, des réalisateurs aussi variés que Gene Kelly, Sam Peckinpah, Mark Rydell, Tony Scott, David Lynch, Carroll Ballard... et Steven Spielberg. Quand le projet, grâce aux efforts de Bradbury, aboutit à Jack Clayton (metteur en scène peu prolifique, mais raffiné et perfectionniste), les producteurs se nomment Peter Vincent Douglas (fils de Kirk) et... Walt Disney! On sait les efforts surhumains que la firme de papa Walt a accompli, ces dernières années dans le but d'élargir son domaine artistique et commercial et de rivaliser avec les grandes productions du style Lucas, Spielberg et autres "movie brats". Les résultats ont pour titre *Les yeux de la forêt* (beurk!), *Dragonslayer* (enfin...) et *Tron* (enfin!). Malgré tous ses efforts, l'insigne maison semble avoir bien du mal à se déprovincialiser, à arracher son étiquette "cinéma du dimanche avec papa et maman (+ la bonne)". Ah, si le "vieux" était là pour voir tout ça!

RESTAURATIONS ET ENLUMINURES

Mais le "vieux" n'est plus là (rest in peace), et il a bien fallu visionner sans lui le premier montage de *La foire des ténèbres*, version Clayton... Devant les yeux ébahis des producteurs, distributeurs et autres responsables de taille, défilaient les bobines d'un film esthétiquement démodé, élégant, subtilement pervers et franchement bavard, qui n'abusait pas des effets spéciaux (dont Clayton n'est pas un familier). *La foire des ténèbres* avait pris la bonne route pour devenir un film d'auteur(s) et un insuccès commercial. Autrement dit, si la foire était vraiment foireuse, elle risquait de rester dans les ténèbres. Affolement général. Compte tenu du budget élevé, des décors et de l'équipe technique, on s'attendait à mieux. Qu'auriez-vous fait dans une telle situation? Mais du coloriage, voyons! Le "manuscrit" original de Clayton se voit donc "enluminé" par une équipe exceptionnelle de spécialistes des effets spéciaux, sous la direction de Lee Dyer *(Métal Hurlant, Tron)*. Nos restaurateurs coupent, rehaussent, renforcent, re-storyboardent, rajoutent, surimpriment et arrivent à transformer partiel-

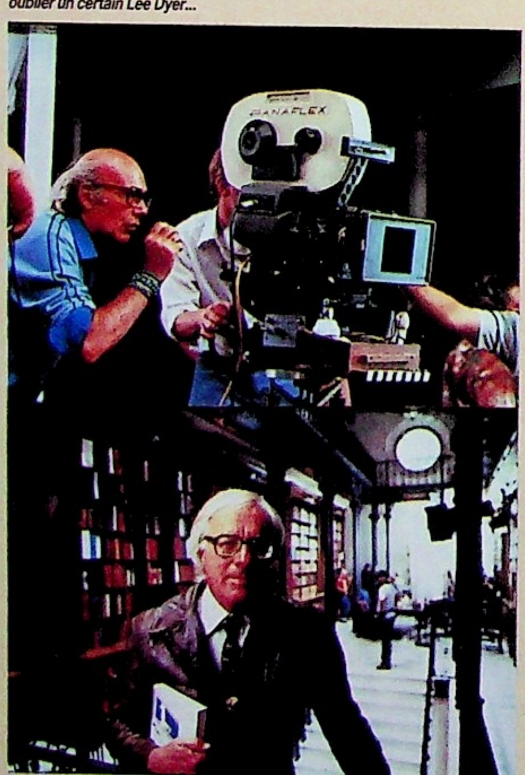
Pendant la parade, deux hommes cherchent deux enfants, un brun et un blond, le premier pour les croire, le second pour les perdre...

lement cette "foire des ténèbres" en une "foire du trône" plus au goût du jour. D'où la sensation, un peu gênante, d'assister à la projection simultanée de deux versions différentes du même film, une un peu anachronique, mais intéressante, cohérente, sincère; l'autre technologiquement virtuose et par moments fâcheusement tape à l'œil et récupératrice (voir par exemple la séquence des tarentules).
Ce grand "fondu enchaîné" du Hollywood d'antan à celui d'aujourd'hui pèse lourd sur la qualité et l'unité stylistique du film. Malgré la splendeur des maquettes et des effets spéciaux optiques et mécaniques (la foire avec sa roue géante, le manège "chronophage", les tarentules vraies et fausses, les métamorphoses, animations, surimpressions, irisations, éclairs, avec en prime une tornade digne de *Raiders of the Lost Ark*), une sensation de creux, un temps mort, un décalage entre plans "réels" et plans "truqués" sont là pour nous rappeler que la mayonnaise n'a pas tout à fait pris (sans pour cela tourner en eau de boudin). Notre bonne vieille foire, bien que remise à neuf, ne fera peut-être pas le nombre d'entrées qu'elle mériterait. A quoi bon dès lors tomber dans les pièges d'une pieuse cinéphilie de rapiéçage, prétendument "analytique", et traiter tout le monde d'abruti, d'ectoplasme et de bachi-bouzouk tout en ordonnant une deuxième vision du film. A quoi bon sortir tout l'attirail, le "kit" complet du "petit critique" et se déchaîner à disséquer les soi-disant "thèmes profonds et très pervers" de l'œuvre. Absence du Père et crainte de la femme, complexe d'Œdipe et pédophilie latente; crises d'identité et éventail des terreurs et pudeurs de l'Amérique profonde; frustrations et phantasmes sexuels sublimés, punis selon une rigoureuse peine du "contrappasso" dantesque (si vous êtes gourmand, en enfer vous aurez du diabète; si vous aimez trop les femmes, vous deviendrez une femme à barbe, et ainsi de suite). J'en passe... Rien de tout cela ne pourra me faire rebrousser chemin : un grand film est tel dès la première vision, par vertu de cohérence, de rythme, de mesure. Il eût peut-être été intéressant de juger *La foire des ténèbres* sur la version "réaliste" et nuancée de Clayton, malgré ses lenteurs et ses préciosités.



Le moment est venu de rendre hommage à l'exceptionnel talent, au rigoureux sens plastique de Jack Clayton, qui nous avait sérieusement préoccupés en 1974 avec son *Great Gatsby (Gatsby le magnifique)*. Ce qui ravit, ce qui enchante le plus dans *La foire des ténèbres*, est dû entièrement à l'art magique de Clayton, à ses compositions géométriques et glacées, à ses mouvements de caméra sinueux, sensuels, en accord parfait avec les décors et la photo. Le réalisateur du sublime *Les innocents* (*The Innocents*, 1961, énième et splendide adaptation du *Tour d'écrou* de Henry James) est bien vivant, et attend le grand sujet de son âge mûr. Nous sommes impatients... J'ai déjà dit que l'interprétation me paraissait sobre et solide à la fois, encore que curieusement discrète, en sourdine. Les morceaux de bravoure, les points d'orgue ne manquent pas pour autant. J'en veux pour preuve l'affrontement dans la bibliothèque entre Jonathan Pryce (Mr Dark), excellent acteur shakespearien, et l'émouvant Jason Robards (Charles Halloway, le papa héroïque) qui incarna Dashiell Hammett dans *Julia* de Fred Zinnemann. J'oublie volontairement la multitude d'excellents seconds rôles et souligne les apparitions de Royal Dano (Tom Fury, l'homme aux paratonnerres) et Pam Grier (la sorcière). Pour ce qui concerne les emprunts strictement cinéphiliques, je me borne à relever des traces d'Hitchcock pour le manège *(Strangers on a Train)* et de Spielberg *(Raiders of the Lost Ark)* pour la nuée maléfique, les tarentules et la tornade; quelques clichés "Star Wars" traversent le commentaire musical (James Horner). Et je m'arrête là.

Qui est donc le véritable créateur de LA FOIRE DES TENEBRES? Jack Clayton le cinéaste ou Ray Bradbury le romancier et scénariste?... Mais ce serait oublier un certain Lee Dyer...



POUR UN BON USAGE...

Il s'agissait, à l'origine, d'illustrer fidèlement le récit-rêverie de Bradbury, tout en conservant sa structure un peu floue et en encourageant une floraison visionnaire, un kaléidoscope fantastique, reflet des craintes de l'enfance et des faiblesses de l'âge adulte. Mais on aurait tout aussi bien pu opter pour un scénario plus "années'80" (quelqu'un comme Spielberg aurait sans doute choisi cette solution), et réalisé en tenant compte de la demande du marché actuel. La solution de l'"illustration", flatteuse pour l'écrivain, a été court-circuitée par les craintes (justifiées) de la production et le scénario a dû subir quelques séances de rééducation pour pouvoir suivre au bon rythme l'évolution générale du film. On a si bien ménagé la chèvre et le chou que l'on ne sait plus très bien à qui s'adresse le film, dans quelle tranche d'âge se situe le public visé. Impression renforcée par l'incessante oscillation du film entre différents registres, du fantastique "soft" à l'"horror" en passant par des flashes oniriques aussi splendides que gratuits; le tout enrobé d'un caramel esthétique qui rappelle les lourdes productions de jadis (comédies musicales, adaptations de Dickens, films d'aventure en studio, etc.), destinées aux grands et aux petits, où le grandiose et le spectaculaire palliaient la prudence du langage adopté face à un public d'âge incertain.

Pour terminer, on pourrait dire que *La foire des ténèbres* est quelque chose de moins qu'un très bon film et quelque chose de plus qu'un simple livre d'images. Plastiquement, il est d'une incomparable séduction. Votre serviteur a plusieurs fois été tenté d'arracher de l'écran quelques photogrammes-posters à épingler dans sa chambre à coucher. Son directeur de publication et un certain respect des convenances l'en ont empêché. Gageons que, malgré ses imperfections, *La foire des ténèbres* saura conquérir ceux d'entre vous qui ont conservé leur esprit d'enfant. Malgré les apparences, le mien est toujours intact.

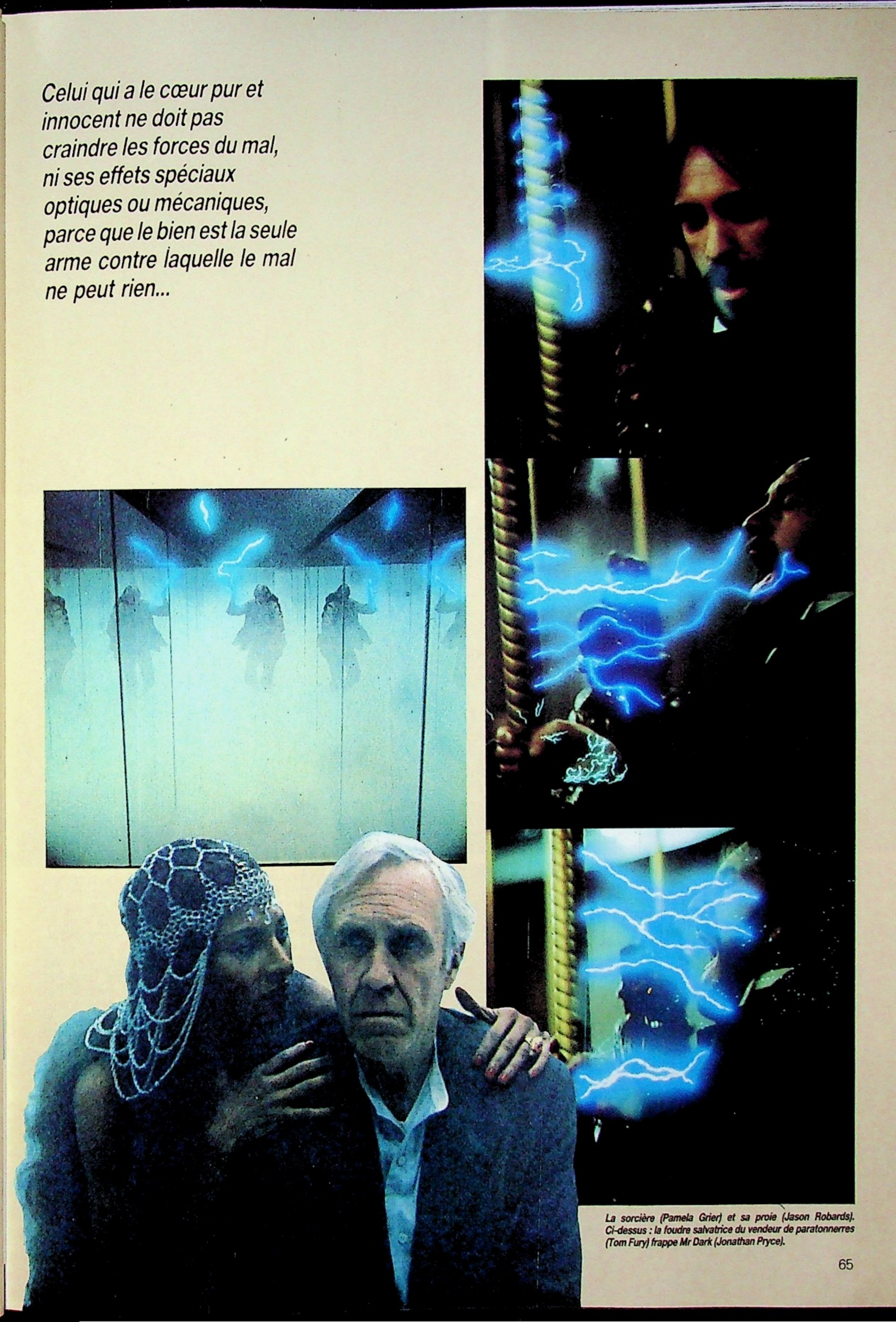
Michel SCOGNAMILLO ■

FICHE TECHNIQUE :

LA FOIRE DES TENEBRES (Something Wicked This Way Comes). 1983. U.S.A. 95'. 35 mm. Technicolor. Dolby stereo. R : Jack Clayton. PR : BRYNA COMPANY (Peter Vincent Douglas). SC : Ray Bradbury, d'après son roman. PH : Stephen H. Burum, A.S.C. DEC : J.B. Mansbridge et R.J. Lawrance. SFX : Lee Dyer. COST : Ruth Myers. MUS : James Horner. MONT : A. Nelson, A.C.E. et B.M. Gordon.

Avec : Jason Robards (Charles Halloway), Jonathan Pryce (Mr Dark), Diane Ladd (Mrs Nighshade), Pam Grier (la sorcière), Royal Dano (Tom Fury), Vidal Peterson (Will Halloway), Shown Carson (Jim Nightshade).

Celui qui a le cœur pur et innocent ne doit pas craindre les forces du mal, ni ses effets spéciaux optiques ou mécaniques, parce que le bien est la seule arme contre laquelle le mal ne peut rien...

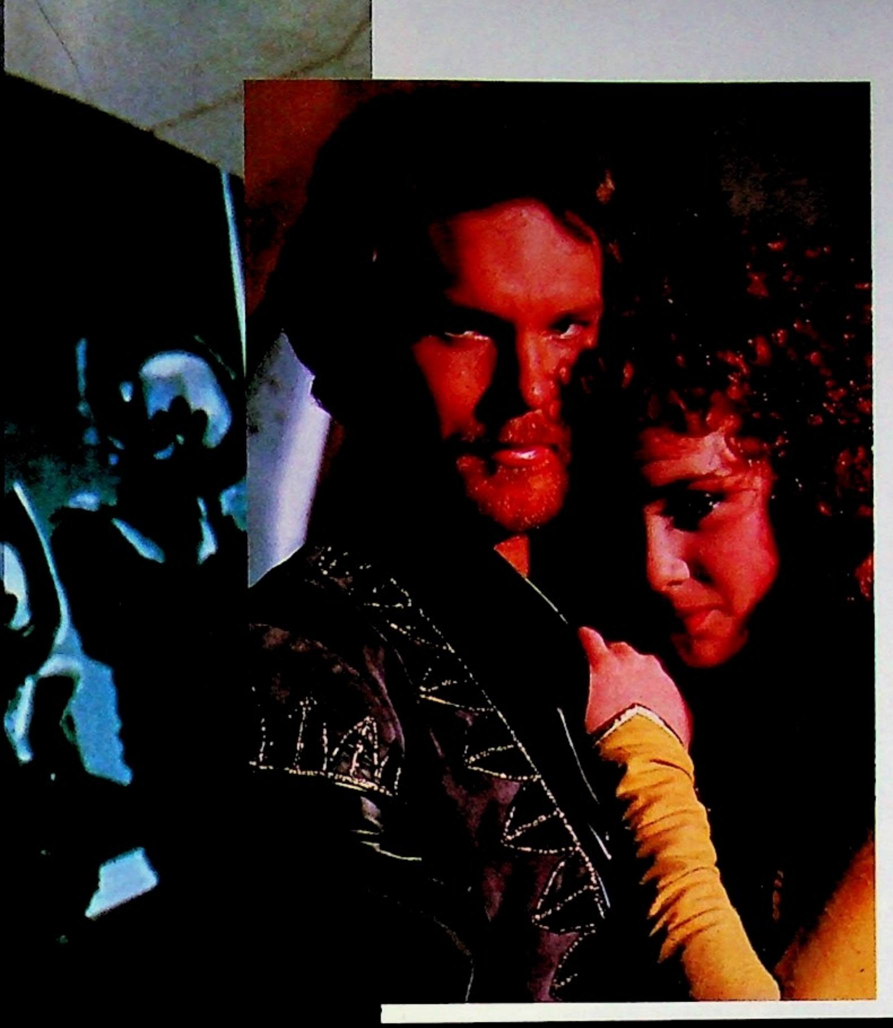


La sorcière (Pamela Grier) et sa proie (Jason Robards). Ci-dessus : la foudre salvatrice du vendeur de paratonnerres (Tom Fury) frappe Mr Dark (Jonathan Pryce).



Le septième art est un art aléatoire et de plus en plus coûteux : avant même de savoir si une nouvelle superproduction est de qualité ou pas, on sait déjà ce qu'elle a coûté, ce qu'elle doit rapporter pour être rentable (en général trois fois la mise) et, après une semaine à l'affiche, ce qu'elle va effectivement rapporter. Ce qui amène, parmi ceux qui gravitent autour du movie monde, ce genre de discussion : "J'ai vu le dernier machin, hier. – C'était bien ? – C'était cher. – Tu crois que ça va marcher ? – Je ne sais pas. La production hésite depuis trois mois à le sortir. Ils ont peur d'investir dans la promotion, et que le film se plante"... En fait, les producteurs se trouvent souvent dans des situations périlleuses, pour ne pas dire invraisemblables. Pour toucher le gros lot, il faut mettre un beau paquet de blé dans l'affaire, dès le début : on ne décroche pas le jackpot avec trois francs six sous. Mais plus il y a d'argent en jeu, plus la production balise, normal. Et il n'a jamais été prouvé que le fait de trembler pour son porte-monnaie ait aidé à prendre les bonnes décisions au bon moment... Regardez **Krull,** par exemple. Est-ce que vous sentez dans vos tripes ce que **signifie** 40 millions de dollars ? Au taux actuel de change, ça fait dans les 34 milliards de centimes, comme disent les attardés de l'ancien franc. **Trente-quatre milliards,** placés au taux très correct de 11 %, ça vous rapporte brut dans les dix bâtons par jour, trois nouveaux millions par mois, bon, il vaut mieux que j'arrête, sinon je vais perdre toute objectivité par rapport à ce petit film sympathique. Et comment voulez-vous que réagissent les gens qui ont investi une telle fortune dans un film, pendant le tournage ? Ils surveillent tout de près, et changent vingt fois d'avis par semaine, ce qui rend le reste de l'équipe hystérique.

En 1980, emballée par la mode de l'**Heroic Fantasy,** la Columbia décide de monter une superproduction super ambitieuse sur le thème des preux chevaliers, de l'amour courtois et de la bonne vieille sorcellerie des temps anciens, genre éminemment sympathique mais commercialement plutôt imprévisible. Jouer une mise énorme sur un sujet plutôt risqué n'a certainement pas contribué à détendre l'atmosphère financière ; et les ennuis ont commencé dès le début de la production... Le scénario original du film s'appelait *Les Dragons de Krull*, ce qui laisse présumer, même sans avoir l'imagination particulièrement développée, qu'il y avait sur la planète Krull, en plus de la végétation, et des preux chevaliers, quelques vigoureux spécimens de ces créatures mythiques couramment désignées sous le doux nom de **dragons.** Là-dessus, sort *Le dragon du Lac de Feu*, une grosse production de Disney qui floppe misérablement dans les salles obscures du monde libre. Immédiatement, le dragon devient **persona non grata** du tout à la Columbia, et on raye son nom du titre et des mémoires ("Il n'a jamais été question de mettre des dragons dans *Krull*", affirmera plus tard le producteur Ron Silverman, ce qui fait, paraît-il, bien rire les troupeaux de dragons domestiques paissant à Hollywood, dont le syndicat furieux a décidé de jeter le mauvais œil sur la production, les dragons crachant plus facilement du venin que des fleurs...). Deuxième source d'inquiétude, Conan, sous ses dehors impressionnants et pétants de santé, ne se porterait en fait pas si bien que ça, dixit le box office. Aïe Aïe Aïe, mauvaises augures ! Difficile aussi d'oublier que dans un autre espace, mais hélas dans le même temps, se tourne le troisième volet de la guerre **étoilée.** L'ombre du Jedi plane sur le film... "On sera meilleur, parce qu'on fait du nouveau", affirme le réalisateur **Peter Yates,** *(Bullit et Les Grands Fonds)*, qui se repasse tous les vieux Errol Flynn et Douglas Fairbanks Jr pour se mettre dans l'ambiance des **héros** sans peur et sans reproche "d'époque". Il veut donner une dimension flynnienne à son jeune roi barbu, le valeureux **Colwyn,** pour le distinguer des **Luke Skywalker** et autres **Solo** galactiques. Yates n'a aucune expérience des films de fantastique SF, mais il en connaît un bout sur la direction d'acteurs ; il va maintenant lui falloir



L'argent ne fait pas le bonheur. Ni les grands films, pourrait-on ajouter après avoir vu **Krull**, *qui est indubitablement un petit film sympathique, idéal pour faire vibrer les gamins par une après-midi pluvieuse. Mais* **Krull** *a coûté 40 millions de dollars, et quand on apprend ça, on ne peut s'empêcher de se poser quelques questions sur le rapport qualité/prix de certains films d'aujourd'hui...*



apprendre à vivre avec la technologie de pointe, puisque, dans la nouvelle version du scénario, aux épées se mêlent les **lasers**, pour faire moins heroic mais plus Sci-Fi... A toute allure, le scénario change. Planquée dans sa Forteresse Noire venue d'ailleurs, **la Bete**, monstre démoniaque et sanguinaire, n'apportera pas seulement la destruction sur Krull, la planète aux deux soleils, mais aussi toute la puissance spectaculaire des armes de demain. Et les **Slayers**, qui n'étaient à l'origine que de noirs chevaliers, se retrouvent promus au rang d'extensions **reptiliennes** de la Bête, assez proches pour le look d'Alien en phase deux (vous vous souvenez, celui qui sort des entrailles de ses victimes, juste avant la mue finale) et enfermés dans des carapaces-armures rébarbatives leur donnant en phase opérationnelle un aspect humanoïde. Quand un des Slayers est détruit, son armure se fendille et un morceau de **barbaque** visqueux et pressé jaillit du couvercle pour se glisser dans le sol. Ensuite, il se transforme en taupe, je présume. Mais



les costumes des chevaliers noirs avaient déjà été fabriqués, on n'allait quand même pas **les jeter?** Ce fut la cour de Colwyn qui hérita du lot, et voici pourquoi les bons sont dans ce film habillés de noir, au mépris du fait que les gentils sont plutôt clairs, d'habitude, dans ce genre d'histoire; mais comme les Slayers de l'intérieur de la Forteresse se vêtent volontiers de blanc, on ne peut plus faire confiance au jugement instinctif de ses yeux, ni aux bonnes vieilles valeurs sûres du genre...

LA STRATEGIE DE L'ARAIGNEE

Krull est un film fait d'abondance et de restrictions, de temps ou d'argent (ce qui au cinéma est souvent synonyme) largement prodigué ou rigoureusement compté, de bouleversements de scénario, de marches avant suivies de marches arrière, de voltes suivies de faces, avec comme parfaite illustration de l'insécurité ambiante les scènes dites de l'araignée. **Stephen Archer,** l'animateur sorti tout droit du *Choc des Titans*, a commencé de travailler avec une araignée à abdomen rouge qui fut, après deux semaines de dur labeur, déclarée inapte. Il fallait une araignée de **cristal,** entièrement transparente. Patiemment, Archer tisse sa toile et donne vie à l'araignée – une dizaine de secondes à l'écran représentent plus de cinq jours d'animation. A un moment, le scénario prévoyait de faire une réplique du sablier de la veuve dans l'abdomen du gros insecte de l'arachnide, trait d'union visuel renforçant leur lien, mais le projet fut abandonné par manque d'argent, tout comme l'idée que le sorcier tuerait l'araignée d'un coup d'épée. En fait, toujours pour raisons économiques, **Ynyr** n'apparaîtra jamais dans le voisinage de l'araignée; toutes ces restrictions appauvrissent l'impact de cette assez longue scène. L'araignée est belle, esthétiquement parlant, mais elle est trop **propre,** trop brillante, bref trop **fausse** pour être impressionnante. Elle ne se rapproche jamais assez du sorcier pour que l'on ait vraiment peur. Pourtant, elle a coûté énormément de temps, et d'argent. Mais le résultat n'est pas vraiment satisfaisant, et, quelque part, on se sent frustré. Ironie du sort, une des plus intéressantes scènes du film se situe au centre de la toile, au cœur du problème. Ynyr y retrouve **Lyssa,** la Veuve tueuse, son amour de jeunesse. Le sable rouge du sablier deviendra le symbole du **sang** qui coule hors des veines et, avec une grande simplicité de dialogue, sans effets spéciaux particuliers (si on excepte le maquillage très vieillissant de Lyssa) les ex-amants donneront leur vie pour que survivent l'amour et la vie de ceux qui se battent contre la Bête, donc contre les forces du mal. Ce qui prouve que l'art d'émouvoir n'est pas forcément lié à l'importance du budget...

Originellement, une grande partie du film devait être tournée en extérieur, plus exactement en Angleterre, pays qui semblait offrir un très bon terrain de base pour ambiance médiévale. Quand le scénario vira de bord, le producteur **Silverman** mit le cap vers **le studio,** qui permettait une plus grande liberté d'action. Peter Yates, décidé à faire un grand film mêlant le passé au futur, les épées au laser, les costumes médiévaux aux armures en plastique, l'aventure à la romance, et le charme d'hier aux effets spéciaux de demain, se sentait plus à l'aise à **Pinewood,** (où furent tournés les **Bond,** les **Aventuriers de l'Arche Perdue** et les **Superman**) pour contrôler l'élaboration du film. Pendant les six mois de tournage en studio, trente-cinq décors ont été construits, occupant parfois de gigantesques plateaux des semaines entières, comme par exemple les marais menant au **Temple d'Emeraude** (qui ne sera d'ailleurs, lui, jamais matérialisé, pour raison de budget et une fois de plus). Les sables mouvants, réalisés en plusieurs variétés de liège teint et flottant sur un réservoir d'eau, faisaient, paraît-il, si vrai que divers membres de l'équipe s'étalèrent dans le potage en croyant mettre pied sur le sable ferme. Etrange, puisqu'à l'écran ces fameux sables mouvants ressembleraient plutôt à un immense bac rempli de sciure à chat... Mais le plus gênant, pendant le tournage, ne fut pas les maladroits tombant dans les réservoirs mais les arbrisseaux maigrichons qui se sentaient des envies de printemps et se mettaient à **fleurir** sous les sunlights, comme s'ils avaient voulu **casser** toute l'ambiance maléfique du lieu...

FORTERESSE NOIRE ET CHÂTEAU BLANC

Là, on renoue avec les plus pures traditions : le château des gentils (de la princesse **Lyssa** très exactement) est d'un joli blanc crémeux, alors que le sweet home du monstre s'appelle la **Forteresse Noire** (moi je l'ai vu marron foncé, mais c'est peut-être mes yeux). Le château, d'inspiration française (nous avons tellement de goût, les Français sont si romantiques), fut construit à Londres et transporté en Italie pour filmer les extérieurs le concernant. (Bien sûr qu'il s'agit d'une maquette, vous les voyez se coltiner un véritable château, vous?) La forteresse aussi est une maquette, avec certains morceaux réalisés grandeur nature, afin que les héros les escaladassent lors de l'attaque finale. (il n'est ni aisé ni réaliste d'escalader une maquette). Les dômes globuleux sont juste là pour montrer qu'il y a de la vie à l'intérieur de la Forteresse, qu'il ne s'agit pas seulement d'un grand caillou escarpé, inspiré du "**Ship Rock**". (Nouveau Mexique) vénéré par les Indiens... A l'intérieur (qui ne ressemble pas du tout à l'extérieur, ça c'est une idée originale du directeur artistique Stephen Grimes : le dedans de la forteresse ressemble à l'intérieur de la Bête elle-même, avec corridors-entrailles, en matériaux indéterminés, pour donner un aspect **organique**-moi je dirais plutôt onirique), à l'intérieur donc, il y a ce qui inspire la crainte, l'extérieur de l'intérieur, c'est-à-dire **la Bête**. Clou bien sûr du spectacle, il faut qu'à sa simple vue le frisson se fige dans vos veines. Les miennes, plutôt trouillardes d'habitude, sont restées de marbre, mais c'est aussi bien, je deteste faire des cauchemars après. La Bête, the Beast herself, est un peu gluante, pas vraiment étonnante et munie à la fois de tous les pouvoirs et d'un singulier manque de moyens. En fait, elle semble avoir un esprit pratique mais un jugement limité; avec un peu de bonne volonté, je suis sûre qu'on finirait par s'y attacher.



TOUT FEU TOUT FLAMME

A défaut de faire cracher du feu à de terribles dragons, **Derek Meddings** (*Superman*) a fait cracher des flammes aux sabots des **Firemates**. Pour servir de montures aux sympathiques héros, et traverser la nuit à la vitesse de l'éclair, il fallait des chevaux, tradition oblige, mais pas n'importe quel canasson trottinant dans les prés, heroic fiction oblige. **Vic Amstrong**, cascadeur chef et ex-jockey, conseille à **Peter Yates** de choisir des **Clysdales**, chevaux mastocs et massifs, musclés comme des bodybuilders, poilus des mollets et costauds du garrot.

La compagnie séduite ouvrit des crédits, et Amstrong se rendit en Ecosse pour acheter seize exemplaires de ces super destriers, qu'il fallut ensuite dresser dans une ferme proche des studios pour qu'ils ne paniquent pas au moment du tournage. Pendant que les chevaux apprenaient leur rôle, les acteurs apprenaient à tenir sur les chevaux, aucun n'étant cavalier au départ. Heureusement, les Clysdales sont aussi placides et pacifiques... Quand tout le monde fut au point, on filma les chevaux et les héros galopant sur un tapis roulant et sur fond bleu, pour pouvoir ensuite les incruster dans un ciel crépusculaire, façon Superman...

Pour symboliser l'idée de vitesse et d'efficacité des Firemates, rien ne valait une bonne giclée de feu traçant leur route sur terre et ciel. Pour ce faire, Derek Meddings fit construire deux jeux de jambes mécaniques grandeur nature et les accrocha à l'arrière d'une LandRover pour filmer, à travers les pattes avant, les pattes arrière, sous les sabots desquelles il envoyait de courtes flammes à l'aide d'une bonbonne de gaz...

Ce que l'histoire ne dit pas, c'est ce que la production a fait des robustes Clysdales, une fois le film terminé. J'espère que, dans un but économique, on ne les a pas fait manger par la Bête, à la place de sa ration quotidienne de preux chevalier, ou par le tigre destiné à doubler Ergo le valeureux trouillard, et dont l'arrivée terrorisa les malheureux destriers...

Dans sa structure, avec ses qualités et ses défauts, **Krull** est un film reflétant assez bien les inquiétudes et les ambitions d'un certain type de cinéma d'aujourd'hui qui cherche à plaire à tout prix au plus large public possible (ici les enfants et tous ceux qui ont gardé leur âme d'enfant, vous connaissez le truc). "Qui trop embrasse mal étreint," affirme aussi la sagesse populaire, à côté de son histoire d'"Argent qui ne fait pas les grands films". Peut-être les producteurs auraient-ils intérêt à méditer un peu sur ces inusables proverbes...

CLAIRE L. PAILLOCHER ■

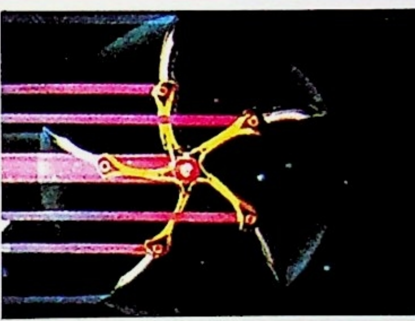


FICHE TECHNIQUE :

KRULL (Krull). U.S.A./G.B. 1983.
R : Peter Yates. P : Ron Silverman. SC : Stanford Sherman. PH : Peter Suschitzy. MUS : James Horner. DEC : Stephen Grimes. SFX : Derek Meddings. SFX MAQ : Nick Maley. COST : Anthony Mendleson. MONT : Ray Loveloy. STX ANIMATION : Stephen Archer. 1 H 40.
AVEC : Ken Marshall (Colwyn), Lysette Anthony (Lyssa), Freddie Jones (Ynyr), Francesca Annis (La Veuve), David Battley (Ergo), Bernard Bresslaw (Le cyclope Rell).

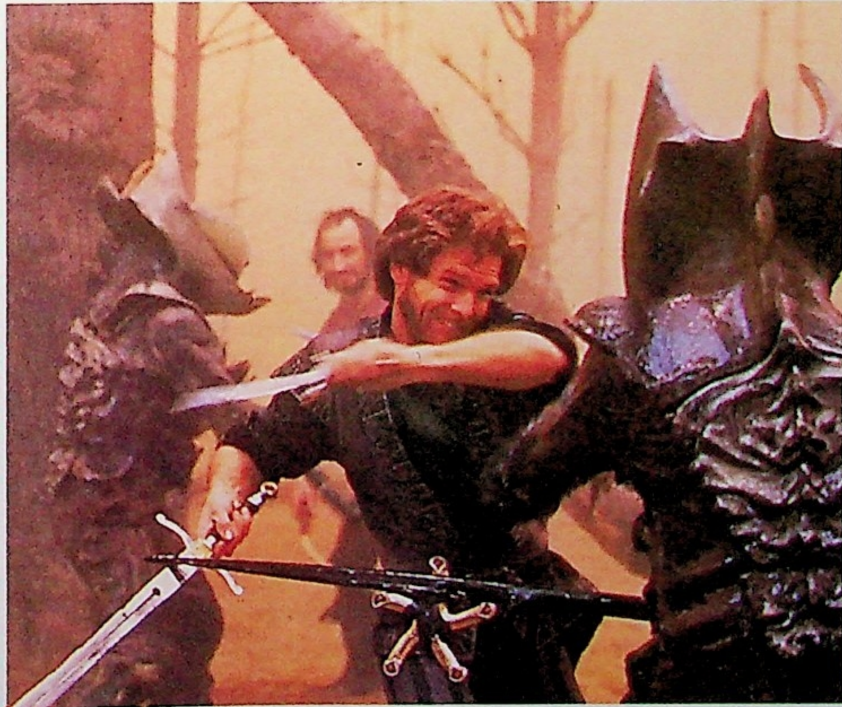






Pour lutter contre la Bête et ses Slayers Extentions, Colwyn (Ken Marshall) le jeune roi beau comme un prince, ne possède comme seules armes que son courage indomptable et un super cran d'arrêt à cinq lames efficace comme une tronçonneuse mais nettement plus gracieux...





OF UNKNOWN ORIGIN...

PLUS BESOIN DE SE TIRER SUR UNE PLANETE LOINTAINE POUR ALLER CHASSER L'ALIEN. UN ENNEMI DE TAILLE VOUS ATTEND DANS LA CAVE... DANS LE NOIR.



LA FIN DES INVASIONS

Il faut se faire une raison. Les films à invasions animales ne marchent plus. Dès qu'une grosse bestiole monte à la ville avec de sales intentions, tout le monde ricane. Les metteurs en scène ont beau pimenter la sauce de relief et d'effets gore (**Rottweiller** et ses cabots en furie, **Les Dents de la Mer 3**), rien n'y fait.
Les animaux géants et agressifs ont rejoint les mignons dinosaures d'Harryhausen au bestiaire des ringardises, n'en déplaise aux nostalgiques. Bientôt, Eddy Mitchell se foutra gentiment de leur gueule pendant l'entracte de **La Dernière Séance**. Maintenant, la foule réclame des monstres crédibles. Des tueurs fous par exemple. Qui empalent les jeunes filles le vendredi (le jour des morues...) ou le soir d'Halloween.
En fin de compte, les scénaristes ont été victimes de leurs délires. Pourquoi s'acharner ainsi sur l'arche de Noé et utiliser les créatures les plus aberrantes ? Quand le père Hitchcock lâche simplement des oiseaux sur une petite cité portuaire, on panique pendant deux heures, mais quand Bill Rebane, le vil instigateur de **L'Invasion des Araignées Géantes** fait grimper sa tarentule en contre-plaqué sur le capot d'une voiture de police, on roule sous les strapontins. Et pourtant, en cinquante ans de série B, les scénaristes auront eu la main bien lourde. Serpents, sauterelles, musaraignes, grizzlies, lapins aussi (dans le délirant **Night Of The Lepus**) : la liste est décidément trop longue. Et l'alibi atomique, qui fait tripler de volume le moindre vermisseau, usé jusqu'à la corde.

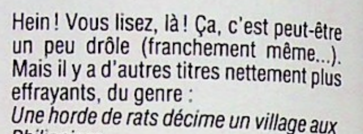
Il éternue : son chien lui arrache l'oreille

BAR-LE-DUC. – Un habitant de Ligny-en-Barrois vient de connaître une aventure douloureuse.
Un violent éternuement irrépressible a surpris son chien, assis à côté de lui. Pris de peur, l'animal a bondi e d'un coup de dent, lui a arraché un partie du lobe de l'oreille.
Le blessé et le morceau d'oreille o été emmenés chez un médecin, qui toutefois pas pu regreffer le lobe tra ché sur son propriétaire.

FAIT DIVERS



Alors des metteurs en scène ont compris. Compris que pour rendre les animaux **réellement** effrayants, il ne suffisait plus de les gaver d'uranium ou de les faire débouler par centaines dans les métropoles. Ils ont d'abord laissé tomber les vieilles ficelles : causes surnaturelles bidon (déchets atomiques), crescendos poussifs (un rat, puis deux rats, puis douze millions de rats), et remèdes miracles de dernière minute qui renvoient d'un seul coup les assaillants en enfer. Puis ils ont décidé de regarder la réalité plus en face, et de puiser leur inspiration dans les faits divers. Et dans les faits divers, les animaux sont bien plus inquiétants que dans les romans d'H.G Wells. Tenez, voyez un peu ce qu'on y raconte, dans les journaux :



Hein ! Vous lisez, là ! Ça, c'est peut-être un peu drôle (franchement même...). Mais il y a d'autres titres nettement plus effrayants, du genre :
Une horde de rats décime un village aux Philippines.
Ou encore :
Elle jette son bébé crocodile dans les cabinets. On le retrouve deux mois plus tard dans les égoûts : il mesure un mètre.
Voilà de la matière bien réaliste, capable d'épouvanter les foules blasées. Ainsi, depuis quelque temps, ce ne sont plus les mêmes créatures qui déferlent sur les citadins. Elles ne débarquent pas de nulle part, mais de la cave, du jardin ou d'une manchette de journal justement. Et

SOUDAIN...

A gauche : les petits rats atomisés très méchants (The Rats, *le nouveau film de Bruno Mattei, l'implacable auteur de* Virus Cannibale).

Dans les années 30, ils rampaient sournoisement entre les pantoufles des jeunes premières en chemise de nuit, ou rognaient les restes des ancêtres du baron Frankenstein, oubliés dans un obscur caveau. Ils n'étaient guère vivaces, mais bon, l'espace d'un gros plan, ils faisaient quand même leur petit effet. Comme par politesse, l'assistance sursautait un coup, puis ils rejoignaient vitos leur trou, à l'abri des projecteurs et de la tronche glabre de Bela Lugosi.
Dans chaque film d'horreur, on les ressortait du placard. Par habitude. Et ils passaient et repassaient devant les couples en fuite dans les escaliers mouillés, couinant un coup pour prévenir tout le monde. Voilà : tel a été le destin des rats pendant un demi-siècle de cinématographe. Triste sort en fait. En plus, dès que l'un d'eux se permettait de lever le museau un peu trop haut, un figurant abruti lui filait net un gros coup de pelle.
Oui, en ces temps reculés, on était terriblement injuste envers les rats. "Le peuple des abîmes", qu'ils disaient. Tu parles... Et puis, dans les années 70, en pleine inspiration atomique (la fameuse inspiration atomique cyclique qui fait enfler tout ce bouge à chaque décennie : fourmis, sauterelles...), un scénariste pro-rongeur eut l'idée de les gaver d'uranium ou de quelque chose d'approchant. Du coup, les rats prirent de la panse et s'affutèrent les dents sur les buildings. Ils ne couraient plus entre les godasses, mais écrabouillaient tout le monde dans la bonne humeur. Enfin de l'action ! On les entrevit deux ou trois fois dans cet état de ventripotence avancée. De la taille d'un lion qu'ils étaient les gaspards ! Dans ce film incroyable de Inoshiro Honda, **Latitude Zéro**, ou en compagnie d'autres bestioles mutantes (un tigre ailé par exemple...), ils semaient la panique sur un continent

AFTER HITCHCOCK'S "BIRDS" NOW KEEP COMING...
RATS

si cette fois elles sont particulièrement dangereuses, c'est bien parce qu'elles sortent de notre quotidien. On les a engraissées ; domestiquées même...
Le gros toutou Cujo jouait volontiers avec les petits garçons avant de se faire mordre par une chauve-souris enragée... Le bébé crocodile de **L'Incroyable Alligator** croupissait dans un vivier d'appartement avant de prendre du ventre. Quand cette faune-là se met en colère, on y croit. Les chiens de banlieue arrachent vraiment des bras aux cambrioleurs (et aux autres...), et les chauves-souris saignent vraiment à blanc le bétail des déserts mexicains. Pas besoin d'aller chercher très loin. Réveiller les instincts suffit amplement. Inutile de rajouter des rayons X pour corser la sauce.

GRAND AVEC DE PETITES OREILLES

La créature de **Of Unknown Origin** organisait elle aussi sa petite vie d'intérieur, dans les égoûts, avant qu'elle ne se décide, on ne saura jamais vraiment pourquoi, à partir à l'aventure dans une superbe villa de Manhattan. Le propriétaire des lieux, Bart Hughes, un jeune cadre montant, comptait bien profiter du départ de sa femme et de son fils en vacances, pour se consacrer tout entier à ses contrats et à sa secrétaire, si l'intrus ne s'était mis à ronger ses paquets de farine dans le placard, et à grignoter les plinthes. Un intrus solitaire, rapide, intouchable. Décidé cette fois à bouffer autre chose que des légumes moisis. Un intrus avec deux grandes dents jaunes devant, une queue presque aussi grosse qu'un tuyau d'arrosage derrière, et entre les deux, un corps musclé et poilu. Un rat. **D'Origine Inconnue.** Pas un rat mutant, monstrueux, ou quelque chose comme ça. Un rat seulement un peu plus hargneux et baraqué que les autres, c'est tout.
Pas besoin de lire des romans de science-fiction pour se faire une idée de la méchanceté d'un rat. Ouvrir une encyclopédie suffit amplement. Pestes, villages indiens dévastés, bébés à moitié dévorés dans leur berceau, clochards déchiquetés vivants dans le métro : le rat est un authentique fléau, un démon redouté de tous, capable des pires atrocités.





Ça commence le plus anodinement du monde pour Bart Hughes (Peter Weller). Un tuyau de machine à laver rongé, quelques pièges à souris pour choper la bestiole, et puis voilà. Seulement, lorsque Bart découvre ses pièges complètement bouffés, il se rend compte qu'un bout de gruyère est loin de contenter le démon glouton qui se balade dans ses appartements.

LES RATS !

sous-marin, et dans le célèbre **Soudain... Les Monstres !**, où ils dévoraient deux **has been** dodus : Ida Lupino et Ralph Meeker. Enfin, ils se montraient à la hauteur de leur réputation.
Dans l'élan, les rats retrouvèrent devant les caméras leurs sales instincts d'antan : ils se regroupèrent. Comme au bon vieux temps de la Peste Noire et du **Puits et Le Pendule.** Et déferlèrent alors par centaines sous le contrôle télépathique d'un teenager revanchard **(Williard et Ben)**, ou dans un but purement alimentaire **(Le Bossu de la Morgue, L'Abominable Dr Phibes)**. Maintenant, ils deviennent de plus en plus dangereux. Et c'est très bien. Ils taillent vraiment à coups de dents les mollets des héroïnes, déchiquètent un aviateur dans son cockpit, à 10 000 mètres d'altitude, ou dévorent vivant un couple d'amoureux sur les banquettes de leur voiture.
Pire encore, ils se transforment même en êtres humains pour tenter de ravir le contrôle de la planète **(La Nuit de la Métamorphose)**. C'est bien parti pour eux...
La suite, je la connais : ils résisteront à l'explosion nucléaire (retrouvant parmi les restes tous ceux qui résistent à l'explosion nucléaire depuis cinquante ans de cinéma : insectes, enfants mutants, Maître Capelo et Charlton Heston), deviendront vraiment intelligents, feront des films d'horreur avec plein de petits Boris Karloff et Christopher Lee qui passeront devant la caméra en faisant "Sccrrouii !".
Même qu'un des leurs, un nommé "Rognard", fera des articles sur les petits hommes dans le cinéma fantastique murin. Moi je vous le dis...

François Cognard









Alors, pourquoi les commerçants de la série B éprouvent-ils le besoin de le gaver régulièrement de produits chimiques invraisemblables, pour le rendre encore plus monstrueux pendant quatre-vingt-dix minutes ? Pourquoi en rajouter alors que la réalité est déjà suffisamment inquiétante ?
Comme Lewis Teague pour **Cujo**, George Pan Cosmatos, le metteur en scène de **Of Unknown Origin**, a d'abord recherché la crédibilité. Ce qui rend son rat si terrifiant, ce n'est pas une tare physique monstrueuse, mais sa seule présence à l'intérieur d'une superbe résidence située en plein cœur de Manhattant. Tout simplement.
D'habitude, il rampe dans les égoûts. Aujourd'hui, il s'installe dans la maison de Bart Hughes. Pourquoi ? Allez savoir... Comme le dit la phrase publicitaire de l'affiche américaine : "La porte était ouverte. Et la terreur entra faire la fête !"
La terreur vraiment ? Oui. Ce rat est un combattant. Quelques gros plans de griffes et de dents suffisent à nous convaincre. Un combattant tenace, rapide, silencieux, vorace. Qui n'a qu'une seule image en tête : celle du propriétaire des lieux, Bart Hughes. Son ennemi dorénavant.

LE CADRE SUPERIEUR

Bart Hughes également est tout ce qu'il y a de plus crédible. Jeune cadre supérieur efficace, bon père de famille, fier de sa position sociale et de son petit manoir dans Manhattan. Il ne profite même pas du départ de sa femme en vacances pour aller draguer dans les bars. Il préfère réfléchir à ses contrats, potasser ses statistiques, assis à son bureau. Chez lui, bien au chaud.
Un soir il retrouve sa cuisine inondée. Une fuite quelconque... Quand, le lendemain, un voisin cantonnier lui annonce que c'est un rat qui a fait le coup, Bart se marre. Un rat chez lui ! Dans un salon, sa cuisine, ses placards. Non ! ridicule ! Pourtant, il sort une dizaine de tapettes à souris, les planque un peu partout, et, après le boulot, se précipite comme un môme, pour voir... Manque de bol : les pièges sont littéralement déchiquetés, lardés de coups de dents. C'est à partir de ce moment que le maître du petit château de Manhattan, le jeune bourgeois propret va prendre peur. Il y a vraiment un rat dans sa maison. Il faut regarder la réalité en face. Un gros, en plus.

LE CADRE INFERIEUR

Pour Bart commence alors une lente dégénérescence...
Il n'a plus qu'une idée en tête : enquêter sur les rats, leurs vies, leurs ravages. Quelle est la part de réalité, de légende ? Il s'arme de nouveaux pièges, de poisons infaillibles, et retente son coup. Pas de résultats. Un soir, il descend dans la cave, tombe sur la progéniture de son adversaire et la tue par inadvertance. Le rat bondit toutes griffes dehors, et lui laboure le dos. Bart s'en sort de justesse. Le combat va vraiment commencer : un Saint-Bernard atteint de la rage ne fait pas de cadeau. Un rat baraqué dont vous venez de décimer la famille non plus.
Cosmatos a gagné. Son intrigue tient



debout. Le rat et l'homme sont totalement vraisemblables. D'un côté, le parfait spécimen humain. Troublé dans son confort. De l'autre, l'animal. L'intrus, donc le monstre. La subtilité du scénario consiste à alterner attaques physiques et psychologiques. Le rat, en grattant dans les murs, dévorant les paquets de céréales dans les placards, nargue son adversaire, l'empêche de dormir, de travailler, Bart perd alors les pédales, oublie ses contrats, les rendez-vous de sa secrétaire.
Puis après le massacre de ses petits, la bête apparaît au grand jour, empiète sur le territoire de son ennemi, dévore son chat. Bart subit, bloque les portes de sa chambre avec des piles de bouquins, fait des cauchemars affreux, s'endort sur la table de conférences, au bureau. Bientôt il va craquer...

LE GUERRIER DES PETITS ESPACES

Le jeune loup n'en peut plus : il montre les dents. Le rat le harcèle jusque dans les endroits les plus intimes (baignoire, lit). Bart, obligé de dormir dans un hamac (le rat pénétrait dans le matelas de son lit...) décide de passer à son tour à l'attaque, de défendre son foyer, sa peau. Il n'achète plus de nouveaux pièges, mais des vêtements, des jambières, des lampes torches : il s'équipe. Il va descendre dans l'arène... Cosmatos fait très fort. Par le biais d'une attaque animale, il renvoie un honnête citoyen américain au temps des cavernes. Bart ne pense qu'au rat et le rat ne pense qu'à Bart. Les échanges sociaux disparaissent (Bart ne fait plus gaffe à son patron, son voisin, refuse de parler à sa femme au téléphone), remplacés par des instincts primaires de survie. L'intrus a non seulement forcé la porte d'entrée d'une demeure, mais aussi celle d'une conscience. Bart réagit maintenant en animal, se prépare pour l'affrontement définitif. Il se réjouit lorsque l'électricité disparaît : le combat n'en sera que plus excitant.
Quand il apparaît équipé, descendant l'escalier, au milieu d'un cortège de bougies, le délire atteint son comble. Casque de mineur sur la tête, chaussures de football, survêt, et énorme batte de base-ball trafiquée, perforée de clous, et de bouts de ferraille pointus : le jeune cadre sérieux est devenu un guerrier de l'apocalypse, un joueur de Rollerball, Un madMaxien ! Quand la hargne vous tient... Pendant ce temps, le rat circule, à l'intérieur des murs, des plafonds, des conduits d'aération. Et Cosmatos, qui se souvient qu'il est un technicien hors-pair (**Le Pont de Cassandra**, certainement le meilleur film catastrophe du monde avec **La Tour Infernale**, ça vous dit?) suit ses courses avec une louma. Sans pratiquement jamais dévoiler son corps en entier. Tant mieux. Pour le rendre terrifiant, Cosmatos joue sur son don d'ubiquité. Le rat est tellement rapide que des morceaux différents de son corps semblent éparpillés dans la maison. Mais cette fois, Bart, définitivement taré, pille tout le mobilier à coup de massue, s'acharne sur son butin dérisoire. Alors le rat prend peur ! Et se tire à la cave, se planquer dans une maquette réduite en bois du château de Bart... La boucle est bouclée.
Qui vaincra ? Peu importe après tout. Cosmatos a atteint son but : mettre en scène un film d'action frénétique en se permettant au passage une métaphore bien grinçante, sur la fragilité du citoyen des années 80, prêt à la moindre occasion à ressombrer dans la sauvagerie la plus primaire. Ça, c'est le principal.

François Rognard ■

FICHE TECHNIQUE :

OF UNKNOWN ORIGIN. Canada. 1983. PR : Pierre David et Claude Héroux. R : George Pan Cosmatos. SC : Brian Taggert, d'après **The Visitor** de Chauncey G. Parker. PH : René Verzier. MUS : Ken Wannberg. MONT : Robert Silvi. DEC : Anne Pritchard. SFX MAQ : Stéphane Dupuis. 1 h 40.
AVEC : Peter Weller (Bart Hughes), Jennifer Dale (Lorris Wells), Shanon Tweed (Meg Hughes), Louis Del Grande (Clet), Lawrence Dane (Eliot Riverton).

Alors Bart met la main à la pâte. Fini les pièges, poisons, et autres ruses de grands-mères. La créature de la cave lui a déclaré la guerre : il faut réagir. Batte de base-ball fleurie de clous et de dents métalliques acérées, jambières de joueur de hockey, casques de mineur : Mad Max qui rentre du boulot? Non juste un mec qui part chasser le rat dans sa salle à manger.













TEMPETE DANS UN VERRE D'EAU !

Quand Douglas Trumbull, le plus grand technicien d'effets spéciaux du monde, repasse à la réalisation après dix ans de réflexion, on attend un feu d'artifice.
Quand il nous raconte comment quelques savants parviennent à mettre sur bandes les émotions et sensations les plus secrètes, on trépigne de joie.
Quand on sait qu'une mourante enregistre ainsi ses premiers pas dans l'Au-delà, on frémit d'avance.
Quand on voit le résultat, on se dit finalement que la vie est mal faite…

BRAIN STORM

BRAINSTORM

Christopher Walken et son invention : la bande à enregistrer les sensations.

La science-fiction américaine n'angoisse plus. Il faut se faire une raison. Les cinéastes pensent davantage à transformer la galaxie en Cour des Miracles rigolarde peuplée de créatures impossibles qu'à envisager une Terre sinistrée. Comme si cette Grande Insécurité, tribut de la politique de fer de Reagan, avait sorti le péril des lointains rivages du XXIIIe siècle. **WarGames** et bientôt **The Day After** de Nicholas Meyer auront apporté l'Apocalypse aux lisières de l'instant où vous lisez cet article. Les décorateurs n'ont plus à se casser la nénette : la Bombe dégustera dans un ultime flamboiement les banalités de 1984 et non plus les tours de cristal et les édifices d'acier qu'on aimait encore peu souhaiter à nos descendants.

Le Jour du Jugement Dernier, ce n'est plus demain, c'est aujourd'hui. Et aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait de la S.F. Alors, puisque la Destruction est dans l'air, que l'atome fait de la concurrence au Sida, les réalisateurs qui voient loin se mettent à rêver. Et généralement à rêver en rose...



Michael et Karen, un couple au bord de la rupture.

UTOPIE

On ne sait plus très bien actuellement si Douglas Trumbull avait fait un film sur l'Apocalypse grâce à des vaisseaux spatiaux ou un film de vaisseaux spatiaux grâce à l'Apocalypse. Personnellement, je pencherais plutôt pour la deuxième solution. Fallait bien les faire valser pour quelque chose, les énormes navires galactiques de **Silent Running**, son (admirable !) premier film de réalisateur. Et puis, Trumbull n'est pas du genre à stresser éternellement sur le thermo-nucléaire. Il préfère se dire que l'Homme est moins fou qu'il n'en a l'air et que l'énergie solaire finira par l'emporter sur les relevés de compteur Geiger. Et dans son second film, elle a vraiment tout emporté...

Le monde de **Brainstorm** n'est ni de l'anticipation, ni même de la S.F., c'est carrément de l'utopie. Le temps des remords est révolu. Pour une certaine intelligentsia scientiste, **Brainstorm** marque le retour à un optimisme béat. Fatiguée d'avoir porté toutes les peurs du monde depuis Hiroshima, elle s'en décharge sur les politiciens et les lecteurs de **Libé**. Le spectre d'Einstein a cessé de hanter les silots à missiles. Désormais, le savant, l'ingénieur, l'architecte, le dessinateur industriel voient la vie future comme un directeur d'agence publicitaire. La vision "High Tech" ! Et Trumbull suit le mouvement, poussé par des pulsions génétiques qui n'ont rien d'obscur. Fils d'un inventeur et d'une artiste, ancien étudiant en architecture porté sur la technologie et collaborateur de la NASA, il a traîné sur les plateaux de cinéma tout à la fois la rigueur et les égarements des gens de son espèce. Avec lui, on reste à l'écoute des surdoués et de leurs états d'âme. Et Dieu sait s'ils y croient à leur âme. Au point de ne pas attendre l'entrevue de rigueur avec Saint Pierre ! Pour Trumbull les portes du Paradis ne demandent qu'à s'ouvrir sur Terre.

Il y a dans **Brainstorm** une scène incroyable où Christopher Walken, allongé sur une espèce de bicyclette-divan, traverse à la tombée de la nuit une cité idyllique, digne des revues branchées d'il y a vingt ans. Souvenez-vous : ces architectures cubistes drapées de végétation et environnées de lampadaires graciles. Avec **Brainstorm**, on croirait voir s'animer sous nos yeux les couvertures des anciens **Galaxie**, ou bien les dessins pastels des fascicules **Je sais tout**, sur l'avenir probable d'une

humanité triomphant de toutes ses tares. Le film de Trumbull est imprégné d'une esthétique futuro-rétro quelque peu nunuche où la chlorophylle et le plastique se fondent harmonieusement. Pas de choc industriel, pas de pollution, pas de pénurie, pas d'inflation, mais une douceur de vivre en air conditionné! Dans ces vivariums où pénètre une lumière surabondante, trop blanche pour être honnête, évoluent des personnages bulbeux. Leurs rapports, quels qu'ils soient, sont ceux d'un ingénieur avec un autre ingénieur. Là encore, on revient à cette S.F. "amerloque" où tout le monde il était beau tout le monde il était savant. Pour parler franchement, **Brainstorm** fleure bon le vieux rêve réac : derrière ce catalogue d'images se profile une vision exaltée de l'Amérique, de ses poses favorites (le surf, l'équitation), de ses splendeurs naturelles, de son goût du succès individuel. **Brainstorm** est l'anti-**Koyaanisquatsi**, l'Apocalypse du bonheur industriel. Un éloge au béton moquetté!

LES PEINES DE CŒUR D'UN PACEMAKER

Car pour comprendre réellement ce que peuvent être les personnages de **Brainstorm** et leurs motivations, il est indispensable de se figurer leur environnement. La "poésie" des héros de Trumbull est à peu de chose près celle d'un bébé-éprouvette exposé dans son tube. Le film ne raconte rien de précis : il narre des étapes, de celles qui doivent rythmer, obnubiler la vie de n'importe quel laborantin fou.

Dans sa première partie, **Brainstorm** semble raconter les recherches conjointes d'un savant et de son épouse (Walken et Nathalie Wood). Ils veulent réduire l'encombrement d'un casque, enregistreur d'émotions et de sensations. Mais dès que l'objet en question n'est plus qu'un serre-tête d'une élégante discrétion, voilà que des militaires font leur apparition et regardent Walken comme ils pouvaient regarder les dauphins porteurs de mines il y a dix ans. Jusqu'au moment où..., etc., etc. Toutes les vingt minutes, la mise en scène change de cap, flâne, compte les nuages, amorce des idées savantes pour aussitôt les oublier, passe de la science-fiction au documentaire et du mirage mystique au drame poignant. Les troubles cardio-vasculaires, (la "maladie des chercheurs") de Louise Fletcher sont surexploités, parce que Trumbull ou du moins ses confrères les redoutent. La réalisation de **Brainstorm** est entièrement filtrée par tout ce qui doit constituer les joies et les peines d'une bête de tableau noir. Ce film est le témoignage agaçant d'une race à part, d'une élite dont le cinéma n'a foutrement rien à espérer. Et de là en faire un récit... Une folie, je vous dis!

"Avec ce casque, tu finiras ta cinquième en cinq minutes" lance le savant à son fils. Voilà le tort de Trumbull : chercher à tout condenser. La vie, la narration, tout... Car le but final et avoué de cette machine à enregistrer les instants est d'annihiler précisément la notion d'instant, de furtivité, de subtilité. Trumbull ne sera jamais un cinéaste ; il ne conçoit pas l'homme, mais tout au plus son organe cérébral. Des cerveaux dans **Brainstorm**, il y en a partout. Même dans des bocaux. Oui c'est aussi un élément de décoration. Donc, je le dis et je le répète Trumbull ne conçoit pas l'homme et encore moins son mouvement physique. Le film est constitué en majeure partie de discussions tranquilles. Elles se font généralement en tenue du dimanche, sur des terrasses balayées d'un vent léger qui, de temps à autre, transporte le sifflement rauque d'un jet. On saisit alors combien le scénario de Michael Cimino pour **Silent Running** a sans doute permis au personnage incarné par Bruce Dern d'échapper à cette désaffection pour l'humain qui caractérise **Brainstorm**.

Le principe même du film est éloquent : effets spéciaux et séquences fortes sont en 70 mm, format large. Le reste en 35 mm, format carré. Le reste, ce sont les acteurs. La bande sonore pratique la même ségrégation. Le son des voix ne passe pas le cap du Dolby réservé plus particulièrement aux moteurs, aux sifflements, à la musique pompière de James Horner. En définitive, les personnages, ces pauvres humanoïdes, sont ratatinés dans l'espace qui leur est imparti. Ils ne parviennent jamais à emplir une image qui ne pense qu'à s'élargir sans eux ou à leur détriment (le grand angle n'a jamais été idéal pour filmer un comédien!). **Brainstorm** manque de consistance, de substance, de chair. Pour Trumbull, cela va plus loin que l'erreur de réalisation ; c'est une véritable infirmité. Quand, par le plus grand des hasards, il se décide à approcher sa caméra d'un personnage, le mouvement s'arrête en cours de route. Or le seul travelling qui aille jusqu'au gros plan s'achève en fait sur une série de chiffres lumineux. Sans commentaires. **Brainstorm** raconte l'invention d'une machine qui permet de ressentir sans le corps. Cette machine n'est sûrement pas la caméra de Trumbull!

LES COULISSES DE L'EXPLOIT

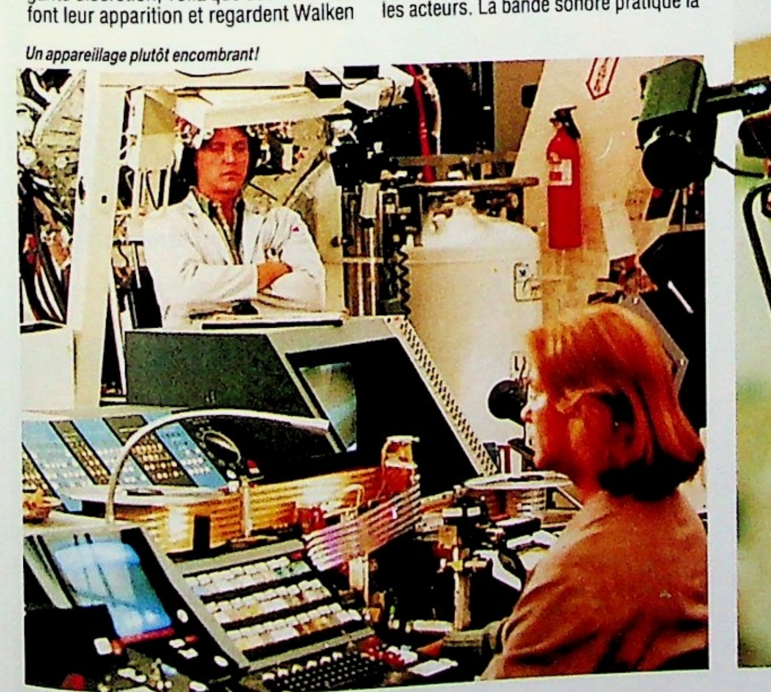
Et pourtant! Et pourtant, ces savants qui sautillent et s'activent au milieu d'un capharnaüm épouvantable ressemblent étrangement à des techniciens allant et venant dans un studio d'effets spéciaux. Comme celui de Bob Abel, de John Dykstra,... ou de Douglas Trumbull. La présence d'un énorme "clap" électronique nous évite même de fournir un effort d'imagination. Non seulement, la similitude est de taille mais elle est voulue. Walken explique que sa machine enregistre un "instant" qu'on peut par la suite se passer et se repasser comme sur une table de montage ou sur un magnétoscope de salon. Les savants de **Brainstorm** sont des cinéastes qui s'ignorent : ils poursuivent tous ce choc épidermique, physiologique, total dont rêvent Coppola ou Argento. De plus, ces instants de vie enregistrés sont découpés, montés, classés comme de la pellicule. Trumbull enfonce le clou mais pas jusqu'à la tête! A un moment, un type se confectionne un "grand huit" orgasmique avec un enregistrement de jouissance. Une idée géniale, j'en conviens. Mais, dans l'esprit de Trumbull, elle résume une fois pour toutes les aboutissements pervers de l'invention. Imaginez simplement ce que le Cronenberg de **Scanners** ou de **Videodrome** aurait tiré de ce "gag".

Dans le cas présent, et en attendant les effets spéciaux du finale nous devons nous contenter, de scènes convenues : balades aériennes, descentes de montagnes russes, chevauchées exaltées, et j'en passe. Trumbull n'a fait que récupérer le principe des projections sur écran géant en vogue dans les foires depuis au moins trente ans. C'est pauvre. Le film est donc beaucoup plus intéressant en tant que représentation camouflée des espérances de Trumbull. **Brainstorm** contient l'explication même des motivations qui ont présidé à sa naissance. Ce film est déjà son **"Making of"**. Quand Cliff Robertson s'extasie sur une "puce" électronique, miracle de la miniaturisation, Trumbull désigne le dernier pas avant la disparition de la machine derrière l'Effet. Effet qui à loisir pourra devenir expression, puis sensation, et enfin émotion globale. Trumbull

La miniaturisation viendra après...



Un appareillage plutôt encombrant!



trace la ligne droite vers un Art parvenu à son apogée. Utopie, utopie...
Le cinéma pour Trumbull est bel et bien le terrain d'expérimentation de son génie d'ingénieur. En cela, il n'a guère de difficultés à filmer un labo de savants comme un plateau de cinéma. Mais la poésie dans tout ça?... On la cherche, on la cherche. On l'a aperçue la dernière fois sous un paquet de câblages!

METAPHYSIQUE OU BETAPHYSIQUE?

Le film s'ouvre sur une farce de mauvais goût. Christopher Walken expérimente la fiabilité de son casque à lire les sensations d'autrui quand soudain lui parviennent celles d'un chimpanzé. Le collègue sur lequel il était "branché" a sournoisement passé le relais au singe du labo. De la super-technologie au primitif, pas de problème : le savant rigole encore de la bonne blague. Voilà longtemps qu'il sait maîtriser ses instincts animaux. Mais quand la super-technologie part à la rencontre du divin, là, il ne rit plus. C'est le prochain pas dans l'exploration de soi-même, affirme Trumbull, qui décidemment ne s'est jamais remis de sa rencontre avec Kubrick. A ceci près qu'il a tendance à confondre les "Grands Galactiques" de **2001, l'Odyssée de l'Espace** avec le Dieu de nos curés de campagne.

C'est lorsque nous en arrivons aux affaires de cœur de Christopher Walken avec Nathalie que Trumbull abat ses cartes : zut, il nous refait le coup du grand Elan Universel, de la Communication par les sens, du Partage Total, de la Fusion des Esprits... On nage dans le délirium très mince des petits fascicules distribués par les sectes à la sortie du métro. De l'homme qui fit valser les stations orbitales, transforma le chant de Bernadette en **Rencontres du Troisième Type**, créa le labyrinthe organique du **Star Trek** de Robert Wise et régla la circulation du Los Angeles de **Blade Runner**, on était en droit d'attendre mieux. Plus original surtout! Car, à cet instant, on embraye enfin sur ce que **Brainstorm** veut raconter : l'histoire d'un homme qui doit régler au plus vite ses problèmes de fesse et de travail en vue d'une rencontre avec... Dieu.

En fait, Trumbull se moque complètement des préliminaires en question. Seule la Révélation l'intéresse. Mais il met malgré tout une heure quarante-cinq minutes à tracer le parcours mystique de son héros. Et il faut voir avec quel doigté!... Christopher Walken entre dans le champ. Il colle une bande entre les mains de sa femme et lui susurre, l'air penaud : "C'est moi!". Et lui, c'est quoi au juste? Des saynettes, des anecdotes où il fait le clown sous deux ou trois monuments historiques, folâtre dans les campagnes, regarde son fils avec fierté... On n'est pas loin de cette réclame en pseudo-Super 8 à la gloire d'un jus d'orange quelconque. Et savez-vous ce que fait Nathalie Wood après avoir "vécu" ces sautillements dans l'herbette et ces mauvaises vannes?... Elle se met à genoux devant son mari. Le choc d'avoir épousé un homme aussi bête? Non, l'Amour, bien sûr! Et paradoxalement, ces scènes "à ne pas faire" sont rendues encore plus monstrueuses par le talent déployé de ces deux immenses comédiens.

La géniale Louise Fletcher échappe au triste sort de ses partenaires en ayant la bonne idée de clamser d'une crise cardiaque. Et de s'enregistrer... On lui en sait gré, puisque c'est le véritable sujet du film. Donc, au bout d'une heure de projection, Trumbull ouvre la cage du compositeur James Horner qui déballe ses violons et ses chœurs. Il y a de beaux reflets rouges sur la bande qui défile. Une lumière bleutée nimbe le visage de l'élue. Plan suivant : une église. Vue du ciel... OK. OK. A ce stade, on est prêt à tout gober du moment que ça bouge, du moment qu'il se passe quelque chose. Et puis, même s'il le présente naïvement, Trumbull a raison : le but caché de la conquête des cieux, c'est Dieu. **Brainstorm** est une nouvelle version du vol d'Icare et la machine de Walken est légèrement (mais suffisamment en tout cas) plus résistante que la cire et les plumes du brave aviateur antique.

Le film prendrait enfin une tournure intéressante, voire passionnante, si pour des raisons absolument inexpliquées, le chef du centre de recherche et quelques militaires n'interdisaient l'accès à la fameuse "bande d'éternité". Well! On connaît la recette : action, suspense, course contre la montre... Mais rien à faire, le film stagne bien encore trois quarts d'heure avant que la bande ne passe sur un lecteur. Oh, pour passer, elle passe. Vite. Dans la folie d'un **finale** où tout le monde sort de sa léthargie et court à droite, à gauche, comme des poules qui auraient trouvé trente-six couteaux. On a quand même droit à une prime : lorsque la bande s'arrête, le délire (?) continue encore sur un plan. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir eu quatre plans d'effets spéciaux, on en aura eu cinq... Et Trumbull donne son verdict, bien qu'on le connaisse depuis toujours. Oui, ils existent... Qui? Eh ben, les Anges! Et puis, il se retire sur la pointe des pieds après que la lumière de Dieu le Père ait flashé son image une seconde durant. A présent, on sait à quelle énergie marchait les vaisseaux de Trumbull... A l'eau bénite.

CHRISTOPHE GANS ■

Les protagonistes de Brainstorm : *Cliff Robertson, Louis Fletcher, Nathalie Wood, Christopher Walken et... le fameux casque.*





La mort brutale de Lilian ouvre les portes de la Vérité.



FICHE TECHNIQUE :

BRAINSTORM. 1983. U.S.A. PR et R : Douglas Trumbull. SC : Robert Stitzel et Philip Frank Messina d'après une histoire de Joël L. Freedman. PH : Richard Yuricich. COST : Donfeld. MONT : Edward Warschilka, Freeman Davies. SFX : Entertainment effects group. MUS : James Horner. Avec : Christopher Walken (Michael Brace), Natalie Wood (Karen Brace), Louise Fletcher (Lillian Reynolds), Cliff Robertson (Alex Terson), Jordan Christopher (Gordy Forbes), Donald Hotton (Landon Marks), Alan Fudge (Robert Jenkins), Bill Morey (James Zimbach), Jason Lively (Chris Brace).

DEAD

David Cronenberg est un type assez spécial. De Frissons *à* Videodrome, *il s'est toujours consacré au cinéma fantastique avec une fidélité trop évidente pour être simplement accidentelle. Et, à part peut-être Tobe Hooper ou Dario Argento, aucun cinéaste ne semble, comme lui, autant lié au genre. Il faut dire que ses fantasmes sont si particuliers qu'ils auraient bien du mal à s'insérer dans un polar ou une comédie.*
Le réalisateur canadien a en effet développé au cours de sa carrière une vision du monde et des relations humaines on ne peut plus étonnante...





THE WIZARD OF GORE

Qu'est ce que le **Gore** ? C'est une sous-branche du cinéma fantastique née dans les années soixante avec toute une série de petits films, horriblement mal ficelés, qui trouvaient tout leur intérêt dans une recherche systématique de l'horreur visuelle et une surenchère dans les effets sanglants. Pris à la légère au début, le **Gore** s'est peu à peu révélé, grâce à **La Nuit des Morts-Vivants** de George Romero, comme un moyen d'expression. Un **réel** moyen d'expression qui pouvait laisser à des auteurs la possibilité de filmer les images les plus insensées. Le **Gore** ayant un public, ces mêmes auteurs parvenaient sans risques à ne pas perdre d'argent tout en laissant libre cours à leurs fantasmes.
Dans ce courant, David Cronenberg s'impose de toute évidence comme le metteur en scène le plus intelligent dans la mise en scène ses effets. Et si l'on peut reprocher à la série des **Vendredi 13** sa facilité et sa complaisance, il en va tout autrement de ce cinéaste pour qui, à l'instar d'un George Romero ou d'un Dario Argento, le **Gore** correspond à quelque chose de bien précis. A la possibilité qui leur est offerte, en fait, de libérer leurs angoisses et leurs obsessions nécrophiliques.

Dans **Frissons**, un savant créait une race de parasites abominables qui, transmis par voie sexuelle, prenait possession des corps et des esprits. Dans **Rage**, une accidentée de la route se retrouvait nantie d'une greffe qu'elle n'avait pas demandée ; et contrainte pour survivre de nourrir ce nouvel organe de sang, elle déclenchait une épidémie. Dans **Chromosome 3**, une nouvelle forme de psychothérapie changeait névroses en gnomes maléfiques. Dans **Scanners**, un médicament pour la grossesse donnait naissance à une race de mutants dotés de pouvoirs para-sensoriels terrifiants. Dans **Videodrome** enfin, un programme de télé privée causait de terribles ravages dans les cerveaux et les organismes...

Voilà résumés tous les films de David Cronenberg. Autant de sujets dérangeants. Autant d'images chocs. Et s'il n'y avait pas le cinéma, on se demande bien comment le cinéaste pourrait assumer pareille libido. Car c'est bien souvent à un niveau purement sexuel que se situent les dérangements organiques chez Cronenberg. **Frissons** mettait les pieds dans le plat sans faire de manières, mais tous ses films successifs donnent une même représentation troublée de tout ce qui peut avoir trait au corps. Aux rapports des corps.

Dans **Chromosome 3**, l'image de la mère est ramené à une créature animale qui exsude plus qu'elle ne conçoit sa progéniture. Dans **Scanners**, l'affrontement entre Abel et Caïn est représenté dans un duel sans merci entre deux frères-mutants qui jouent à se décomposer mutuellement. Dans **Rage**, le rapport sexuel passe par un organe mi-phallique, mi-vaginal, qui pompe de surcroît la vie du partenaire. Dans **Frissons**, Barbara Steele est violentée par une larve excrémentielle en prenant son bain. Bref, Cronenberg n'est pas le plus paisible des cinéastes et ses films ne sont pas des plus orthodoxes.

L'ECHEC DE VIDEODROME

Etonnamment, David Cronenberg ne se laisse pourtant pas aller à la facilité. Alors qu'un Lucio Fulci délaisse peu à peu ses ambitions artistiques pour s'engouffrer dans le gore à outrance, pour donner en fait au public ce qu'il lui demande, le réalisateur et **Scanners** s'est, de film en film, attaché à approfondir son univers, fouiller ses intrigues ; "s'introspecter" en définitive. Et de **Frissons** et **Videodrome**, il n'est guère difficile de saisir toute l'évolution d'un artiste véritable, toujours plus conscient de ses possibilités, mais toujours plus engagé dans son réel intellectulisme. Peu à peu, les films de Cronenberg sont apparus comme passionnants, mais difficiles. A la limite de l'hermétisme. Et arriva ce qui devait arriver. En laissant libre cours à tous ses désirs de cinéaste, David Cronenberg n'a plus accroché le public. Et si, avec **Videodrome**, il a réalisé son film le plus personnel, le plus angoissé et le plus douloureux, il a du même coup démontré une fois encore que succès commercial n'est pas vraiment synonyme de difficulté. Et qu'il n'est pas bon, surtout aux USA de vouloir faire œuvre trop ambitieuse...
Videodrome a donc été un échec commercial. D'autant plus important que la maison de distribution, n'écoutant pas les conseils du réalisateur, a refusé de sortir le film dans un nombre de salles limité, comptant sur sa violence pour rameuter le public. Tel quel, **Videodrome** aurait pu, selon les désirs de Cronenberg, être l'un de ces **cult-movies** qu'affectionnent tant les Américains (**Eraserhead, Frères de sang, Evil Dead**, etc.). Il est au lieu de cela une pierre noire dans sa carrière.

LA RECETTE STEPHEN KING ?

Lorsque George Romero, le réalisateur de **Zombie**, a essuyé un échec avec son **Knightriders** (inédit du même coup en France), il s'est rabattu sur Stephen King pour écrire son **Creephshow**. Résultat : Succès au Box-Office US.
Lorsque John Carpenter, le réalisateur de **La Nuit des Masques**, a essuyé un échec avec son **The Thing**, il s'est rabattu sur un roman de Stephen King, **Christine**. Résultat : Succès au Box-office US.
Lorsque David Cronenberg essuit un échec avec son **Videodrome**, on le retrouve en train d'adapter le **Dead Zone** de Stephen King. Résultat : Succès au Box-Office US. **Gros** succès au Box-Office US !
Stephen King semble bien être l'archange des cinéastes en péril. La bouée de sauvetage. Il est vrai qu'à ce jour, aucune de ses adaptations ne s'est cassé la gueule. On pourrait donc voir dans **Creepshow, Christine** ou **Dead Zone** une sorte d'opportunisme. Peut-être. Mais quelle importance quand la qualité est toujours égale, sinon supérieure aux précédents films de leurs metteurs en scène ?
En ce qui concerne **Dead Zone**, l'affaire n'est toutefois pas si simple. A l'origine, c'est la compagnie Lorimar qui en détenait les droits. Elle proposa le projet à David Cronenberg, mais elle décida peu de temps après de le confier à Stanley Donen. A première vue, il peut paraître aberrant de confier une adaptation de King au metteur en scène de **Chantons sous la Pluie** plutôt qu'à celui de **Scanners**. Mais **Saturn 3**, ça ne vous dit rien ? Farrah Fawcett sauvée par Kirk Douglas des sévices d'un Harvey Keitel sadique et d'un androïde déchaîné, non plus ? Eh oui ! C'était bien le vétéran d'Hollywood, l'un des rois de la comédie musicale, qui, bizarrement, avait réalisé cet excellent thriller de S.F., prouvant du même coup qu'on pouvait lui confier un projet de ce type.
Cronenberg ne s'en formalisa en tout cas pas, et mis en chantier son **Videodrome...**
Trois ans plus tard, Lorimar, faute d'argent laisse tomber **Dead Zone** et en revend les droits à Dino De Laurentiis, le producteur de **King Kong, Flash Gordon** et **The Thing**. Pour monter son projet, celui-ci fait alors appel à Debra Hill, la productrice la plus énergique du monde. Fric + Debra Hill, de quoi faire des étincelles !
Debra Hill c'était la vieille complice de John Carpenter, sa collaboratrice pour la série des **Halloween, Fog** et **New York 1997**. Une productrice qui sait laisser aux metteurs en scène leur indépendance, tout en se débrouillant pour que les films soient excellents en coûtant le minimum d'argent. Une femme de tête. Instantanément, Hill pense à deux réalisateurs pour mener à terme **Dead Zone**. Walter Hill ou David Cronenberg. Le premier n'étant pas disponible (il réalisait alors son **48 Heures**,), la productrice le soumet à Cronenberg qui l'accepte. Et la boucle est bouclée. En retombant sur Stephen King, le cinéaste ne sait pas encore qu'il va recevoir bientôt le plus grand succès critique et public de sa carrière...

DEAD ZONE : QUATRIEME DIMENSION

Quand Debra Hill et David Cronenberg commencent à travailler sur **Dead Zone**, trois moutures du scénario ont déjà été écrites. Stephen King lui-même a mis la main à la pâte. Mais aucune n'ayant satisfait Dino De Laurentiis, elles avaient toutes trois été rejetées. Le producteur se fâchant du même coup avec l'écrivain.
Tout heureux d'aborder enfin un sujet qui peut les sortir de leurs réalisations habituelles, Debra Hill et Cronenberg décident d'en confier la rédaction à un scénariste peu connu, mais qui n'a surtout rien à voir, mais alors rien à voir, avec les films d'horreur : Jeffrey Boam. Ce dernier, intéressé justement par l'originalité du projet, accepte.
Le script de **Dead Zone** n'est à cette époque pas très clair. Stanley Donen avait délaissé quelque peu son aspect fantastique pour en faire essentiellement un thriller. Stephen King, lui, avait cherché à rester fidèle à son roman, préservant pour cela sa structure "éclatée" (le livre suit parallèlement trois personnage). Bref, toute la conception du film est à redéfinir.
D'emblée, Boam décide de ramener le point de vue du film à un seul personnage. Cronenberg, lui, veut insister sur le côté surnaturel du récit. Eliminant quelques passages trop coûteux, en développant d'autres jugés plus utiles à leur version des événements, les deux scénaristes parviennent enfin à un scénario qu'ils jugent satisfaisant.



LE MEILLEUR CRONENBERG

Du sujet de **Dead Zone**, je ne vous dirai pas grand chose. Sachez seulement qu'il raconte comment, après un accident de la route, un homme devient une sorte de devin capable de lire passé, présent et futur. Ce pouvoir, il doit l'assumer malgré lui. Lorsqu'il peut sauver une petite fille des flammes, ce n'est pas difficile; lorsqu'il découvre l'identité d'un psychopathe homicide, cela devient déjà plus problématique; mais lorsqu'il voit dans le futur président des Etats-Unis le responsable de l'Apocalypse nucléaire, il ne sait plus quoi faire.
Voilà. Je ne vous dirai rien de plus de l'intrigue de **Dead Zone.** Pourquoi? Parce comme le **Blow Out** de Brian de Palma, **Dead Zone** est de ces films dont il ne faut rien savoir.
Car David Cronenberg nous a eu là où on ne l'attendait pas : du côté de l'émotion. Cette émotion à la Hitchcock dont on ne se défait pas. Qui dure longtemps, bien longtemps après la fin de la séance...
Dead Zone, c'est l'anti-**Videodrome.** Le refus de Cronenberg de sombrer à nouveau dans ses fantasmes morbides. De là son impact. Car personne n'aurait pensé le cinéaste capable de réaliser un film sans effets-chocs, sans répulsions maladives, sans images névrotiques. C'est un peu comme si Tobe Hooper se mettait à faire un remake de **A L'Est d'Eden...**
Pourtant, son style reste le même. Efficace, économique, sans concession. Son univers également. Clinique, neige, décors désincarnés, tout est là. Mais reconduit à des fins nouvelles. Il ne s'agit plus d'effrayer, choquer et déranger, mais de toucher, sensibiliser et émouvoir. Cette tendance, Cronenberg ne l'avait laissée paraître qu'une seule fois dans sa carrière. Dans **Rage.** Les personnages y étaient solitaires et attachants, capables de provoquer autre chose que répulsion ou fascination. Mais tout restait noyé dans le contexte maladif du film.
Il semblerait bien qu'en s'attaquant à une grosse production et en co-signant seulement le script, David Cronenberg ait appris à se modérer, réalisant du même coup le meilleur film de sa carrière. Un film quasi mystique où la mort n'est plus prise de façon tragique, mais résolue. Et l'amour lui-même trouve enfin une représentation positive, saine et sécurisante.
A cela les interprètes ne sont pas totalement étrangers. Christopher Walken a toujours joué des personnages hypersensibles. Mais alors que dans **Voyage au bout de l'Enfer** et **Les Chiens de Guerre** il penchait du mauvais côté de la balance, se laissant séduire par la folie ou le pessimisme, dans **Brainstorm** et plus encore dans **Dead Zone**, il est devenu un personnage humain, sage et terriblement émouvant. A ce jour, **Dead Zone** est de très loin son plus beau rôle. Celui qui laisse le plus présager de sa générosité. Cette générosité que l'on retrouve dans l'être qu'il interprète, partagé entre la terrible tâche d'assumer ce pouvoir qui le détruit peu à peu, son désir de vivre et l'amour de sa vie.
Cet amour, c'est Brooke Adams. L'actrice adorable que l'on avait déjà vue dans **L'Invasion des Profanateurs** et qui se retrouve ici, dans les plus belles séquences du film. Impossible maintenant de l'oublier...
Alors, **Dead Zone,** une façon pour le cinéaste de rentrer dans le rang? De renoncer à sa personnalité pour ne plus subir d'échec? Non, le film apparaît bien plus comme une œuvre de renaissance. Un aveu du cinéaste qu'il a, pour un temps, et peut-être pour toujours, réglé ses problèmes et mis un terme à ses obsessions. D'où ce sentiment de douceur et d'apaisement qui parcourt le film. Et si le fabuleux personnage principal est, bien comme il semblerait, le double reflet de son interprète et de son metteur en scène, alors **Dead Zone** devient définitivement, au même titre qu'un **Elephant Man**, un film religieux. De cette foi vient toute sa richesse.

NICOLAS BOUKRIEFF

FICHE TECHNIQUE:

DEAD ZONE. 1983. USA. R : David Cronenberg. SC : Jeffrey Boam, David Cronenberg d'après le roman de Stephen King. PR : Debra Hill pour Dino De Laurentiis. PH : Mark Irwin. Avec : Christopher Walken, Brook Adams, Martin Sheen, Herbert Lom.



ERIC LASSMANN ET OLIVIER ROQUEBERT
présentent

MOONLIGHT PRODUCTIONS
présente

LEE VAN CLEEF

COMMANDOS

AVEC
JACK KELLY
SCÉNARIO DE DARIO ARGENTO

MOONLIGHT PRODUCTIONS
présente

JAMES MASON

LÉONARD MANN

TIREUR D'ELITE
("THE LEFT HAND OF THE LAW")

MGM/UA

AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE
STEPHEN BOYD

MOONLIGHT PRODUCTIONS - 116, CHAMPS-ÉLYSÉES · 75008 PARIS · TÉL. : 563.17.27 · TÉLEX ISO-BUR 641605

AVORIAZ

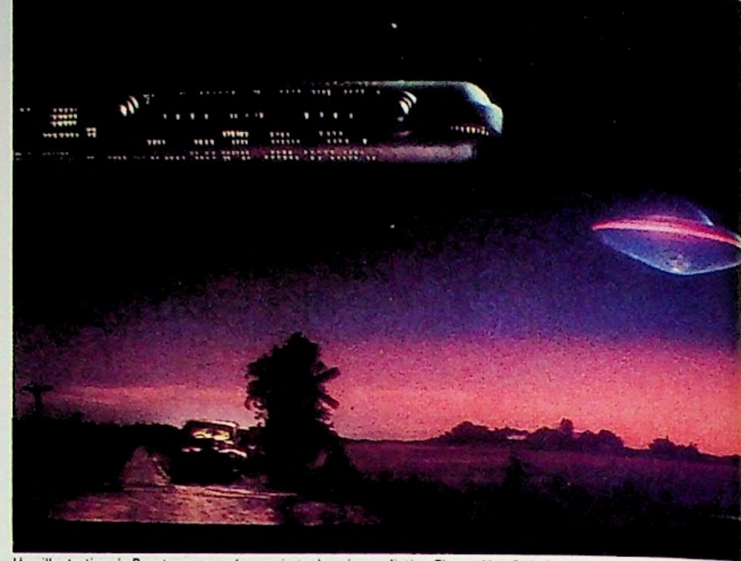
...ENCORE ET EN BREF.

Dernières lignes avant le bouclage...

Le bouclage d'un nouveau numéro est une cérémonie atroce.
Ça se passe généralement entre le 20 et le 25, soit pratiquement un mois avant la sortie en kiosque.
Les maquettistes et le secrétaire de rédaction se coiffent d'une cagoule pointue, passent les rédacteurs en revue et punissent sévèrement ceux qui ont le malheur d'avoir rendu leurs textes après la date fatidique. Cette date est fixée par Photocomposus et Imprimos, les deux magiciens qui encrent, colorent à la main, agrafent, parfument et répandent **STARFIX** à travers le monde entier.
Personnellement, je suis très lent, il m'est donc souvent arrivé de dépasser les délais. Le châtiment fut terrible : je tape cet article avec trois doigts. C'est tout ce qui me reste après onze bouclages. Généralement donc, après le 25, c'est râpé : les machines se bloquent, l'encre gèle. Pas même une ligne de **NOUVELLES BREVES** n'est autorisée. Le numéro doit être complet. Les scoops attendront la prochaine...
On est aujourd'hui le 24. Le Père Noël va se pointer et je vais peut-être encore y laisser un doigt. Pourtant, je prends le risque de taper ces feuillets de dernière minute. Les ultimes feuillets du numéro de janvier.

Ça concerne le Festival d'Avoriaz. Nous avons passé en revue tous les films importants de sa programmation (**CHRISTINE, DEAD ZONE, LA FOIRE DES TENEBRES, L'ASCENSEUR, BRAINSTORM**). Cependant, viennent de nous arriver par télex les toutes dernières sélections. Nous en reparlerons à l'occasion de leurs sorties commerciales, mais passons-les tout de même en revue rapidement.
TIME RIDER d'abord, sur lequel Christophe Gans a déjà déliré dans le numéro 8. Une petite série B explosive, où un motard professionnel affronte le vieil Ouest et ses desperados pittoresques à la suite d'un glissement temporel.
THE RETURN OF THE CAPTAIN INVINCIBLE, de Philip Mora, est une parodie très inégale des aventures de Superman. Alan Arkin dans le rôle du Captain tour à tour invincible, alcoolique, paillard, et Christopher Lee (oui, Dracula!) en grand Führer idiot sont assez drôles. A part ça...
Dans **NINJA WARS (LA GUERRE DES NINJAS)**, saga japonaise légendaire, s'affrontent deux grands experts en karaté : Sonny Shiba et Henry Sanada. Pourtant, il ne se passe pas grand-chose dans cette série télé remontée pour le cinéma. Dommage, car les décors sont aussi beaux que des estampes.
DREAMSCAPE de l'Américain Joseph Ruben raconte, en gros, une histoire assez proche de celle de **BRAINSTORM**. Des savants inventent une machine qui permet de visiter les rêves d'autrui. Bien sûr, les choses se gâtent quand on tombe sur un cauchemar un peu trop malsain. Casting alléchant : Max Von Sydow **(FLASH GORDON)**, Christopher Plummer **(L'ARGENT DE LA BANQUE)**, Dennis Quaid **(JAWS 3D)** et Kate Capshaw, bientôt la compagne de Harrison Ford dans **INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM**, la suite des **AVENTURIERS**. Aux maquillages spéciaux (une transformation en reptile notamment...), Craig Reardon **(TWILIGHT ZONE, POLTERGEIST)**.
LE QUATRIEME HOMME (DER VIERDE MAN) est également prévu et c'est tant mieux. Ce film hollandais de Paul Verhoven nous a tous enthousiasmés au dernier Marché du Film à Cannes, par son atmosphère trouble et ses images franchement dérangeantes. Un écrivain homosexuel rencontre lors d'une de ses conférences une femme mystérieuse. Au fil de ses phantasmes, il s'aperçoit qu'elle tisse une étrange toile d'araignée au fond de son cerveau. **LE QUATRIEME HOMME** a remporté un succès critique mondial. Verhoven termine actuellement une épopée d'Heroic Fantasy, **FLESH AND BLOOD**, avec en vedette Rutger Hauer **(BLADE RUNNER)**, déjà apparu dans pratiquement tous ses précédents films **(TURKISH DELIGHT et SPETTERS** entre autres). Pourvu que le passage de son film à Avoriaz inspire quelque distributeur français...
RAZORBACK (litt : **LE DOS DU RASOIR**) arrive d'Australie, lui. A la mise en scène, un des génies du video-clip : Rusell Mulcahy, à qui l'on doit les images de **CHINA GIRL** de Bowie et de tous les hits de Duran Duran. Le thème? Une créature gigantesque ravage les campagnes arides d'Australie. Mulcahy s'adaptera-t-il à la durée standard d'1 h 30? Bientôt la réponse...
TESTAMENT de l'Américaine Lynn Littman illustre un thème en vogue : l'apocalypse nucléaire (cf. **THE DAY AFTER** de Nicolas Meyer et **WARGAMES** de Badham). Rôles principaux : William Devane, l'espion ricanant de **MARATHON MAN** et Jane Alexander. Encore une approche réaliste du phénomène comme dans le film de Meyer, qui provoque moult réactions outre-atlantique? Nous verrons bien...
STRANGE INVADERS de Michael Laughlin **(DEAD KIDS/STRANGE BEHAVIOUR)** renoue avec la tradition des films d'invasions extra-terrestres des années 50 **(INVASION OF THE FLYING SAUCERS** de Fred Sears, par exemple). A guetter surtout, les étonnants effets spéciaux du jeune Stéphane Dupuis.
En section rétrospective, cinq chefs-d'œuvre d'un seul metteur en scène : Alfred Hitchcock. Cinq films rarissimes qui ont provoqué des émeutes à chacun de leur passage à la cinémathèque de Paris : **VERTIGO, FENETRE SUR COUR, LA CORDE, L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP** (deuxième version) et **MAIS QUI A TUE HARRY?** Rassurez-vous : ils sortiront tous bientôt en salle.
En rétrospective aussi, le premier film de Bowie : **L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS.** Un film controversé de Nicolas Roeg, réalisé en 1976. Et **DEMENTIA** (U.S.A.) de John Parker, une curiosité de 1953 en noir et blanc.
On vient également d'apprendre que certaines locomotives comme **TWILIGHT ZONE** et **LA FOIRE DES TENEBRES** passeront hors-compétition. Les décisions ne sont pas encore vraiment claires. Hésitations également en ce qui concerne **THE KEEP** (cf. **STARFIX 10**), le film événement de Michael Mann, **VIDEODROME** de Cronenberg, attendu, comme vous le savez, depuis des mois et **SPASMS** de William Fruet **(WEEK-END SAUVAGE)**, un thriller formidable avec Oliver Reed, Peter Fonda et un serpent monstrueux (Lestang vous parle d'ailleurs des maquillages gratinés du grand maître Dick Smith dans ce même numéro). Tout dépendra en fait de la réception des copies, et du sous-titrage.
Voilà. Le dernier papier de **STARFIX** s'achève en ce moment. Je remercie de leur collaboration Jenny Scheubeck et Gilbert Guez, et je vais me coucher. J'ai terminé avant le bouclage, on ne m'arrachera pas un doigt suplémentaire. Je suis heureux. J'aime la vie et les petites filles. Ferrier c'est Pou. Ga.

François COGNARD ■


Une illustration de Brantonne pour les pockets de science-fiction Fleuve Noir? Non, une vue bien rétro de STRANGE INVADERS de Michael Laughlin.


Jerome Krabbé et Renée Soutendijk, le couple maudit du QUATRIEME HOMME


Une scène de DREAMSCAPE de Jo Ruben.

OFFRE SPÉCIALE DE LANCEMENT

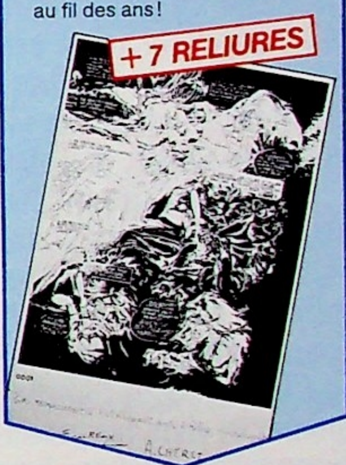
Recevez chaque mois les aventures complètes de RAHAN... et constituez-vous la collection intégrale des aventures de ce grand héros de Roger Lécureux et André Chéret !



VOTRE CADEAU

Cette planche éditée en format géant 40 x 60 cm sur carte offset neige 224 g vous sera envoyée gratuitement en cadeau de bienvenue, dès que vous nous aurez confirmé votre intention de poursuivre votre collection.

Elle sera numérotée et dédicacée. Vous serez fier et heureux de posséder cette planche qui, véritable pièce de collection, prendra de la valeur au fil des ans !



Votre Garantie

A aucun moment vous n'êtes tenu d'acheter la collection complète. Vous pouvez vous arrêter à tout moment !

Pour la première fois, RAHAN est édité mensuellement en véritables albums d'histoires complètes.

Créé en 1969 par le scénariste Roger LÉCUREUX et le dessinateur André CHÉRET, RAHAN est une des rares réussites de ces dernières années en BD. En vous abonnant aujourd'hui, vous vous constituerez – à des conditions exceptionnelles – la collection intégrale des bandes parues de 1969 à 1983 !

Une bande dessinée passionnante.

Vous découvrirez aussi en RAHAN un véritable héros de bande dessinée, qui ne survit que grâce à son intelligence... aidée par une chance inouïe ! Vous vivrez avec lui des aventures palpitantes, vous surmonterez mille dangers, vous échapperez à mille morts horribles ! Oui, RAHAN, héros de la préhistoire, est aussi un héros de BD !

Découvrez vite son extraordinaire épopée en vous abonnant à RAHAN mensuel qui vous offrira chaque mois trois histoires complètes de RAHAN, "le fils des âges farouches".

De plus, vous vous passionnerez au fil des numéros pour les récits inédits et les illustrations qui content la fantastique aventure de la préhistoire.

Messages

TITRE D'ABONNEMENT PRIVILÉGIÉ

Pour tous pays, bon à renvoyer sous enveloppe à :
SERP – RAHAN – B.P. 25 – 93101 Montreuil Cedex.
Pour la Belgique, renvoyer à :
AMP - 1, rue de la Petite Île - 1070 Bruxelles.

OUI, je m'abonne à RAHAN mensuel et souhaite recevoir les 42 numéros de l'intégrale de RAHAN

Je joins un premier règlement de 100 F à l'ordre de BRED-Vaillant qui sera suivi de 7 mensualités de 90 F (Pour la Belgique : 1600 FB et 2 mensualités de 2000 FB – Pour les autres pays : 999 FF en un seul versement.)

En acceptant aujourd'hui cette offre spéciale de lancement, je me réserve le droit d'interrompre mon abonnement à tout instant par simple lettre

Ci-joint mon règlement à l'ordre de BRED-Vaillant. Pour la Belgique versement à l'ordre de AMP, par :

☐ chèque bancaire ☐ chèque postal 3 volets ☐ mandat

☐ Madame ☐ Monsieur

Nom ____________ Prénom ____________

N° ______ Rue ____________

____

______ Localité ____________

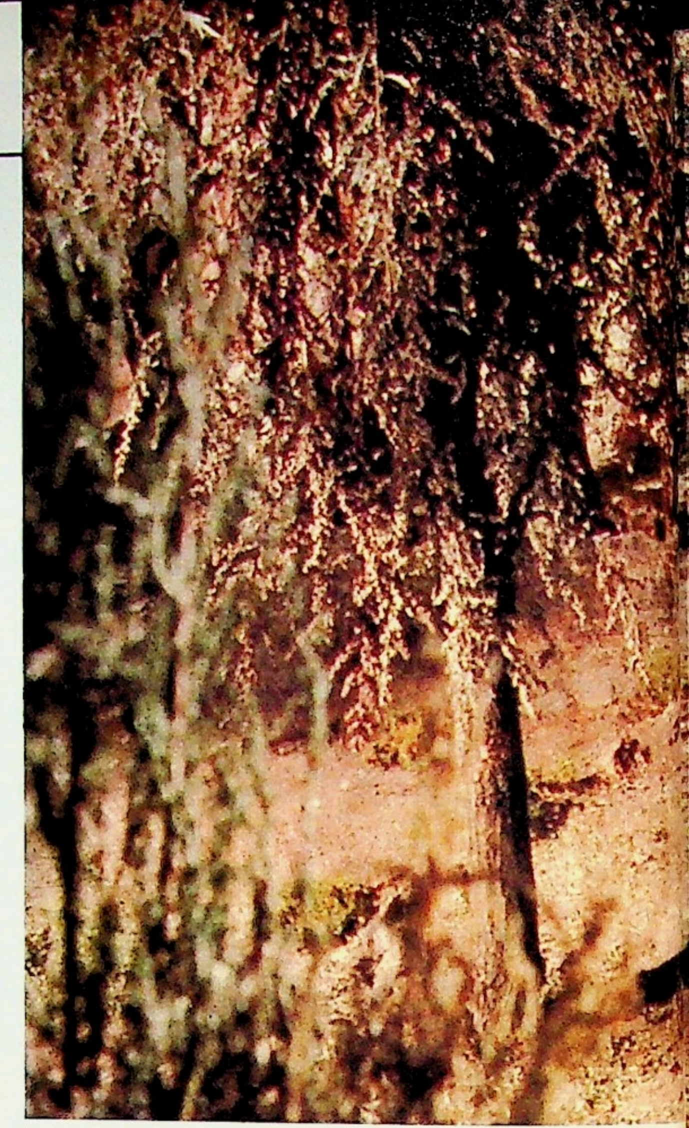
CODE POSTAL

Téléphone 16 ____________

Date de naissance ______ 1 9 ____

84 03 65 42

L'INVITE
ou l'animateur animé



L'e petit bonhomme est aux aguets. Il écoute ! Dans sa petite maison de bois perdue quelque part dans les profondeurs de la forêt, il attend le Moment. Les oiseaux chantent. Un écureuil grignote ses noisettes. Les vieux arbres craquent de tous leurs bois. Et puis soudain, le Bruit, les bruits retentissent. Enormes. Pas de Titans. Coups de boutoir monstrueux. Toute la forêt en tremble. Le bonhomme écoute, écoute... Et puis, le Silence ! Le Moment est enfin venu. Alors, le bonhomme ferme la porte de sa maison. Il attrape sa brouette. Il emprunte le sentier qui court à travers les arbres. Et il sort du décor... ! Sur la table de l'animateur, son seigneur et dieu parti vaquer à d'autres occupations, il avise une marionnette. Elle a un visage imberbe, grossier... Elle fera l'affaire. Il la ramène chez lui, l'assoit à une table, pose un bol entre ses doigts rigides. Et presque religieusement, il va l'animer sous l'objectif de sa vieille caméra. L'animer et vivre les premiers émois du cinéaste visionnant ses rushes. Jusqu'à ce que la Punition s'abatte sur son audace ! On ne dérobe pas impunément les secrets des dieux...



L'Invité est à la fois le premier court métrage en 35 mm de Guy Jacques et le second dans sa filmographie. Mais son brouillon tourné en 16 mm et intitulé **Portrait** est totalement invisible. Guy Jacques est un nouveau venu dans le domaine très restreint (pour ne pas dire familial !) de l'animation en volumes. Comme Jean-Manuel Costa (cf **Starfix** n° 4), Olivier Gillon **(Barbe Bleue)** ou Jean-Pierre Jeunet **(Le Manège)** *, il a suivi un apprentissage long et ingrat avant d'imposer une très forte personnalité de créateur. Et pour faire ce qu'ils font, ces gars-là n'en manquent pas !

Guy Jacques n'est pas venu de lui-même à l'animation. Son B.E.P. d'agent d'exploitation des équipements audio-visuels (ouf !) glané dans une quelconque école de Saint-Denis ne valait rien. Pour bouffer, il s'est improvisé opérateur de banc-titre. Et il a ramé. Près de trois ans. Jusqu'à ce que l'envie de faire un film lui tiraille l'envers du nombril : *"Je ne voulais pas me lancer dans le dessin animé. J'en avais fait suffisamment sur mon banc. D'ailleurs, ma première création s'était bornée à griffonner directement sur de la pellicule 35 mm. La pâte à à modeler n'était pas plus mon truc. Une matière qui se met à fondre sous les projecteurs n'incite guère à la confiance. C'était bel et bien la marionnette qui m'attirait. J'en avais fait l'expérience lorsque certains travaux de commande m'avaient obligé à décrocher la caméra pas-à-pas et à transformer malgré moi la table du banc en plateau de tournage. Et puis les relents de cinéma qui me traversaient relevaient davantage de la prise de vue réelle que du dessin animé."*

Le fait est que Guy Jacques plante là son employeur (après avoir eu la décence de se trouver un remplaçant !) et s'en va écrire son court métrage. Heureusement, le tournage du **Chaînon Manquant** de Picha lui procure un minimum de boulot. Mais la nuit ! Il dépose un projet, **Communication**, au Centre National du Cinéma... qui le refuse tout net ! Guy vient d'apprendre à ses dépens q'on ne reçoit aucune subvention à moins d'en être à son deuxième court métrage ou de sortir d'une école reconnue (l'IDHEC par exemple !). Pas dégonflé, il entame la sculpture de deux personnages et la construction d'un décor de maison forestière. Le film s'appellera **Portrait**, l'histoire étrange et nocturne d'un vieil homme emprisonné dans une photo par les maléfices d'un mystérieux rôdeur.

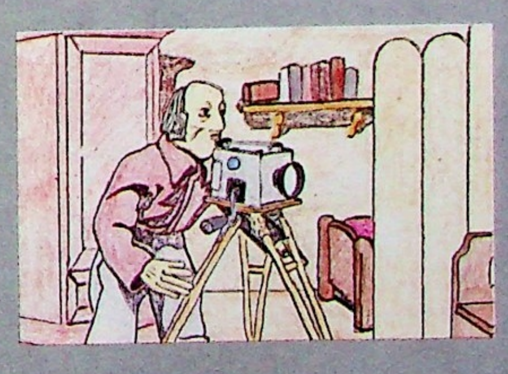
* Réalisateur étonnant auquel nous consacrerons un article détaillé le mois prochain !



Les images de L'INVITE et leurs esquisses tirées du story-board dessiné par Guy Jacques en personne : la petite maison dans la forêt ; son propriétaire, animateur improvisé ; la marionnette ramenée de... la Réalité.







Guy va entièrement supporter le financement de ce premier film et le bricoler avec l'aide d'un pote, Bruno Dumoulin, ancien camarade d'école qui se morfondait dans son coin. La pellicule qu'on leur a donnée est périmée. Les labos leur réclament de l'argent. Mais Guy tient bon et le producteur Jean-Noël Delamarre lui permet de finir **Portrait** en payant le montage négatif et le tirage des copies. Le film est reconnu au CNC. **Portrait** a bien rempli son rôle : **L'Invité** reçoit 80 000 Francs de subvention du Centre. Les choses sérieuses peuvent démarrer.

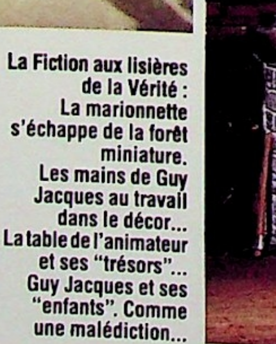
CLIMAX

Entre-temps, Guy Jacques se lie d'amitié avec Jean-Manuel Costa, l'homme de **La Tendresse du Maudit**. Ensemble, ils mettent au point les effets spéciaux du nouveau générique de **Temps X** sous la direction de Gabriel Cotto. Ils réalisent également la pub **Starfix** pour les petits écrans de la vidéo : une explosion thermo-nucléaire provoquée par deux missiles donne naissance au logo du journal. C'est à cette occasion que Guy Jacques rencontre Jérôme Robert, Ze Robert, notre préposé aux "Ficelles de la Pub" et aux courts métrages. Jérôme a signé les images de **L'Invité**. Il ne signe donc pas cet article (mollo J.R., on peut pas tout avoir dans la vie !).

L'Invité, c'est aussi une nouvelle production d'Ulysse Laugier, le type qui en France a imposé le court métrage comme un art fantastique, jeune et... cher. On a déjà parlé de lui dans ces pages à l'occasion de **Star Suburb** de Stephane Drouot et de **La Fabuleuse Histoire de Josette** de Bruno Decharmes. Bref, toutes les conditions étaient réunies pour faire de **L'Invité** une réussite. Surprise, surprise. C'est bien plus que cela ! "**Portrait** *est d'autant plus un "pilote" que* **L'Invité** *a été tourné dans le même décor avec des angles de caméra et une lumière radicalement différente. Certes,* **Portrait** *m'a permis de m'initier concrètement au travail de la marionnette, mais en fait, je n'ai pas de techniques propres. Mon animation est classique, traditionnelle... Mon style vient d'une façon de regarder les choses, par le biais d'une caméra souvent collée aux personnages. Je n'aime pas le côté théâtral des plans généraux trop fréquents en animation. Mes films sont découpés – à leur échelle – à la manière des films de prises de vue réelles. Comme si une autre marionnette était là, en train de filmer !"*

Une école d'animateurs est en train de naître. Sans pour autant lui faire référence, Guy Jacques emboîte le pas à Jean-Pierre Jeunet dans le domaine de l'animation "à climax", genre peu illustré et qui, bien plus que l'image-par-image habituel, confirme le cinéaste au-delà du technicien. **Portrait** et **Le Manège** de Jeunet sont des films d'ambiance avant d'être des films d'histoire. Les deux auteurs cherchent par-dessus tout à renforcer leurs mises en scène par des effets d'éclairs, de pluie torrentielle, d'orage peu communs dans le cadre de l'animation en volumes. Mais chez Guy Jacques, la tempête est un prétexte et non une condition. Le photographe-envoûteur de **Portrait** se sert d'un éclair pour appuyer sur son déclencheur et du même coup ensorceler son malheureux modèle. Les indigènes des dernières régions explorées avaient peur des appareils-photo, ces "voleurs d'âmes". Dans **Portrait** et **L'Invité** le cinéma redevient cet art magique de la reproduction, de la possession...

"Ce qui a engendré en moi le sujet de



La Fiction aux lisières de la Vérité : La marionnette s'échappe de la forêt miniature. Les mains de Guy Jacques au travail dans le décor... La table de l'animateur et ses "trésors"... Guy Jacques et ses "enfants". Comme une malédiction...

Portrait *et par là même celui de* **L'Invité**, *c'est la prise de conscience du temps énorme requis par ce genre de réalisation, entre la préparation et la concrétisation.* **L'Invité**, *plus encore que* **Portrait**, *est un regard sur ces difficultés au point que mon petit personnage qui s'improvise animateur lègue une partie de lui-même à la marionnette qu'il a volée. Il donne sa vie en quelque sorte. D'ailleurs, les premières personnes qui ont visionné* **L'Invité** *parlent davantage de conte, de fable, de magie que de court métrage fantastique."* Déjà, **Portrait** renvoie les rapports entre le réalisateur et ses "créatures" au transfert de personnalité. Dans le cadre du film de marionnette, cette relation vampirique enlève tout autant la Vie que le Mouvement. Le bûcheron de **L'Invité** et le vieil homme de **Portrait** se figeront douloureusement, l'un devant sa créature à présent affranchie, l'autre dans le cadre autrefois vide d'un tableau. "Matière inerte, tu retourneras à l'Inertie", tel est l'anathème qui pèse sur les "enfants" de Guy Jacques, obscure revanche prise par l'animateur sur ce monde furtif qui lui réclame tant de travail et de sacrifice.

LA FORCE DU SPECTACLE

Agencé sur la photographie hyper-réaliste de J.R. qui enchaîne avec précision lumière matinale, clarté d'après-midi et lueur de crépuscule, **L'Invité** est une version améliorée de **Portrait**. La magie s'extirpe de la naïveté des éléments déchaînés et s'infiltre, sournoise, dans une atmosphère cristalline. La vision de Guy Jacques gagne en acuité, devient plus théorique peut-être, et la caméra, complètement libérée de la pesanteur de l'artisanat, voltige dans le décor avec une aisance surprenante. A travers ces deux films, on sent monter la force du spectacle au fur et à mesure que Guy Jacques maîtrise sa technique.

En cela, son prochain film devrait cracher des flammes, sans délaisser cette magie de l'effet filmée comme une réalité incontestable. *"Mon nouveau projet sera en prises de vue réelles combinées à de l'animation. En volumes, bien sûr! Il y aura de la reprise d'images, du cache-contre-cache, mais pas de marionnettes. Des vaisseaux spatiaux plutôt! Un môme est coincé chez lui par ses parents un soir de Noël. Tout cela parce qu'il a accepté un cadeau d'un monsieur que son père n'apprécie guère. Et ce cadeau, ce sont quatre fusées miniatures qui vont se ruer dans cette ambiance pesante de foyer de banlieue, de gauloiserie, de toile cirée... La jouissance viendra de ces maquettes aux lignes ultra-modernes brisant toute cette quincaillerie vieillotte. Et quand les parents rentrent du cinéma, une surprise les attend de l'autre côté de la porte..."*

Tout autant que Jeunet l'était après **Le Manège**, Guy Jacques est fin prêt à passer à la prise de vue normale et à retourner enfin à la réalité la monnaie de sa pièce. Désormais, ce n'est plus l'animation qui sera filmée comme du réel mais le réel qui sera filmé comme de l'animation. Et le jeu en vaut la chandelle...

Christophe GANS

N.B. : aux dernières nouvelles, L'INVITE fera la première partie du film de Michel Gérard RETENEZ-MOI OU JE FAIS UN MALHEUR! avec Jerry Lewis. Sortie nationale : 11 janvier. Qu'on se le dise...

FICHE TECHNIQUE

L'INVITE. France. 1984. 9 mn 30. PR : Ulysse Laugier pour Banc Public. R, SC : Guy Jacques. PH : Jérôme Robert. BRUITEUR : Jacques Torrens. AS, R : Bruno Dumoulin. MUS : François D'Aime. Les photos de tournage sont de Philippe Mardesson.




GRAND
CONCOURS
TIMERIDER
ÇA
Y
EST!





ÇA Y EST ! La peinture du scooter est sèche... On peut ***ENFIN*** commencer notre grand concours ***TIMERIDER***, réalisé en collaboration avec ***PEUGEOT & VISA FILMS DISTRIBUTION***, et annoncé dans ***STARFIX*** voici déjà deux numéros... Vous ne retrouverez sans doute ***JAMAIS*** l'occasion de gagner si ***FACILEMENT*** le deux-roues de votre ***VIE***, alors ne laissez personne répondre plus ***VITE*** que vous... Vous avez quelques ***SECONDES*** pour réunir vos esprits, du papier et un crayon et répondre à nos deux ***QUESTIONS***, si ***SIMPLES*** que vous n'avez pas le droit de vous ***TROMPER*** :



PREMIERE QUESTION : Dans quel ORDRE les PHOTOS ci-contre passent-elles à l'*ECRAN* dans le film ***TIMERIDER***?

DEUXIEME QUESTION : Donnez trois ***TITRES*** originaux de films comportant le mot ***TIME***.

QUESTION SUBSIDIAIRE :
*donner le classement par N^os des 3 meilleures ventes du Magazine **STARFIX*** *Ex. : N°s 3 - 12 - 4.*

C'est tout? C'est tout! Mais faites ***VITE!!!*** Vous êtes peut-être en train de gagner notre premier prix, une 125 cm^3 Enduro ***PEUGEOT***, pour balades ***HORS PISTES*** à la campagne, en attendant le ***PARIS-DAKAR***... A moins qu'il ne s'agisse de notre deuxième prix, un SCOOTER PEUGEOT, pour être sûr sur deux roues comme dans un ***FAUTEUIL***... Pour un ou pour deux, selon votre bon plaisir !... Il y a également cent ***AFFICHETTES*** du film ***TIMERIDER*** à gagner dans ce concours ***STARFIX/PEUGEOT/VISA FILMS DISTRIBUTION***.
Et envoyez vos réponses à ***CONCOURS STARFIX*** - 13, rue de la Cerisaie, 75004 PARIS.

LIVRES

par F.A.L. et Claire SOREL.


Have a Smile With Me!

CHARLIE CHAPLIN

par Maurice Bessy.
Editions Pygmalion/Gérard Watelet.
Un détail d'abord : l'ouvrage coûte 650,00 Frs. Six cent cinquante francs. Mais ce n'est qu'un détail. L'abondance des illustrations (quatre cents pages), et surtout l'incroyable qualité technique de l'impression suffisent à justifier ce prix. En fait, peu de chose à dire : à travers ces photos, c'est toute la carrière de Chaplin qui défile du début à la fin. On a déjà fait ce genre d'ouvrage pour Marilyn Monroe, sans doute, mais la différence, c'est que Marilyn Monroe, au fil de ses portraits, n'a jamais vendu que du Marilyn, alors que Chaplin, d'une page à l'autre, n'est ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre. Mécaniquement, on pense "Charlot". Mais on se surprend à découvrir dans les personnages de Monsieur Verdoux ou du Dictateur des figures aussi familières.
Le texte ? On pourrait, bien sûr, lui reprocher d'être très court. Trop court. Mais cette brièveté vient de la nature même de l'ouvrage : il est évident que ceux qui vont l'acheter n'ont pas besoin qu'on leur explique pendant des heures comment et pourquoi Chaplin est un acteur et un réalisateur de génie. Ils le savent déjà. On sait que Maurice Bessy a été l'ami de Chaplin. Et c'est bien cela : il lui a consacré, plus qu'un ouvrage d'érudition, un ouvrage d'amour.

ALLAN QUATERMAIN

par H. Rider Haggard
NéO, deux tomes.
Allan Quatermain avait retrouvé les Mines du Roi Salomon dans le roman du même nom. Après la mort de son fils, vieilli, en compagnie de ses amis de toujours, il reprend le chemin de l'aventure au cœur de l'Afrique. Cette fois, il est à la recherche d'une tribu blanche dissimulée derrière le mont Kénya. Zoulous inquiétants, Masaï sur le sentier de la guerre, missionnaires en pleine brousse, montagne creuse, crabes géants, cité interdite, on s'amuse à dévorer cette histoire incroyable, narrée par Quatermain lui-même sur le ton pontifiant le plus exquis. Ah ! c'était le bon temps où l'Angleterre dominait le monde et lâchait ses aventuriers dans les recoins inexplorés. Tout cela vous a un charme rétro prononcé.



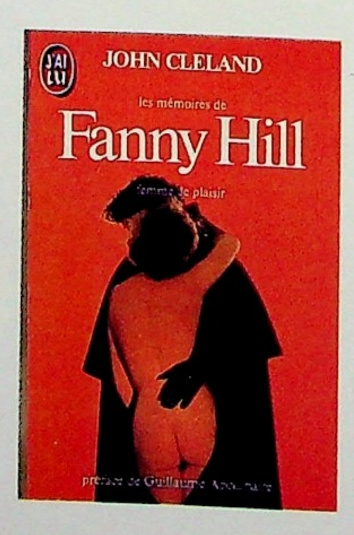
MEMOIRES DE FANNY HILL, FEMME DE PLAISIR DE JOHN CLELAND

par J.M. Lo Duca et Philippe Cavell.
Editions Dominique Leroy.
Pour certains, le seul intérêt de la réédition J'Ai Lu, c'est sa couverture : reprenant l'affiche du film du même nom, récemment sorti dans l'indifférence générale, elle dénude ce que la censure de la RATP avait dissimulé, la paire de fesses de l'héroïne... D'autres iront un peu plus loin. Ils se délecteront de la préface due à la plume du poète Guillaume Apollinaire – qui s'y connaissait en érotisme et avait lui-même fait circuler un ouvrage intitulé **Les onze mille verges.** Apollinaire fait un rappel biographique sur Cleland, auteur anglais du XVIII[e] siècle dont **Fanny Hill** est le seul roman que l'on lise encore de nos jours. Il donne aussi de croustillants détails sur la vie quotidienne à Londres au temps de l'héroïne, puisant ses informations sur le demi-monde et les prostituées anglaises dans les **Mémoires** de Casanova, autre connaisseur.
Et **Fanny Hill**, le roman ? C'est, racontée à la première personne, l'histoire de Fanny, tour à tour innocente, fille entretenue, pensionnaire de "maison", femme amoureuse, avec de robustes gaillardises, de charmantes descriptions du plaisir féminin... et bien peu d'inventivité dans les figures érotiques. Le missionnaire, page après page. Ce livre, placé dans l'enfer des bibliothèques, est délicieusement puritain !

Fanny Hill, en B.D., est très fidèlement adaptée. Le graphisme a de la retenue, une certaine élégance, point de folie du tout. Mais les dessins, pour la joie du lecteur, inventent d'autres positions que celle du missionnaire pour les ébats des héros...

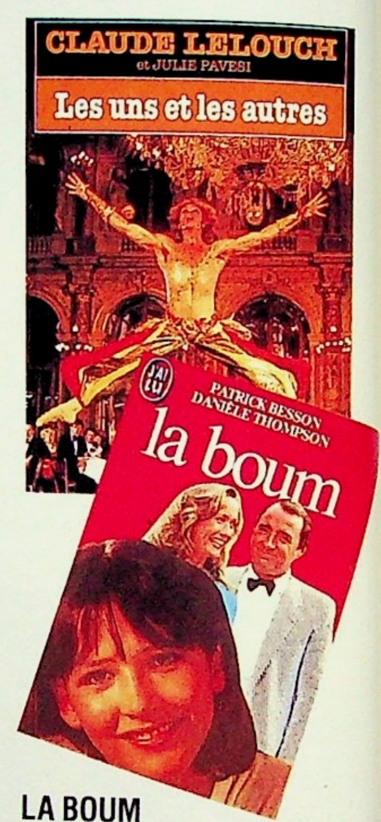
DRAMOCLES

par Robert Sheckley. Editions Robert Laffont.
Sheckley fidèle à lui-même, mélangeant les créations fantaisistes et "non-sensistes" à la Lewis Caroll et les considérations sociales. Ce parti pris porte toujours ses fruits lorsqu'il s'agit de poser des questions, moins lorsqu'il s'agit d'offrir des réponses. En d'autres termes, Schekley n'a pas toujours le souffle nécessaire pour soutenir un roman jusqu'au bout, et ses aventures de Dramoclès, tout en ne manquant pas de charme, perdent un peu de leur sel au bout de quelques chapitres... et l'on se met à penser à d'autres œuvres de l'écrivain, **Le prix du danger, La septième victime.** Des nouvelles, comme par hasard...



LES UNS ET LES AUTRES

par Claude Lelouch et Julie Pavesi.
Livre de Poche n° 5857.
Page 220 : "Au moment où Alexis rit à Moscou, une jeune femme de l'âge de Tatiana, assise dans un train en France, regarde défiler le paysage qui lui apparaît flou, irisé et brumeux à travers les larmes."
Au cinéma, cela doit s'appeler un fondu enchaîné. En littérature, cela ne s'appelle pas, parce que cela est contraire aux règles de base de la narration. Un livre doit travailler sur des associations d'idées, et non sur des associations d'images. Cette version romanesque des **Uns et les Autres** ravira sans doute tous ceux qui souhaitent retrouver par le menu tous les détails du film/feuilleton de Lelouch, mais elle ne mérite pas à proprement parler le titre de roman.



LA BOUM

par Patrick Besson et Danièle Thompson.
J'Ai Lu n° 1504.
On a beau nous dire (p. 84) que Proust est "un nom qui fait sale", **La boum** pourrait s'appeler elle-même **A la recherche du temps perdu.** Quel temps ? Celui des pièces de boulevard du début du siècle. Bien sûr, l'action n'est plus concentrée entre les quatre murs, les portes et les placards d'un décor, mais les ressorts (rencontres, adultères...) sont grosso modo les mêmes que chez Feydeau. Allons, en dépit de ses apparences **jeunes** et malgré la précision et l'habileté de sa construction, cette **Boum**, ou plus exactement CES **Boum** (puisque le roman raconte les deux films) ne sont pas si explosives.

15 ANS D'ANNEES TRENTE, LE CINEMA DES FRANÇAIS, 1929-1944

par Jean-Pierre Jeancolas.
Stock/Cinéma.
Les dates choisies pour la période considérée (1929 et 1944), et l'expression, dans le titre, "cinéma des Français", par opposition à "cinéma français", indiquent d'emblée que l'ouvrage n'entend pas parler de cinéma "en général", ou d'un

"simple" point de vue artistique, mais de cinéma en rapport avec la société... et avec la politique. Inutile de protester : l'époque envisagée est telle qu'il est impossible de choisir une autre approche. Carné, Renoir et Clair vont chercher leurs sujets dans la rue, dans l'armée, à l'usine. Et la politique, surtout celle du régime de Vichy, ne se faisait pas faute d'intervenir – de façon souvent particulièrement répugnante – pour orienter l'industrie cinématographique. C'est aussi en cette période que Jean Giraudoux écrivait tranquillement : "Nous sommes pleinement d'accord avec Hitler pour proclamer qu'une politique n'atteint sa forme supérieure que si elle est raciale", sans se rendre compte qu'en signant une telle phrase il montrait qu'on peut appartenir à deux races différentes, celle des fins lettrés et celle des imbéciles.

Il est vrai que les crises favorisent ce genre de contradiction, à tous les niveaux. La simple lecture de l'index des films répertoriés dans l'ouvrage montre bien qu'il n'a pas fallu attendre les années 80 pour rencontrer la transcendante débilité des films de Bidasses dans le cinéma français. Le genre du navet est déjà très productif : des titres comme **Debout là-dedans !**, **La caserne en folie** ou **La garnison amoureuse** ne disent a **priori** rien qui vaille. Mais on préférerait croire qu'il n'y avait que des **Misérables** de Raymond Bernard ou des **Crimes de Monsieur Lange** de Renoir. On préférerait que Giraudoux ne soit que l'auteur d'**Ondine** ou de **La guerre de Troie n'aura pas lieu**, et ne se double pas d'un théoricien attristant.

Loin de tous ces livres pseudo-historiques qui se gargarisent d'un blablabla généralisant et sans fondement, l'ouvrage de Jean-Pierre Jeancolas apporte une information sérieuse et claire, une réflexion solide, et un véritable **esprit**. L'auteur n'est pas de ceux qui se servent de leur sujet pour raconter leur vie ; la première personne, sauf erreur, n'apparaît jamais dans son texte. Mais ses sympathies et ses antipathies s'expriment à chaque page sans détour. Et son livre n'est pas un livre à feuilleter, mais un livre à lire.



BD

par Claire L. PAILLOCHER.

Pour prouver à ses nombreux détracteurs que la BD n'est pas l'unique moyen d'expression de gogos sans conscience ni science, voici une poignante réflexion quasiment philosophique sur la Vie et la Mort. Non mais. Après, bien sûr, on passe aux autos et zaux moutons, pour achever de semer le trouble dans les esprits chagrins.

LE DESTIN DE MONIQUE

Bretecher. Edité par l'auteur, 40 F.

La vie, aujourd'hui, où nous sommes déjà presque demain (avec toutes les merveilles de la science moderne qui nous entourent, dont la biologie de pointe), aurait tendance à échapper un peu au simple mortel. Ovulation aspirable et implantable dans la porteuse qui s'y colle, embryon congelable donc empli de patience quant à son avenir, difficile de savoir quand la vie est vraiment partie, si on peut dire, et où elle va naître, finalement. Heureusement, mam' Bretecher est là, pour mettre de l'ordre dans toute cette génétique hystérique. Grâce à elle, tout devient simple : les Portugaises portent les enfants de leurs patroneches, les vaches accouchent de bambins et dans des parkings glauques, de sombres sadiques trafiquent de l'embryon bidouillé. Ce qui amènera Monique, qui joue en fait un rôle obscur et secondaire dans cette histoire de gènes assez complexe, à être le fruit unique de trois mères différentes : la fécondée, une starlette ambitieuse ; la deuxième, porteuse, qui adore le portoch ; et enfin Sue Ellen, la meuh-mother. On rigole, mais on ne devrait pas. Qui sait de quoi nos enfants seront faits ? Ou plutôt, par qui... Hein ?









LA TOILETTE

Charras, Montellier, Robial, Futuropolis, 110 F.

S'il n'est pas toujours facile de savoir où commence la vie, on sait par contre parfaitement où elle finit. Voici venir la mort, donc. Dès le premier cri, le compte à rebours commence, avec une issue à la fois certaine et imprévisible : qui connaît l'heure de sa mort, à part les Cyclopes de *La Foire des Ténèbres*, que cet étrange don rend sombres et tourmentés ? Ni vous, ni moi, heureusement. L'homme de *La Toilette* la connaît, lui, puisqu'il semble acquis que, juste avant de faire le grand saut, on SAIT, et que, justement, allongé sur un lit d'hôpital, il est en train de vivre sa mort. Vivre sa mort... Drôle d'expression, mise en scène par trois modes d'expression différents (la photo-vidéo, l'écriture et la BD) regroupés pour raconter la même histoire, tranches napolitaines illustrant des tranches de vie, chacune à son rythme, chacune à sa façon, avec une fin commune, une fin finale, ultime. Mais, bizarrement, malgré le côté réaliste de l'hôpital, montré sous son jour le plus froid par les images vidéo en noir et blanc triste et le dessin de Chantal Montellier, qui atteint des sommets de perfection glacée – avec juste un peu trop d'imagerie populaire religieuse à mon goût. Malgré ce décor désespérant, la mort ne semble ni hostile ni effrayante, au contraire : elle est ici banalisée, simplifiée à l'extrême et presque accueillante. En fait, le message de *La Toilette* est rassurant : ce qui nous attend au bout de la route, c'est un inconnu lumineux où il fera bon vivre. Ça, c'est le texte qui le dit. Le visuel, lui, reste muet, prudemment, puisqu'on ne peut pas montrer la vie après ou pendant la mort sans prendre le risque de sombrer dans le ridicule. Voir à ce propos la scène finale de *Brainstorm*, parfaite illustration de ce qu'il vaut mieux éviter de faire en ce domaine...

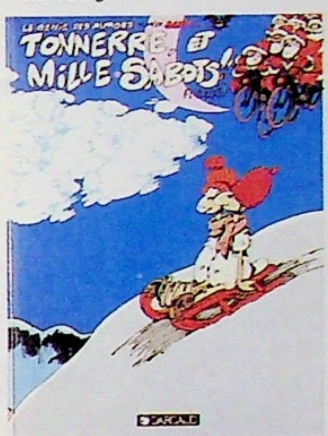
ÇA ROULE

Dodo/Jano. Humanoïdes Associés, collection Les Yeux de la Tête.

Christine la méchante, l'amante cruelle couleur sang vous a donné des idées. Vous aussi, vous voulez vivre une "love affair" pleine de tôle froissée, de moteur en feu et de vitesse folle, avec une caisse qui n'aimerait que vous. Oui, mais laquelle choisir ? Feuilletez donc *Ça roule*, c'est bien le diable si parmi tous les trucs à quatre roues dessinés dans ce super petit livre d'images, vous ne trouviez pas celui qui va faire hurler votre starter. Only youuuuuuuu...

LE GENIE DES ALPAGES

numéro 7, Tonnerre et Mille Sabots, F'murr. Dargaud.



Revenons à ces moutons. Le septième tome de la saga caprine la plus célèbre de France et de Navarre vient de paraître dans les alpages enneigés. Tout le monde est là, bien sûr : Romuald le bélier grognon, qui se vexe quand on lui dit qu'il ressemble à F'murr (ou le contraire) ; le cabot poète prisé par la Société des Chiens de Berger Lettré zet Ecrivains de Langue Française et Décorative, (je m'y inscrirais bien, moi, mais acceptent-ils les bergères françaises et décoratives ?) ; le renard daltonien qui prend les brebis pour des poules, mieux que dans Saint-Ex (peut-être faut-il lui dessiner un mouton ?), et tous leurs copains, ours hibernants, serpents, loup à chaperon, chat botté et éléphants migrateurs. Sans oublier les multiples gags annexes planqués à chaque coin de case. Ne manquez pas le morceau de bravoure, scène hautement instructive sur les goûts alcoolisés des moutons qui se plaignent de ne pas avoir de glaçons dans leur cocktails Titanic, affirmant que la Mort Subite est trop lente et autres vannes du même acabit, sans oublier le bouc qui veut mettre son clocher dans le village de Mariette. Gasp ! F'murr est un génie, ses alpages aussi...





ACTUALités

THE SPARKLETONES
"Black Slacks" (Arabella)
Du rock'n' roll fifties avec costumes à paillettes et contrebasse ronflante dans la plus pure tradition de l'époque. L'époque des Coasters, des Everly Brothers ou de Bo Diddley. Un certificat de garantie en somme. Nostalgia again.

ROXY MUSIC
"The Atlantic Years 1973/1980"
(Polydor)
Comme vous pouvez le constater, ce disque est une compilation, ornée par une photo alléchante. Ce regard, ces lèvres, cette peau délicate AHHHHHH!! "Love is a Drug", "My Only Love", "Do the Strand" des mélodies qui vous enrobent le cœur aussi sûrement qu'une romance passionnée. AHHHHHHH!! C'en est trop. C'est tout de même mieux que les minables plagiaires précités. Je vais mettre cette pochette sous mon oreiller et me repaître de cette voix délicieuse.

CRAMPS "Smell of Female"
(New Rose)
Les Cramps en public enregistrés au Peppermint Lounge, mais, dites-moi, c'est de la nitro. La pochette et le titre fileraient une monumentale érection au plus endurci des eunuques et le contenu vous saute aux tympans comme un tigre sous acide (est-ce possible ?). Les Cramps fidèles à leur légende, à leur son de guitare stridente, à leur inépuisable sensualité. Fidèles, comme leur public qui saura leur faire un triomphe, car bientôt ils seront là.

MINK DE VILLE
"Where Angels Fear To Tread"
(WEA)

Le Mink s'égare, se dissout dans la salsa et le rock classique. Le sceau si personnel qui déclenche d'ordinaire les glandes lacrymales chez tout auditeur sensible n'apparaît pas ici. Pas un seul titre qui ne vous fasse larmoyer comme un crocodile quand l'alcool pénètre vos cellules affectives. Disons que le Gitan a fait un faux pas mais que nous lui gardons notre confiance.



TOTO COELO "Man O' War" (Virgin)
Elles mangent les cannibales, boivent le lait des noix de coco, sont honorablement roulées, dansent le Tango de Dracula et leur disque est un petit plat bien guilleret.



ABC "Beauty Stab" (Phonogram)
"Je m'appelle Martin Fry et je voudrais que tout le monde me prenne pour Bryan Ferry et que mes chansons soient aussi belles que celles de Roxy Music parce que je fais des disques propres, parce que j'ai un look flashant et une coupe de cheveux ordonnée". Moi je t'emmerde et ton disque est nul.

INDOCHINE "Le Péril Jaune"
(Arabella)
Ils sont attendus au tournant, les petits. Après le retentissant succès de l'"Aventurier", le peuple attend de savoir si la suite va tenir ses promesses. Le problème d'Indochine dans ce disque tient à sa volonté de perpétuer l'esprit d'aventure. A de si grosses doses que l'entreprise tourne à vide, on croirait entendre un

On stAGE

Action Man a vu pour vous...
27/11/1983 Balard ou Baltard, à l'opposé l'un de l'autre, même combat. Froids et tristes, ces deux halls seraient capables de faire foirer n'importe quel concert. Pour celui-ci, ils n'ont pas eu à se forcer. La blondinette bien grassouillette se meut aussi gracieusement que si on l'avait emmanchée dans un bec de gaz. Les gusses qui l'accompagnent pétrissent une purée inaudible pour des morveux issus du dernier baby-boom en date. Une vingtaine de mains levées pour l'ambiance avec un bonus sur les trois hits *(Cambodia, Love Blonde* et *Kids in America)* et une érection spontanée pour chaque morveux au moindre déhanchement de la starlette. Thank you, good night, tout le monde avait l'air de s'emmerder avant d'aller voir le grand film du dimanche soir. J'avais une copine qui ressemblait un peu à cette laborieuse idole. J'aurais préféré garder la copine et éviter d'aller voir **KIM WILDE**.



28/11/83 L'Olympia affiche complet pour le troisième concert parisien de **PIL**. Des créteux, des hérissons, des porcs-épics, une faune variée venue se recueillir avec celui qui restera toujours l'image d'Epinal du mouvement punk. Let's pray. PIL joua



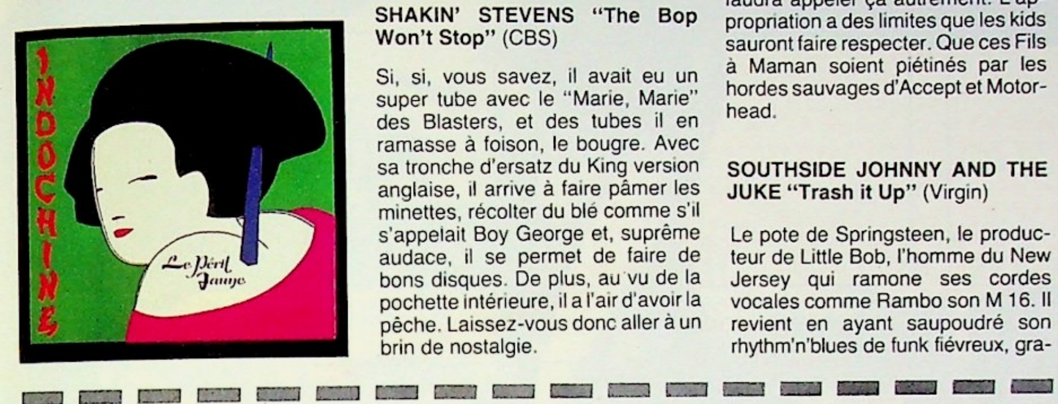
devant une salle en folie la presque totalité du premier album plus une version, comment pourrais-je dire, émouvante d'"Anarchy in the U.K.". En rappel, Lydon-Rotten fit chanter cette assemblée de destroys sur "This is not a Love Song". Spectacle cocasse. Idem lorsqu'il s'adresse au public en lui disant "Bonsoir mes petits enfants". John Lydon est devenu une véritable star (il joue dans un film ultra-violent aux côtés d'Harvey Keitel, *Order of Death*) adulé par un public subjugué et enthousiaste. Sur scène il n'y a que lui, les musiciens de PIL sont désormais d'honnêtes tâcherons assurant la base organique tandis que le héros, fringué comme un clown, s'amuse, se tortille, danse sur son espèce de tremploine et embrase une salle en plein délire pogotique. Le Pourri est devenu objet de culte.
2/12/1983 Après avoir ressucité le mythe fantasmatique des New York Dolls, les **LONDON COWBOYS** ont déterré ce soir-là aux 120 Nuits le spectre des Stooges en reprenant, avec style et fougue, le pamphlet des seventies, "Search and Destroy".
6/12/1983 Coiffés de chapeaux de paille et gaillards comme des fermiers texans, la respectable **ORSON FAMILY** donne au Gibus un rock fifties matiné de country qui emprunte aux Cramps mais n'en est pas pour autant un triste plagiat.
10/12/1983 Il était auparavant l'excellent chanteur des Q-Tips, combo R'n'B anglais. Maintenant il démarre sur les chapeaux de roue en solo. Ses choristes roucoulent à merveille, son guitariste taillé dans le même moule que Mink hamache sa fuzz avec furie et le bien nommé **PAUL YOUNG** entraîne sa troupe dans un show parfait. Bien plus fort sur scène que ne le laissait supposer son disque un brin fadasse.

Hervé "Action Man" DEPLASSE.

NeWS

▶ Nous ne verrons pas encore en France les fabuleux **JO BOXEURS** qui ont préféré aller en Australie où il sont plusieurs fois disque d'or.
▶ La tournée des **CRAMPS** retardée pour cause de fracture de jambe en la personne du batteur.
▶ **WUNDERBACH**, pourvu d'une maquette détonante, semble bien parti.
▶ Le disque d'**OBERKAMPF** se vend plutôt bien et c'est tant mieux.
▶ **GPS**, des petits pleins d'entrain et d'énergie viennent de sortir une belle suite de morceaux électro-chocs chez Underdog.

mauvais remake des dialogues de Tintin dans *Le Lotus Bleu*. Le chanteur exécute les chansons sur le même ton, la batterie de cuisine informatisée exécute toujours le même rythme sur des thèmes identiques et j'ai pas encore trouvé le moindre semblant de gimmick accrocheur. J'exécute ce disque.



EURYTHMICS "Touch" (RCA)

Deuxième épisode pour le couple synthétique de l'année. Des titres moins évidents que sur le précédent et moins d'influences soul. Dans l'ensemble, très techno-pop, pop, pop, pop...

SHAKIN' STEVENS "The Bop Won't Stop" (CBS)

Si, si, vous savez, il avait eu un super tube avec le "Marie, Marie" des Blasters, et des tubes il en ramasse à foison, le bougre. Avec sa tronche d'ersatz du King version anglaise, il arrive à faire pâmer les minettes, récolter du blé comme s'il s'appelait Boy George et, suprême audace, il se permet de faire de bons disques. De plus, au vu de la pochette intérieure, il a l'air d'avoir la pêche. Laissez-vous donc aller à un brin de nostalgie.

MAMA'S BOYS "Turn it Up" (Virgin)

Ces crétins vaporisent une musak vaguement hard et se font sponsoriser par une marque de jeans et de cymbales. Je suis peut-être rétrograde mais le rock ne sera jamais un triste support publicitaire ou alors il faudra appeler ça autrement. L'appropriation a des limites que les kids sauront faire respecter. Que ces Fils à Maman soient piétinés par les hordes sauvages d'Accept et Motorhead.

SOUTHSIDE JOHNNY AND THE JUKE "Trash it Up" (Virgin)



Le pote de Springsteen, le producteur de Little Bob, l'homme du New Jersey qui ramone ses cordes vocales comme Rambo son M 16. Il revient en ayant saupoudré son rhythm'n'blues de funk fiévreux, gracieusement préparé par Nile "Chic" Rodgers. Pour la première fois, Johnny va décrocher le hit avec le renversant "Trash it Up". Sans cette voix décapante, le disque serait certainement banal et perdu dans la production galopante du genre. Seulement, Johnny sait être parfois plus noir que les Noirs eux-mêmes.

Little Bob Story

Depuis huit ans, la saga du petit Rital, rédempteur du rock et du rhythm'n'blues les plus brûlants que la France ait jamais connus.

1971 : "High Time" de MC 5, le manifeste du rock le plus radical de la fin des sixties. Une référence autant qu'un chef-d'œuvre.

Mars 1976 : "High Time" de Little Bob Story et la France découvre pour la première fois un rock urbain et surélectrisé, puisant ses racines du côté de Willie Dixon ou de Little Richard. Bob est arrivé en France lorsqu'il avait une dizaine d'années et s'est mis à jouer du rock dans des groupes innombrables à l'âge de quatorze ans (Red Devils, Apach, Blues Gun...). En 1974, il fonde la première formule de L.B.S. avec déjà Guy-George Gremy à la guitare, une sorte de félin asiatique qui lamine ses cordes sans répit. Sortira ensuite un de leurs meilleurs disques, produit par Sean Tyla, "Livin' in the Fast Lane", puis un "Live" consistant, suivi de "Come See Me" à la pochette foirée, mais contenant un inédit de Springsteen et un de leurs plus beaux titres : "Nobody's Born To Lose".

En 80, le plus américain et pourtant magnifique "Light of my Town" annonce l'épuisement de la première formule sans Guy-George.

En 1981, Bob rembauche trois kids fanatiques, Nico Garotin (dangereux batteur fan de Brando), Gilles Mallet (une sorte de maniaque torturant sa guitare) et François Gehin (énigmatique homme en cuir noir pétrissant sa basse). Ensemble, ils enregistrent le tonitruant "Vacant Heart". Une bombe qui met à jour la passion littérale de Bob pour le R'n'R, la Soul et le R'n'B. Et une pochette qui me remue encore les tripes par son élégante simplicité.

Il faut bien vous dire qu'en ce qui me concerne, LBS reste et restera une passion, la révélation totale du grand mythe rock and rollien. Et ce depuis le jour où je les ai vus pour la première fois en concert à l'Olympia, en 1976. Le principal élément de la popularité et du respect qui entourent ce groupe vient en grande partie de son efficacité sur



scène, de cette faculté rare de déclencher la folie et le fun en toutes circonstantes. Ce n'est pas pour rien qu'LBS est aujourd'hui encore le seul groupe français à avoir tourné en Angleterre sans le soutien d'une maison de disques. Et à s'y être forgé une réputation indestructible. Peut-être parce qu'il vient du Havre, ce grand port industriel, semblable à ces grandes cités américaines telles que Detroit d'où sont issus les groupes les plus électriques et les plus violents (MC 5, Stooges, J. Geils Band ou Bob Seger).

Bob, de toute façon, a toujours montré cette volonté de jouer coûte que coûte, quelle que soit l'importance du public, en donnant toujours le meilleur possible. Un esprit propre aux Anglo-Saxons, une foi inébranlable que partage Bob. Le rock comme idéal, comme mode de vie et, à l'instar des Johnny Thunders ou Alan Vega, comme outil pour vaincre.

LBS est bien sûr un groupe, pourtant dominé par la présence constante de ce petit bonhomme jovial et rigolard, dégageant une chaleur hors du commun. Une chaleur aussi impressionnante dans la voix, et, sans extrapoler outrageusement, une des plus belles voix que le Rock ait portées. Pour conter des histoires touchantes de lucidité, des histoires de rues, de lumières, de sang et de violence, et surtout d'amour. Des paroles d'une simplicité magique, à la manière d'une perle de Spector intitulée "You've Lost That Loving Feeling" que Bob joue d'ailleurs sur scène. Un monde et un vécu identique à celui de B. Springsteen, Southside Johnny. La marque de la pureté.

Après avoir été cinq ans sous contrat avec RCA sans obtenir de réelles satisfactions, le groupe vient de signer un contrat avec Pathé Marconi qui semble avoir vraiment confiance en sa maturité. L'album a été enregistré à la rentrée et produit par Tom Panunzio (Lennon, Go-Go's, Iggy, Mink de Ville...) et Southside Johnny.

Une pure merveille dont vous aurez le détail dans le prochain numéro, et qui doit sortir le 20 janvier.

Guy-George, revenu dans le groupe depuis une dizaine de mois, a repris avec panache son rôle de maître à riffer, assumant désormais une véritable présence scénique, ondulant avec grâce en lâchant l'acier. Tandis que l'autre dingue martèle ses cymbales perchées à perpète pendant que Bob et le guitareux fou zigzaguent sous l'œil placide du bassiste. Les derniers concerts du groupe m'ont laissé dans un état de bonheur rare, vidé de toute substance et comblé ainsi que l'ensemble de l'assistance. Mon papa, pour qui Bob est le seul rocker digne d'intérêt (mon papa aime bien les Ritals), attend avec une impatience non feinte le retour de Ti Bob sur une scène parisienne (sans doute Le Palace) en février. N'oublions pas la tournée qui commencera en février avec les étonnants Stunners en première partie.

Maintenant, les petits jeunes, je vous lâche en vous recommandant vivement de vous ruer sur ce disque incroyable et de vous rendre au cérémonial revitalisant du groupe lorsqu'il sera dans votre ville. Tout rocker (et les autres) se doit d'avoir vu et ressenti une telle émotion au moins une fois dans sa vie. Un spectacle si exceptionnel en ces temps de disette énergétique.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

DISCOGRAPHIE

"High Time" Eurodisc Dist WEA
"Livin'in the Fast Lane" Crypto Dist RCA
"Little Bob Story" (compilation singles) Crypto Dist Carrère
"Come See Me" RCA
"Live" RCA
"Light Of My Town" RCA
"Vacant Heart" RCA

CONCERTS

X le 27/01 aux 120 Nuits à Paris.
BURNING SPEAR le 27/01 à Starsbourg, le 28 à Paris, le 29 à Rouen, Le 30 à Clermont, le 31 à Bordeaux, le 1/02 à Toulouse, le 2 à Marseille, le 3 à Nice, le 4 à Nice, le 4 à Lyon.
VALERIE LAGRANGE du 24 au 28/01 au Forum des Halles à Paris.
LES STUNNERS le 14/02 à Vincennes.



(PHOTO PASCAL NER)

FRANCE | CANADA | ALLEMAGNE (Rép. Féd.)

LUXEMBOURG | ÉTATS-UNIS | SUISSE

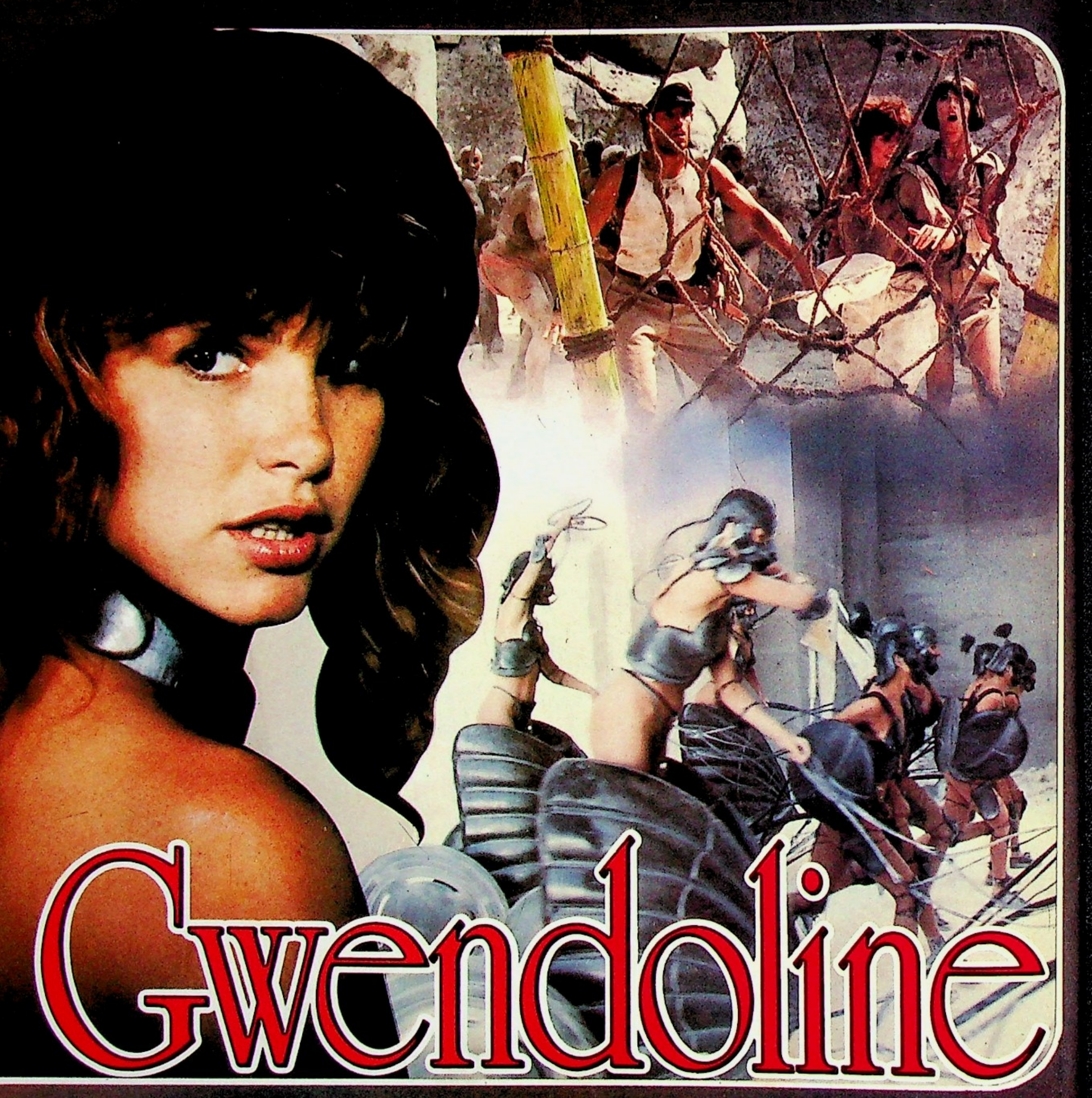
GRANDE-BRETAGNE | JAPON | ITALIE

DANEMARK | ESPAGNE | PAYS-BAS

Sans le Rouge rien ne va plus



JAECKIN



TAWNY KITAEN

BRENT HUFF

BERNADETTE LAFONT

JUST JAECKIN